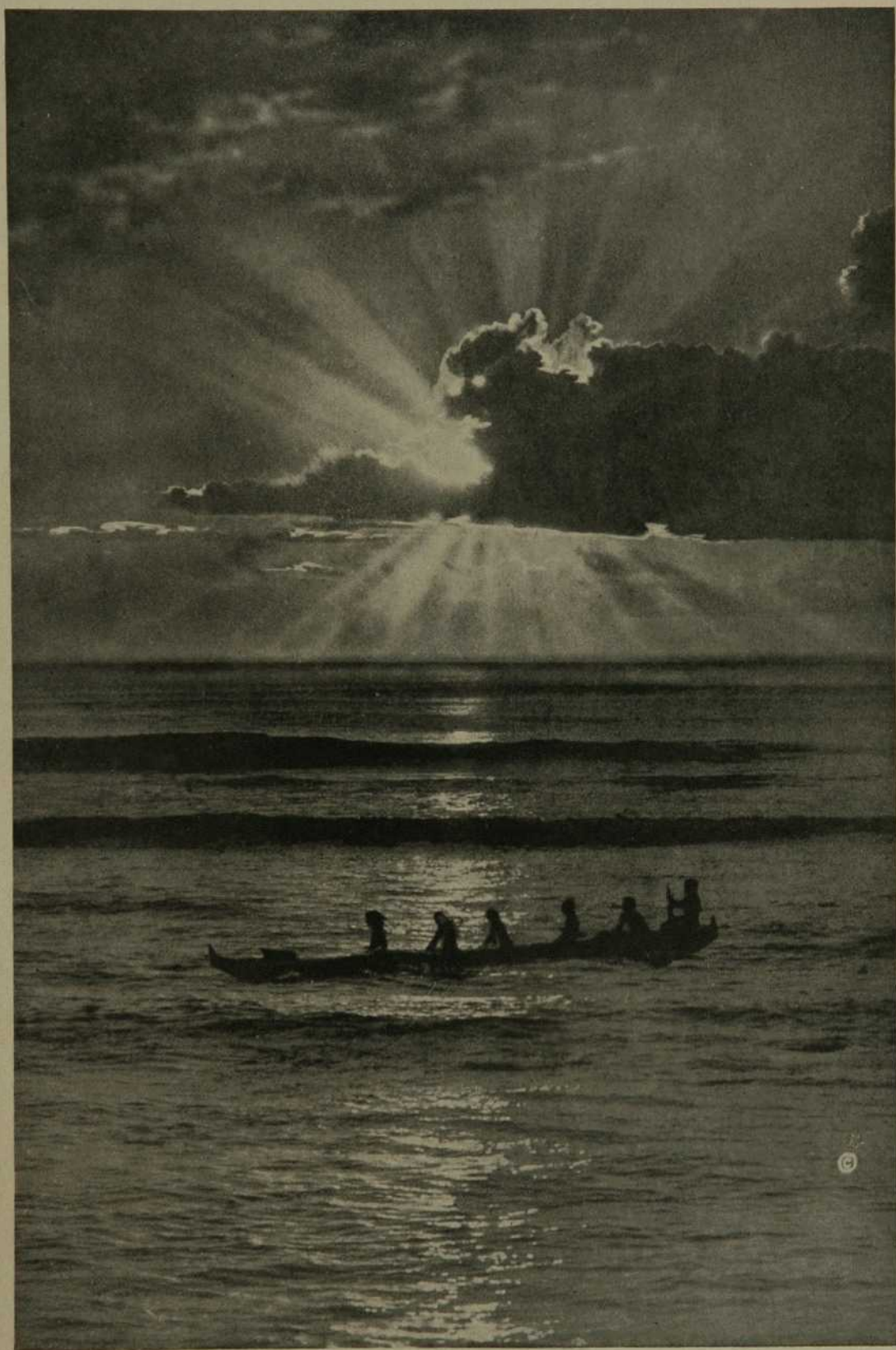


Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



COUCHER DE SOLEIL HAWAIIEN

Photo C.P.R.

Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

Par JACQUES BRIENNE



Chronique documentaire :

**AU PAYS
DES COCOTIERS**

Par LOUIS ROLAND



NOUVELLE :

**LA VENGEANCE
DE BERNARD**

Par UBALD PAQUIN



**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY



**MARIE MET
FIN A UNE
DISCUSSION**

avec

LA BIÈRE
Dow
OLD STOCK

"NON, MAIS ÉCOUTEZ-MOI, DONC CES DEUX HOMMES DISCUTER! IL EST ÉVIDENT QUE LA SAISON DU HOCKEY APPROCHE"



"NE VIENS PAS ME DIRE ÇA À MOI, JACQUES! CE TYPE-LÀ N'A JAMAIS SU JOUER AU HOCKEY!!"



"TU ES FORT, TOI! ET S'IL NE SAIT PAS JOUER AU HOCKEY, COMMENT A-T-IL PU ARRIVER 3ÈME COMME SCOREUR L'AN DERNIER?"



"ALLONS, ALLONS, VOUS AUTRES - CESSEZ VOS DISCUSSIONS ET PRENEZ UN VERRE DE CETTE *Dow* IL N'Y A QUE LÀ-DESSUS QUE VOUS VOUS ACCORDIEZ!"

"J'CROIS BIEN QUE MARIE A RAISON, N'EST-CE PAS, JACQUES? IL N'Y A RIEN COMME UN VERRE DE *Dow* BIEN FROIDE!"



"POUR ÇA JE SUIS AVEC TOI, PAUL! À TA SANTÉ, VIEUX!"



Bière **Dow**
Old Stock

Editorial

46e année, No 23

Le Samedi

Montréal, 3 novembre 1934

Le monde à l'envers

Nous vivons en des drôles de temps. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier mais je suis à même, ainsi d'ailleurs que tous mes contemporains, de constater le fait à peu près chaque jour. On me dirait que le pont neuf de Montréal s'est redressé, qu'Hitler a embrassé le grand rabbin et que les programmes de radio seront dorénavant composés de bonne musique, que je n'en serais nullement étonné. Il est vrai que je le serais encore beaucoup moins de constater qu'il n'y a rien de vrai dans tout ça.

N'empêche qu'il se passe, de temps à autre, des choses vraiment extraordinaires.

+

J'ai récemment écrit que j'aime bien les bêtes parce qu'elles me consolent de l'existence des hommes; je suis toujours dans les mêmes dispositions sympathiques mais j'estime que chaque chose doit être à sa place dans ce monde, y compris et surtout les sentiments.

Qu'on fasse des platitudes devant un veau, fût-il en or, qu'on traite de canaille un concitoyen parce qu'il est d'une opinion politique différente ou qu'on se montre tout joyeux parce que les taxes augmentent, non, alors ça ne va plus. Et je trouve également idiot d'exagérer les sentiments envers les animaux, même ceux qui nous sont le plus sympathiques.

On peut les aimer d'une affection très proche parente de la tendresse, parfois même avec un peu d'héroïsme et je trouve très belle l'histoire de la petite marchande de fleurs qui donne à son chien la moitié de son pain parce qu'elle est trop pauvre pour acheter à manger suffisamment pour deux. Si l'amitié sincère était bannie de ce monde, on la retrouverait certainement dans le cœur d'un bon chien, et c'est justice de traiter ces excellentes bêtes avec humanité.

Ce qui ne l'est plus, c'est de les traiter "humainement" dans le sens absolu du mot.

+

Je voyais il y a quelques jours, dans un quotidien, l'avis en quinze lignes d'une cérémonie singulière devant se dérouler à Nashua, New-Hampshire. On y lisait en substance que le cadavre d'un chien abandonné et dont on ignorait l'origine, fut inhumé dans un cimetière spécial d'animaux. Qu'il y ait des cimetières d'animaux alors que tant de pauvres bougres d'êtres humains vont à la fosse commune, c'est peut-être excessif déjà, mais en la circonstance il y eut mieux. Ou plutôt pire. Le dimanche suivant, un ministre dit une prière devant la pierre tombale recouverte de fleurs et cette grotesque manifestation se termina par la lecture de deux poèmes.

Ma foi, malgré tout le respect que j'aurais pu lui devoir pour d'autres considérations, j'avoue très honnêtement que, si j'avais été présent à ladite "cérémonie", j'aurais eu grand peine à me retenir d'appliquer à l'officiant un argument d'appréciation, solidement chaussé de huit, dans les oeuvres basses de son individu, destinées en principe à faire contrepoids à la cervelle qu'il n'avait pas. En termes plus simples, je lui aurais flanqué mon pied... Oui, c'est bien ça.

+

Cette parodie de cérémonie religieuse en l'honneur d'une carcasse de chien me donne une triste idée de la mentalité de certaines gens; leur cer-

veau de mastic avarié confond la sensiblerie avec la sensibilité, les trivelinades avec les convenances et la fressure de veau avec le cœur humain.

Je ne connais pas les termes exacts de l'inscription gravée sur la pierre tombale du vagabond à quatre pattes enfoui dans le cimetière d'animaux de Nashua, mais je crois comprendre qu'on l'a décoré du titre de "chien inconnu". S'il en est ainsi, c'est plus qu'une bêtise ajoutée à l'actif des organisateurs de ces "funérailles", c'est une insolence amplifiée aux dimensions d'outrage public.



A la suite de la grande tourmente qui a secoué le monde entier, ce mot "inconnu", gravé sur une pierre tombale, a été revêtu d'un prestige immense en raison de l'idéal de dévouement et de sacrifice obscur qu'il évoquait.

... Plusieurs grandes nations l'ont si bien compris qu'elles ont toutes leur tombeau du "soldat inconnu"; c'est une parodie odieuse que de graver une formule analogue au-dessus de la carcasse anonyme d'un vulgaire cabot dont tout le mérite a consisté à promener ses puces au hasard de ses idées de vagabondage.

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction : JEAN CHAUVIN

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél. : LANCaster 5819-6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an - - - - - \$3.50	Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.00	Six mois - - - - - 2.50
Trois mois - - - - - 1.00	Trois mois - - - - - 1.25

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Au nom de la propreté morale universelle, qu'on en finisse avec toutes ces foutaises dégradantes qui n'élèveront jamais le chien au niveau de l'homme et font simplement descendre celui-ci au niveau de la bête; des "cérémonies" dans le genre de celle dont il est question dépassent les bornes du ridicule et sont même dangereuses à notre époque de famine inquiète dont la principale occupation semble être la fabrication des trous.

Trous à la lune par les spécialistes en faillites, trous dans les budgets nationaux par des administrateurs incapables ou trop capables, et trous à la ceinture populaire qu'il faut continuellement resserrer d'un cran.

Nous sommes dans un monde qui n'a peut-être pas encore la tête en bas, mais qui est tout de même bien en train de faire la culbute; en attendant, nombre de cervelles déjà sont à l'envers. Nous voyons des petits jeunes gens, à peine d'âge de se moucher tout seuls, qui ne croient plus ni à Dieu ni à diable et pour qui le respect de la vieillesse est lettre morte; nous assistons à d'étranges compromissions, à des marchés de consciences où l'acheteur est souvent encore plus volé que le vendeur; nous sentons l'angoisse monter sourdement de tous côtés et se répandre comme cet indéfinissable malaise qui nous étirent à l'approche des ouragans dévastateurs; de graves événements se préparent et la pensée humaine a le devoir pressant de se redresser avec vigueur et de s'orienter sur des routes meilleures vers un horizon plus sain; c'est donc, moins que jamais, le moment de s'enliser l'âme dans la gadoue, que ce soit la corruption des mœurs ou la folie des pratiques comme celle de dire des prières et de répandre des fleurs sur la tombe d'un chien vagabond.

+

Il souffle sur le monde un vent de folie qui fait tourner trop de têtes comme des girouettes; les unes le font sans bruit parce qu'elles sont bien graissées et d'autres crient parce qu'elles voudraient l'être; comme le vent souffle inégalement, par tourbillons et dans tous les sens, il en résulte que les girouettes pointent au petit bonheur et que le monde a perdu le nord.

Alliances, contre-alliances, révolutions, discours soporifiques, mensonges diplomatiques, cela danse la sarabande sur la vieille boule terrestre, l'irrite et lui donne une fièvre qui la fait trembler de temps à autre; elle a l'air de se secouer pour se débarrasser de tous les parasites qui l'embêtent et ce n'est pas cela qui donne de la candeur à notre époque. Dans le domaine artistique c'est la même incohérence; les grosses marionnettes de Van Dongen sont préférées aux madoines de Raphaël et les menuets de Mozart et de Beethoven sont mis en jazz. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure du "chien inconnu" de Nashua sur la tombe duquel on récite des prières avec accompagnement de fleurs; c'est dans le désordre des choses.

+

Après tout, c'est peut-être par un juste retour des choses qu'on a traité cette fois-là un chien comme un homme...

En temps ordinaire il y a tant d'hommes qui sont traités comme des chiens...

J. de Vermeuil

L'AMOUR

DEPUIS la mort de sa femme, le riche banquier Stéphane Mireport avait reporté sur sa fille unique toute sa tendresse. Gisèle était belle comme sa mère, mais moins fragile. A son père elle avait emprunté, avec la haute stature, toute cette triomphante jeunesse, et cette joie de vivre qui la faisaient surnommer, en souriant, par ses amis, "la plus belle fille du monde".

Ce rayonnement qui émanait d'elle s'étendait sur tous ceux qui l'entouraient. Elle créait véritablement autour d'elle une atmosphère de bonheur!

Accompagnée de sa gouvernante, Madame de Saint-Aromy, elle avait déjà fait de superbes voyages. Son père la comblait de cadeaux; à dix-neuf ans, elle avait son auto et son collier de perles.

Monsieur Mireport se disait:

— Si illimitée que soit la tendresse d'un père, il ne peut que préparer l'avenir de son enfant; le destin fait le reste. Quelle que soit la part de Gisèle, je veux que le souvenir de sa jeunesse soit pour elle une oasis merveilleuse.

De son côté la jeune fille se donnait à la vie qui lui semblait un rêve enchanté. Elle avait toujours autour d'elle des êtres jeunes, que son âme vibrante attirait et retenait. Partout où elle passait, il se formait vite, à ses côtés, une petite cour. De jeunes hommes l'entouraient, mais son âme pleine de tendresse filiale, et vibrante de charité, demeurait fermée à l'amour. Il ne lui venait pas à la pensée que l'un d'eux pût réduire son libre cœur en esclavage.

C'est cependant ce qui arriva.

Pendant un séjour à Juan-les-Pins, elle s'était liée d'une amitié particulière avec une jeune fille, un peu plus âgée qu'elle: Aliette de Rouval.

Vite, elles étaient devenues inséparables.

Or, Gisèle avait un jour dit à son père:

— Je suis écoeurée de la vie de Palace, sa banalité m'ennuie!

M. Mireport avait alors loué pour elle une somptueuse villa, où elle pourrait, sous la garde de sa gouvernante, jouer à la Châtelaine.

Aliette de Rouval accepta avec joie l'invitation qui lui fût faite de rejoindre son amie.

Sa résidence ordinaire était un vieux manoir, aux pieds du Jura, où les hivers, longs et sévères, l'attristaient. Elle se réjouissait donc de retrouver Gisèle et le soleil radieux de la Méditerranée.

Les jeunes filles décidèrent de passer un mois, en tête à tête, très retirées, et de jouir, sentimentalement, des délices de cette retraite!

Aliette qui vivait seule, avec une vieille cousine, dans ses solitudes jurassiennes, avec, sous ses yeux, les splendeurs immaculées des Alpes, avait puisé, dans ce décor somptueux, les éléments d'une vie intérieure des plus intenses.

Elle ouvrit à son amie des horizons nouveaux. Gisèle s'aperçut qu'elle avait une âme... un cœur, un véritable cœur de chair, délicat et vibrant, mais que, pareil à celui de la Princesse des contes, il était endormi.

Aliette lui raconta une histoire sentimentale. Elle aimait un ami de son frère, un officier de marine comme lui, mais il ne partageait pas son amour et Gisèle était surprise, en voyant la beauté de son amie, qu'un homme pût passer à côté d'elle et ne la point regarder.

— Tu l'aimes, disait-elle. Pourquoi ne t'aime-t-il pas?

Des larmes se formaient dans les grands yeux d'un bleu un peu trouble:

— Je ne sais pas!

— Mais, reprenait Gisèle, entêtée, sait-il vraiment que tu l'aimes?

— Oui, Gisèle, il le sait!

Et prenant dans ses mains les mains de la jeune fille:

— L'amour souffle où il veut, hélas! Il ne se laisse pas réduire en esclavage!...

Et "la plus belle fille du monde" baissait la tête, car elle pensait:

— Est-il possible qu'un jour vienne, où j'aime, moi aussi, et que je ne sois pas aimée?

Les jours qui suivirent furent, pour Gisèle, des jours nouveaux et délicieux!

d'azur magnifiait la beauté, se sentit, tout à coup, la plus pauvre parmi les plus pauvres, et se mit à pleurer.

Un matin, Aliette entra dans la chambre de son amie tenant à la main une lettre.

— De qui? demanda Gisèle en souriant, car elle pensait à l'officier de marine qui était aimé et qui n'aimait point!!

— De mon frère, Renaud, dit Aliette. Il rentre de voyage et sera à Marseille demain.

Gisèle eut l'impression qu'une solitude effrayante la menaçait.

— Tu ne vas pas m'abandonner? dit-elle.



"Est-il possible qu'un jour vienne, où j'aime, moi aussi, et que je ne sois pas aimée?"

La flamme ardente qui dévorait l'âme d'Aliette, rayonnait jusqu'à elle et l'embrassait.

Gisèle qui n'avait demandé à la vie que des joies banales, sentait qu'il existait un mystère douloureux et brûlant, qu'elle ne connaissait pas encore, et qui, un jour, lui serait révélé.

En feuilletant un poème de Musset, elle découvrit ce beau vers:

Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

Le cœur tremblant, elle montra ce passage à son amie.

— L'amour peut être remplacé par sa soeur la douleur, fit Aliette; et, changeant simplement un mot au vers du poète, elle murmure:

— Et vous aurez vécu, si vous avez souffert! Souffrir vaut mieux que rien!...

Et, sans savoir pourquoi, Gisèle, "la plus belle fille du monde", Gisèle dont le soleil de la côte

— Comment faire? Je ne vais pouvoir laisser Renaud seul. Il souffrirait de mon indifférence!

Quelques instants après, Gisèle téléphonait à son père:

Pouvait-elle inviter Renaud à passer un mois chez elle, en même temps que sa soeur?

Le banquier ne savait pas résister à sa fille.

— Oui, dit-il à Gisèle; fais ce que tu voudras, ma chérie, l'essentiel est que tu sois contente!

On était en plein mois de mai. La mer était radieuse. Au milieu de la joie et des fleurs, dans une atmosphère ardente, la vie délicieuse coulait!

ENFUI

Par
JOCELYNE

Gisèle qui n'osait compter les heures, se disait, en regardant le passé avec dédain :

— Maintenant, seulement, je commence à vivre !

Musset alors lui revenait à la mémoire :

Et vous aurez vécu, si vous avez aimé !

Elle aimait Renaud . . .

Mais, lui, l'aimait-il ? Sa vie, à elle, serait-elle pareille à celle d'Aliette ? L'amour souffle où il vécut ! On ne le réduit pas en esclavage ! . . . Souffrir vaut mieux que rien ! C'est vrai, on ne le réduit pas en esclavage, mais il rive parfois ses chaînes . . .

Et c'est ce qu'elle espérait.

Un soir, tous trois étaient debout au fond de la terrasse, près de la mer. Renaud avait posé sa grande main puissante

et calme sur la pierre que les tamaris ombrageaient . . . Un peu plus loin, Gisèle avait laissé la sienne jouer avec le sable fin, que le vent avait apporté jusque-là.

La soirée était d'une tiédeur énervante. La

jeune fille regardait la belle main endormie, non loin de la sienne.

— Il faudrait, pensait-elle, si peu de chose pour les unir . . .

Si peu de chose ! . . .

Renaud était absent, lointain . . . Il fixait les flots de ses yeux calmes. Que voyait-il, là-bas, au-delà de cette mer bleue, qui, dans peu de temps, l'emporterait ? Gisèle fut jalouse du mystère de ces pensées, et des souvenirs qui étaient verrouillés dans cette âme. Elle se dit :

— Je ne sais rien de lui ! mais je souffre, et je l'aime !

Ses yeux fixèrent la main immobile, et, l'évocation de la douceur de son étreinte fut si puissante, que le cœur de la jeune fille pensa défaillir.

— J'ai froid ! dit soudain Aliette.

— Veux-tu que nous rentrions ?

— Non ! Je vais seulement prendre un vêtement de laine.

— Rentrions tous ! dit Renaud . . . Je vais sortir tout à l'heure.

Déjà Aliette s'éloignait, légère.

— Je reviens ! dit-elle.

Et comme le jeune homme faisait un geste pour la suivre, malgré elle, la voix suppliante d'Aliette s'éleva :

— Oh ! non ! ne partez pas ! . . .

Déjà la nuit se faisait plus obscure.

Sans dire un mot Renaud demeura.

Les lames, sourdement, battaient le mur de la terrasse.

Dans l'ombre, les mains s'étaient rapprochées.

Était-ce elle, ou lui, qui avait accompli la moitié du mystérieux voyage ?

Maintenant, Gisèle devinait qu'endormie tout à l'heure, la belle main, calme et puissante, était à côté de la sienne . . . très proche, à la toucher ! Elle la sentait vivre, frémissante, pleine de force et de désir. Elle en imaginait le contact tiède, le désirant follement et le redoutant à la fois . . .

Elle pensait :

— Amour ! . . . Amour ! tu ne te laisses pas réduire en esclavage, mais, parfois, tu rives toi-même tes chaînes . . .

Elle se disait aussi :

— Aliette va revenir, ces minutes sont fugitives et précieuses.

Elle crut sentir, près de la sienne, la main au geste souple s'agiter.

Et ce fut elle qui accomplit le reste du voyage.

À présent, ces deux mains étaient prisonnières ! Elle sentait ses artères battre comme des cœurs d'oiseau ! Elle se disait que les doigts souples de la main puissante imprimaient leur sceau sur son propre cœur.

Bientôt l'étreinte devint plus légère. Lentement, les doigts prirent possession du poignet. Puis, comme de douces bêtes caressantes, ils montèrent le long du bras tiède, lentement . . .

Gisèle pensait qu'elle devait s'éloigner de cette caresse, alors Renaud murmura, comme s'il l'eût comprise :

— Voulez-vous que je vous quitte ? dites un mot, et je m'éloigne !

Elle ne répondait pas mais se disait :

— Je devrais m'écarter.

Et elle se rapprochait encore !

Bientôt, ils furent si près l'un de l'autre, que la bouche de Renaud effleura le délicieux visage. Elle caressa le front pur, la soie fragile des paupières, les cils tremblants où une larme perlait.

Mais elle ne descendit pas jusqu'à ses lèvres.

Le lendemain, Gisèle s'éveillait radieuse ! . . . L'amour ne se laisse pas mettre en esclavage, mais il rive lui-même ses chaînes.

Quand la jeune fille rejoignit Aliette dans le parc, celle-ci tenait à la main un bouquet de fleurs et une lettre.

— Renaud est parti ! dit-elle, brusquement rappelé par ses chefs ; il te fait ses adieux . . .

Tremblante, Gisèle déchira l'enveloppe :

"Pardon, Gisèle, je ne suis pas libre, je pars !"

Quand, au retour de Juan-les-Pins, la jeune fille entra de nouveau dans son cadre, elle fut trouvée plus belle encore que par le passé. Les hommes ne surent plus rester à ses côtés comme d'indifférents camarades, car, au fond de ses prunelles, sommeillait un mystère qui les troublait . . .

(Suite à la page 41)



Renaud était beaucoup plus âgé qu'elle. Le visage sérieux, les tempes semées déjà de fils d'argent, il avait une beauté grave qui faisait trembler le cœur de l'enfant.

Il était simple et distant à la fois, et ses lèvres, si souvent closes, célaient le mystère de son passé et de son cœur. Gisèle était jalouse de ce silence.

Il la traitait avec une camaraderie tendre, comme une enfant délicieuse, et gâtée ! . . . Et elle souffrait en voyant qu'il ne s'apercevait pas qu'elle était une femme !

Pourtant, elle avait conscience de sa beauté.

Elle était faite pour cette vie libre de grand air. Son corps, harmonieux et fort, gardait la rare perfection des statues antiques. Et, quand Aliette, émerveillée, lui disait : "Tu es bien vraiment la plus belle fille du monde !" elle avait envie de répondre :

— Qu'importe, si Renaud ne le voit pas !

Elle connut toutes les tyrannies de l'amour : Ses espoirs, ses désillusions, ses détresses !

Quand le jeune homme sortait, le soir, dans son smoking impeccable, folle de jalousie, Gisèle, ne s'endormait pas. Elle écoutait, toute la

La Vengeance de Bernard

NOUVELLE CANADIENNE

Par UBALD PAQUIN

Illustrations d'Alexandre



A peine Lucien Duval avait-il fait quelques pas dans la pièce qu'une détonation retentit et qu'il s'écrasa de tout son long.

LA MINE DUVAL, située dans le canton Du-buisson, à quelques milles du lac Kiéna-wisik, pouvait être considérée comme l'une des plus riches non seulement de la province de Québec et du Canada, mais même du monde entier. Elle était sillonnée de veines aurifères, qui toutes se rattachaient à une maîtresse veine de trente-

huit pieds de largeur, fortement minéralisée. Des puits et des galeries souterraines montaient le shiste, le porphyre et le quartz que d'énormes marteaux pilons broyaient avant le traitement final au mercure ou au cyanure.

Les expéditions du précieux métal s'effectuaient rapportant aux actionnaires des dividendes fabu-

leux qui avaient fait doubler, tripler et décupler le prix des actions.

Une histoire d'ordre sentimental et romanesque se rattachait à sa découverte. Avec le temps, elle commençait à tenir de la légende.

Tout ce que l'on savait de source certaine, c'est que Madame Louis Duval, qui, avec son mari, possédait la grande majorité des actions, avait hérité du claim un mois avant son mariage.

Le poteau de découverte portait son nom. Quel prospecteur, admirateur passionné de la jeune fille ravissante qu'était Armande, lui avait fait ce cadeau anonyme? Qu'était-il advenu de lui?

La version la plus plausible, le reporter du *Grand Journal* l'avait donné en rapportant une entrevue avec le président de la mine Duval.

Un ami de la jeune fille, égaré dans les bois, et blessé, avait tenu à lui donner cette marque suprême d'estime et d'attachement. Depuis, l'on n'avait eu aucune de ses nouvelles. Il avait dû mourir d'épuisement ou s'être noyé dans une petite rivière toute proche. Madame Duval à vingt-sept ans, passait pour l'une des femmes les plus belles et les plus élégantes de Montréal. Elle adorait son mari et collaborait avec lui dans l'administration de leur énorme fortune. Ils s'étaient attaché les services d'un secrétaire, ingénieur minier d'un rare mérite qui avait déjà vécu à Timmins et Porcupine. Dès son arrivée à Montréal, il s'était présenté chez les Duval muni de recommandations solides et sérieuses.

Des conversations que le jeune couple avait eues avec lui, était résulté son engagement.

Comme il était célibataire, et que ses hautes connaissances jointes à sa discrétion en faisaient un auxiliaire précieux, les Duval lui avaient offert le logement dans la somptueuse résidence qu'ils occupaient sur un des versants du Mont-Royal. Son cabinet de travail attenait à la bibliothèque qui servait parfois de vivoir.

Julien Lambert — tel était son nom — semblait prématurément vieilli. Si sa démarche et ses mouvements dénotaient une certaine jeunesse, son visage par contre révélait une maturité avancée. Une

cicatrice lui barrait tout le côté gauche du front et descendait sur la joue en passant près de l'œil. Il portait une barbe fournie, taillée en pointe. Ses cheveux grisonnants étaient tout blancs aux tempes, et les deux plis qui se creusaient aux commissures des lèvres indiquaient l'expérience et le désabusement de la vie.

La tristesse de son regard était voilée par de larges lunettes.

Il paraissait n'avoir pour l'avenir aucune autre ambition que de continuer à vivre comme il vivait présentement. Il était satisfait de son sort et dévoué à ses patrons.

Il occupait, chez les Duval, une situation particulière. Il dînait à leur table, était admis dans leur intimité.

Pourquoi se défier de lui? Il était le secrétaire idéal au sens étymologique du mot.

Il ne sortait pas, ne voyait personne sauf lorsque les affaires l'y forçaient.

Madame Duval avait essayé déjà de lui faire raconter sa vie, y flairant un mystère. Ce fut peine perdue.

Il se retranchait derrière cette phrase:

— Le passé est mort. Pourquoi le ressusciter?

Un soir, elle lui dit:

— Vous me faites songer à quelqu'un que j'ai connu... il y a cinq ans de cela... Le timbre de votre voix ressemble au sien.

Elle ne remarqua pas le saisissement qui lui serra la gorge; pour peu de temps cependant, car il demanda aussitôt mi-grave, mi-souriant:

— Quelqu'un qui vous tenait à coeur?

— Qui m'importunait plutôt...

— Vous ne l'avez jamais revu?

— Il est mort depuis cinq ans.

— Vous ne l'avez jamais regretté?

— Franchement, non. Ce fut plutôt un soulagement quand j'appris sa mort.

Julien Lambert ne dit rien. Une lueur s'alluma dans sa prunelle, qu'il réussit à éteindre aussitôt.

Il changea le cours de la conversation, aborda avec M. Duval une question technique sur les mines et se retira dans ses appartements.

Quand il fut parti, Armande dit à son mari:

— C'est vrai qu'il me fait penser à l'autre. Il a quelquefois les mêmes intonations. Il y a en lui quelque chose d'étrange, de mystérieux.

Julien Lambert revenait chercher un livre. On ne l'avait pas entendu. Comprenant qu'on parlait de lui, il s'arrêta sur le seuil de la porte, dissimulé dans les draperies. Il pouvait écouter à son aise, quitte à s'annoncer en toussotant quand l'instant serait venu.

Le mari répliqua en souriant:

— Il te rappelle Paul Bernard... et tu le regrettes.

— Si tu crois que je regrette Paul Bernard.

— Nous lui devons beaucoup cependant.



PAUL BERNARD, le secrétaire des Duval.

— Sa meilleure action fut de mourir.

— C'est lui l'artisan de notre bonheur...

L'as-tu aimé sincèrement?

— Tu sais bien que je n'aimais que toi. Cette promesse de l'épouser, s'il devenait riche, très riche, c'était pour m'en débarrasser.

— Et te prenant au sérieux, comme ce héros antique, il s'est enfoncé dans les bois, à la conquête de la Toison d'Or.

— Et, comme dans les romans, il a réussi à trouver une mine d'une richesse formidable...

— Et, pour que le roman ait une fin heureuse, il fallait que nous unissions nos deux vies... Le Destin a permis que, égaré et blessé, mourant de faim, il ait la pensée chevaleresque de te léguer sa fortune...

— Pour que je te convie à la partager. Quel romanesque, ce Bernard!

Julien Lambert en savait assez. Jugeant le temps venu de s'annoncer, il toussota après avoir fait jouer la poignée de la porte pour montrer qu'il entraînait.

— Pardon... j'avais oublié de m'apporter un livre.

Le domestique venait d'informer M. Duval que quelqu'un en bas, désirait le voir.



La belle ARMANDE, l'épouse de Lucien Duval.

— Vous arrivez à point pour tenir compagnie à ma femme... Et se tournant vers cette dernière: C'est William Brown qui doit me remettre des documents.

L'instant d'après, Armande était seule avec le secrétaire.

— Excusez-moi, Madame, si je puis paraître indiscret. C'est à Paul Bernard, n'est-ce pas, un ingénieur civil, que je vous fais penser?

— Vous le connaissez?

— Aucunement. Mais plusieurs personnes m'ont dit déjà que j'avais son timbre de voix. Par une indiscrétion involontaire, j'ai compris tantôt que c'était lui le découvreur de la mine Duval. Il vous aimait bien?

— A la folie.

— Et vous?

— Moi, je ne l'ai jamais aimé.

Elle éclata d'un petit rire nerveux et saccadé.

— Il me déplaît d'entendre parler de lui. Voulez-vous dorénavant vous abstenir de mentionner son nom et même d'y faire allusion.

Ce fut à lui de sourire:

— Avez-vous peur qu'il revienne?

— Après cinq ans. Il est mort, bien mort!

— Vous n'avez jamais songé que quelqu'un



LUCIEN DUVAL, l'innocente victime.

ait pu le secourir... que blessé, il se soit traîné jusqu'à la petite rivière où on le suppose noyé... et que là, un trappeur qui passait en canot, l'ait recueilli.

— Il aurait donné signe de vie. M'aimant comme il m'aimait, il aurait tout fait pour empêcher mon mariage avec un autre.

Sa voix n'avait plus son assurance habituelle. Une sorte de crainte et de terreur mal définie commença à l'envahir.

Le secrétaire continua:

— S'il eut passé un mois entre la vie et la mort dans la cabane de ce trappeur; s'il eut souffert d'amnésie pendant plus d'une année et que, revenant à lui, il se soit rappelé soudain qu'il y avait à Montréal une jeune fille qu'il idolâtrait et pour qui il serait mort avec délices puisqu'en mourant, il lui léguait une fortune qui assurait son bonheur... Si, en mettant les pieds dans sa ville, il apprit qu'un mois après sa découverte, cette jeune fille s'était consolée dans les bras d'un autre, de sa disparition à lui...

— Vous voulez dire? ... Non, non... c'est impossible.

Julien Lambert, les bras croisés sur la poitrine, la regardait, droit dans les yeux. Depuis le début de la conversation, elle tâchait d'éviter ce regard qui la bouleversait.

— Impossible? Pourtant, Madame, on a vu des cas plus étranges...

Le doute la torturait, l'écrasait.

L'idée lui vint de chasser ce secrétaire et pourtant, elle n'en fit rien. Sa curiosité excitée, affolée demandait la satisfaction morbide d'une certitude.

Elle répéta sans conviction:

— Ce que vous dites là ne se peut pas... Depuis cinq ans...

— Quand il a su ce qui s'était passé, Paul Bernard a traversé une crise morale plus atroce que la crise physique qui venait de l'épuiser. Heureusement, il était solide de constitution... Sans cela...

Elle commençait à deviner, à comprendre. La certitude s'infiltrait en elle, douloureusement.

Tout à coup, elle poussa un cri:

— Paul!

— Lui-même, Madame.

D'un geste brusque, il enleva ses verres, et avant même qu'elle ait pu faire un mouvement, il lui avait saisi les deux mains et dardait dans ses yeux craintifs et fuyants, le feu ardent de son regard haineux.

(Suite à la page 26)

L'Actualité à Travers le Monde

ETATS-UNIS — *L'enfant de l'homme et l'enfant du singe*

Le professeur Kellog, de l'Université d'Indiana, a fait, en plein accord avec sa femme, une expérience extraordinaire en élevant, en même temps que son propre enfant, un petit chimpanzé. Au moment de l'adoption du singe, celui-ci — une femelle — avait sept mois et demi, et le petit garçon des Kellog venait d'atteindre ses dix mois.

Le professeur Kellog cherchait à déterminer dans quelle mesure la conduite d'un singe et d'un homme, élevés ensemble, dépendrait de l'environnement plutôt que de l'atavisme. M. Kellog avait tenu à assurer au singe exactement les mêmes soins qu'à l'enfant. Les deux petits étaient lavés et habillés ensemble et promenés dans la même voiture; le singe devait apprendre à marcher tout comme l'enfant, à manger à table, à se tenir convenablement, etc., mais librement, et non pas par un système quelconque de dressage. Après neuf mois de cette éducation, on a pu constater que le chimpanzé restait toujours chimpanzé et l'enfant restait enfant. Le singe, Gua, était cependant étonnant, en ce sens que le blâme ou la punition avait bien moins d'influence sur lui que les louanges. Il suffisait de lui dire: "C'est très bien!" ou "Quelle intelligence!" pour qu'il soit ravi.

Tout en comprenant bien le langage des hommes, le singe n'a jamais pu prononcer quoi que ce fût qui rappelât les paroles humaines. Non qu'il ne sût pas se faire comprendre; au contraire, il émettait des sons éloquentes et employait, en outre, le langage des gestes; ainsi, par exemple, il se couchait quelques secondes pour montrer qu'il avait sommeil. Mais tandis que l'enfant apprenait à parler, le singe ne pouvait articuler la moindre parole.

(Manchester Guardian)

COSTA-RICA — *Au pays du capitalisme exagéré*

Le député Ricardo Castro Beeche (membre de la majorité gouvernementale) prépare un mémoire économique sur Costa-Rica, et a demandé à cet effet aux services des Contributions des renseignements statistiques sur la répartition de la richesse à Costa-Rica, ainsi que des indications précises sur le nombre des fortunes supérieures à cent mille colons.

Les services des Contributions ont donné suite à la demande du député sus-nommé, et du rapport qu'ils viennent d'établir il résulte que:

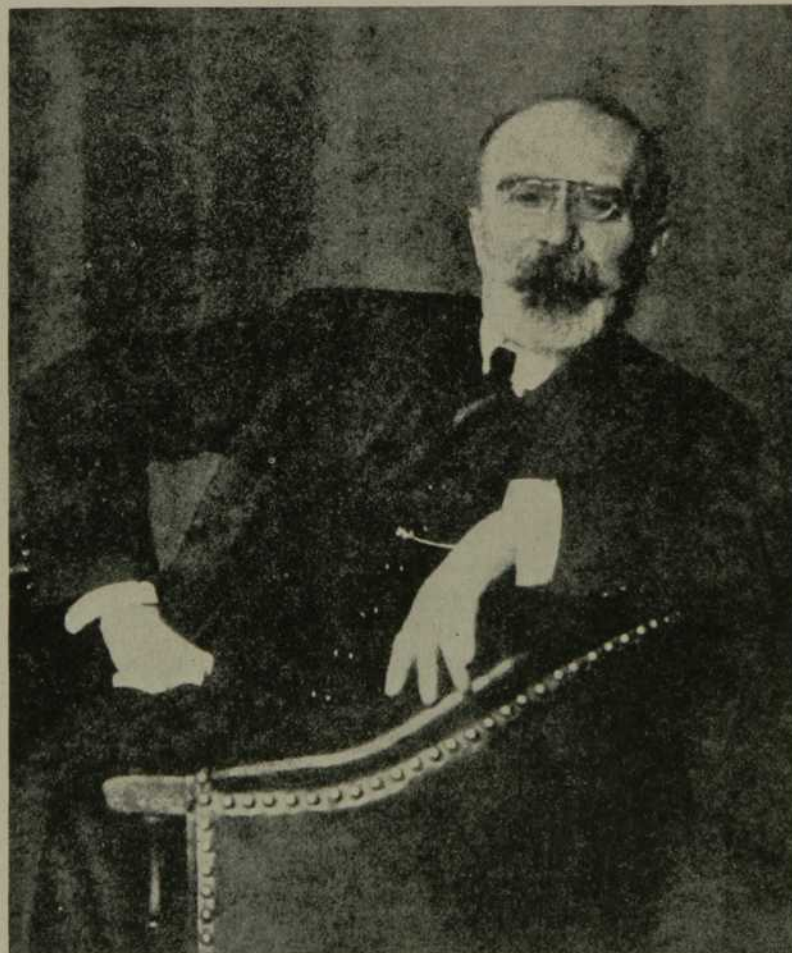
Moins de 500 personnes possèdent, en qualité de propriétaires et de patrons, plus de terres, de fabriques, d'immeubles, d'établissements commerciaux, etc., que tout le reste de la population du pays. (Celle-ci s'élève à environ un demi-million d'habitants. N.D.L.R.).

Du même rapport, il résulte également que ces 500 personnes font partie, dans la plupart des cas, de sociétés anonymes ou autres qui contrôlent, pratiquement, toute l'activité économique, et dont le nombre s'élève à moins de soixante. Autrement dit, le phénomène de la concentration des capitaux accuse à Costa-Rica une forme particulièrement frappante.

(Trabajo, San-José, Costa-Rica)

ANGLETERRE — *La rubrique Doug et Mary*

S'il est une chose exaspérante dans les journaux américains de ces derniers mois, c'est bien la rubrique que l'on consacre quotidiennement aux petites affaires de Douglas Fairbanks et de



LOUIS BARTHO

La dernière photo du grand diplomate français assassiné avec le roi Alexandre Ier de Yougoslavie. Quelques jours plus tard, mourait son vieil ami Poincaré, ancien président de la république française. (Photo Wide World)

Mary Pickford. En réalité, l'un et l'autre ont cessé de plaire au public. Celle qui fut la *sweet-heart de l'Amérique* est encore beaucoup trop jeune pour débiter dans un music-hall parisien, mais elle est beaucoup trop âgée pour tenir le coup à l'écran. Les cabrioles de Douglas Fairbanks, d'autre part, n'amuse plus personne. C'est tragique.

Pour remonter le courant, "Doug et Mary" jouent le grand jeu. Il y a quelques mois, ils annoncèrent un divorce tumultueux; mais sans doute n'étaient-ils pas pressés de mettre ce projet à exécution, car l'affaire s'éternise, et cette lenteur est suspecte dans un pays où, en quelques heures, on peut recouvrer sa liberté. D'autre part, ils continuent à se montrer ensemble en public, et on sait qu'ils s'occupent des mêmes affaires de

cinéma. "Alors? leur demande-t-on, c'est vrai, cette histoire de divorce?" Mary répond angéliquement: "Peut-être que oui, peut-être que non", et Doug ajoute, au milieu d'une pirouette: "Vous verrez ça en novembre".

Bref, le doute subsiste. Les journalistes anglosaxons marchent comme un seul homme, publient des emplois du temps détaillés et d'énigmatiques interviews. La réponse à cette devinette sera connue en novembre. Mais au fond, qu'est-ce que ça peut bien nous faire?

(Times)

ALLEMAGNE — *Un portrait de Descartes*

On ne connaissait, jusqu'ici, que deux portraits de Descartes, tous les deux dûs à Franz Hals; le tableau même se trouve au Musée du Louvre et son esquisse à la glyptothèque de Copenhague. Tous les autres portraits de Descartes sont douteux et pourraient bien représenter quelque autre personnage, comme c'est le cas, par exemple, pour le prétendu Descartes de Sébastien Bourdon que l'on voit au Louvre. Mais voilà que le Musée d'Utrecht vient d'acquérir un nouveau portrait de Descartes dû à J. B. Weenix et signé, à l'italienne, Gio. Batta Weenig. On croit que ce portrait a été exécuté en 1647 lorsque le grand philosophe était dans sa 51^{ème} année. On le voit, sur le tableau, tenir un livre ouvert portant, sur une page, ces mots: *Mundus est fabula*.

(Die Weltkunst, Berlin)

ETATS-UNIS — *Le rôle éducatif du cinéma*

Le progrès technique a donné aux écoles un moyen merveilleux de vaincre les obstacles du temps et de l'espace et d'apporter dans la classe le monde extérieur, si lointain soit-il.

On a pu constater, à l'Université de Harvard, qu'un étudiant apprend, grâce au cinéma, vingt pour cent plus de matières que ce n'était

le cas précédemment. Quant aux sujets scientifiques, leur enseignement est tout particulièrement facilité par le cinéma, et l'amélioration constatée peut être estimée à trente-cinq pour cent.

Le film sonore a une valeur particulière pour l'enseignement de la sociologie et de toutes les sciences qui exigent un contact direct avec certains phénomènes de la vie, telle que psychologie, linguistique, etc.

La médecine et la chirurgie, le commerce et l'industrie, toutes les branches de l'activité humaine peuvent être enseignées par le cinéma.

M. Georges F. Zook, ancien haut-commissaire à l'Education aux E.-U., a heureusement défini ce rôle éducatif du cinéma: "Le cinéma permet de coordonner et de passer en revue la masse des faits, en servant ainsi l'oeuvre de l'éducation."



Illustration
de
J. PERRET

UN PROBLÈME DIFFICILE

par Henri Picard

UNE histoire qui ne soit pas un assassinat! Il me sera facile de vous être agréable, chère Madame, car, heureusement, le pourcentage des crimes dans les affaires policières est beaucoup moins important que l'on pourrait le croire.

Ainsi s'exprimait le détective parisien Léon Mardoche qui, ce soir-là, dînait chez des amis.

D'un regard circulaire le détective s'assura de l'attention de son auditoire et commença:

Il y a deux ans, j'étais invité par le directeur d'un grand quotidien à passer quelques jours dans sa propriété de Ville-sous-Bois où nous devions chasser.

Etaient également invités: un gros industriel parisien M. Gaidon, sa femme et sa fille; le dessinateur humoriste Marc Chadar qui, je l'ai su plus tard, venait pour y rencontrer "par hasard" Odette Gaidon, la fille de l'industriel et enfin un vieil ami de mon hôte M. Cormier.

Bref, toutes personnes connues, j'insiste sur ce point en raison de son importance.

Bien entendu des présentations en règles avaient été faites et plusieurs fois j'avais été prié de raconter quelques-unes de mes aventures.

Cela me gênait un peu, surtout que M. Cormier tout en se montrant d'une absolue correction, souriait au cours de mes récits d'une manière assez énigmatique qui, je l'ai su depuis ne visait pas le conteur, mais le détective.

D'instinct, je devinais en ce vieillard peu loquace, mais dont le regard vif révélait une intel-

ligence supérieure, sinon un ennemi tout au moins un adversaire, avec qui, je le pressentais, j'aurais à lutter. L'événement se produisit inattendu.

Un soir, au cours du dîner, Marc Chadar qui faisait presque officiellement sa cour à Odette Gaidon, ne manqua pas d'admirer une perle d'un orient merveilleux que la jeune fille portait au doigt.

Sur la demande du dessinateur, la jeune fille retira le bijou qui circula de main en main.

A l'instant où M. Cormier tendait la perle à sa voisine, l'électricité s'éteignit brusquement.

Exclamations, cris étouffés, bruits de chaise, un chien probablement surpris et à qui on écrasait involontairement une patte ou la queue poussa un terrible aboiement; puis des domestiques arrivèrent munis de lampes, de flambeaux, de bougies, il y eut encore des exclamations; quelques instants après, aussi brusquement qu'elle avait été interrompue, la lumière jaillit. Mais, quand Odette Gaidon réclama sa bague, celle-ci avait disparu.

M. Cormier reconnut que la perle était en sa possession à l'instant précis où les lumières s'étaient éteintes, il affirma avoir déposé le bijou sur la table.

Il n'y était plus, c'était un mystère!...

Tous les regards étaient concentrés sur moi.

On avait, sous mes yeux, tout au moins en ma présence, escamoté une bague.

J'étais le plus qualifié pour la retrouver, si elle était égarée ou arrêter le voleur si elle était dérobée.

M. Cormier paraissait désolé et cependant son regard avait des éclairs malicieux qui me faisaient penser:

— Ne cherche pas ailleurs, c'est lui le coupable. C'est un défi qu'il vient de te lancer.

Personne n'était sorti, les domestiques étaient au-dessus de tout soupçon et aucun d'eux n'avait d'ailleurs approché la table.

— Pour faciliter vos recherches, me dit M. Cormier, voici ce que je propose:

M. Chadar va demeurer dans cette pièce en compagnie de M., Mme et Mlle Gaidon, pendant que je vais, accompagné de mon ami, me soumettre à votre inspection.

Ainsi fut fait, sans résultats, bien entendu.

Tour à tour, M. Chadar, M. Gaidon, notre hôte, et enfin moi-même, remplirent sans succès la même formalité.

Dans la salle à manger, toutes les fenêtres étaient demeurées fermées, il n'existait aucune tenture où un inconnu aurait pu se dissimuler, aucune portière, aucune ouverture, rien!

Les tapis, les meubles, furent examinés, un à un, minutieusement.

Pendant deux heures, je soumis les objets et les personnes à l'examen le plus sévère et le plus attentif, pas un geste ne m'échappait, rien! toujours rien!...

(Suite à la page 41)



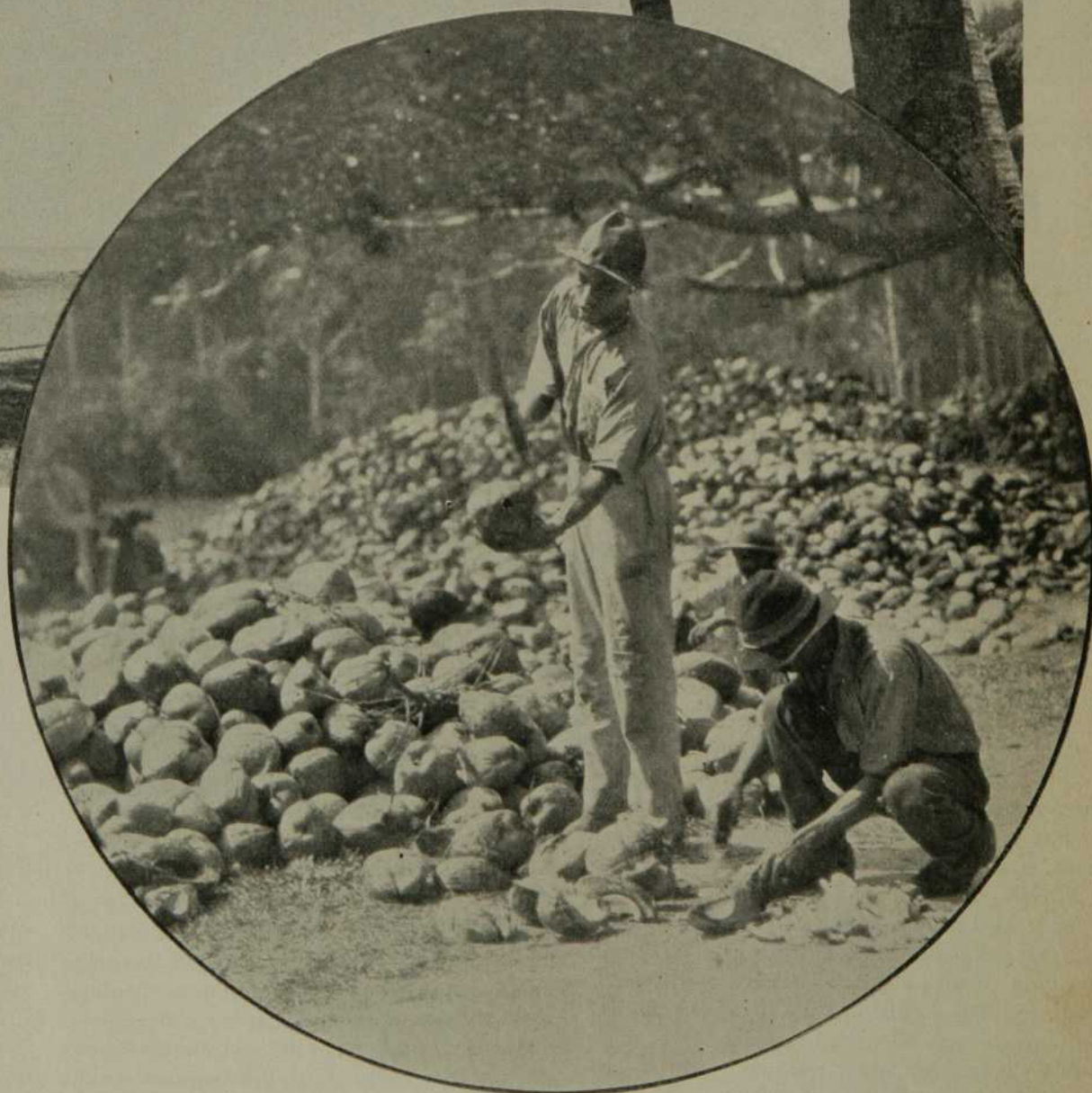
En haut, un coin de "Lvai Beach", île de Kava, où poussent des cocotiers fournissant d'excellentes noix. (Photo C. P. R.)

Dans le cercle, la récolte des noix de coco dans les îles Trinidad. (Photo du Canadien National.)

Chronique Documentaire

Au Pays des Cocotiers

Par Louis Roland



TOUT le monde connaît la noix de coco, laquelle à proprement parler n'est pas une noix et ne provient pas d'un arbre appelé coco; c'est exactement le fruit du cocotier, mais comme il fallait bien lui donner un nom, autant celui-là qu'un autre. Il est sans prétention, donc populaire, et vaut bien le nom ou plutôt les noms de l'arbre lui-même, car les botanistes ont eu la générosité de lui en donner plusieurs.

Comme les botanistes, ceux d'autrefois surtout, et le latin ont toujours fait bon ménage, la langue latine fut mise à contribution pour baptiser les cocotiers qui n'en furent probablement pas plus fiers pour cela. Leurs noms latins sont d'ailleurs d'une élégance discutable et surtout d'une commodité fort douteuse; ils ne constituent guère qu'une curiosité.

Le naturaliste Linnée les a reconnus pour être

de la famille des palmiers et leur a fait une place à part dans la section de la *monoeciehexandrie*, ce qui est assurément flatteur si l'honneur qui leur est ainsi fait est en proportion de la bizarrerie du terme.

On en connaît une quinzaine d'espèces entre lesquelles un profane ne ferait sans doute pas de grandes différences, mais les botanistes sont gens méticuleux quoique pas toujours d'accord en-

semble. C'est ainsi que des arbres connus comme étant des cocotiers par les anciens ont été retirés de ce genre plus tard par d'autres savants, et il y eut de graves décisions dans le genre de celles-ci: le *cocos aculeata* de Jacquin est devenu un *acrocomia* de nos jours; un autre arbre de ce genre appelé autrefois *cocos lapidea* par Gérin se nomme aujourd'hui *attalea*; le *cocos guineensis* a pris comme nouveau nom *elais* et le *cocos chilensis* s'est transformé en *jubea*. Ceci n'a pas empêché la terre de tourner et les savants botanistes de divaguer sur des vécilles du même genre.

Toutefois, on ne voit pas bien un client demandant un *acrocomia* à son marchand de fruits au lieu d'une noix de coco; le bonhomme en ouvrirait probablement des yeux aussi larges que des disques de phonographe. Vive donc la populaire noix de coco, ce crâne végétal qui peut soutenir par sa dureté la comparaison avec la tête de bien des gens et qui présente encore cette ressemblance de contenir beaucoup de vide avec très peu de cervelle.

De toute façon, le cocotier n'est pas ce qu'un vain peuple pense et l'on fait bien des choses avec cet arbre, de même qu'avec son fruit.

Il en est une sorte, qu'on trouve au Brésil et que les gens du pays appellent *Pindova*. C'est un bel arbre qui atteint facilement une cinquantaine de pieds de hauteur et dont le tronc est assez lisse. On le nomme aussi communément arbre à beurre parce qu'il fournit en réalité d'excellent beurre de cuisine... quand il n'est pas falsifié, bien entendu.

Les noix de cet arbre sont moins grosses que les cocos ordinaires et n'ont pas une écorce aussi dure; cette écorce est une sorte de cartilage qui s'écrase facilement et que les Brésiliens pilent en même temps que l'amande intérieure. On jette les noix ainsi écrasées dans des chaudrons pleins d'eau que l'on met sur un feu assez vif. A mesure que l'eau bout, le beurre fond et vient à la surface. On laisse ensuite refroidir, le beurre se coagule et peut alors être facilement enlevé.

Ce produit qui a une grande ressemblance avec notre beurre ordinaire est très agréable au goût et s'emploie facilement pour la cuisine.

Il y a aussi le chou de palmier, qui n'est pas un chou mais se mange tout de même, comme ce légume, cru ou cuit. C'est un bourgeon droit et pointu qui pousse au sommet de certains cocotiers, à la base des feuilles et peut s'approprier de diverses manières.

A la base interne des feuilles inférieures des cocotiers apparaissent, dans la saison convenable, les fleurs qui donneront ensuite naissance aux fruits; ceux-ci, selon l'espèce de l'arbre, sont ronds ou ovales et plus ou moins gros. Ils comportent d'abord une enveloppe nommée *cairée*, filamenteuse et sèche, ayant environ un pouce d'épaisseur; vient ensuite le noyau, ou noix, à surface lisse contenant une liqueur claire qui se transforme peu à peu en amande, laquelle est fort employée maintenant dans beaucoup de pays.

Ce fruit n'est d'ailleurs pas la seule partie utilisable du cocotier; l'arbre lui-même est d'un grand service. Le tronc, fendu dans le sens de la longueur et dépouillé des fibres intérieures fait d'excellents petits canaux pour l'eau; la forme droite de ce bois permet encore la fabrication de clôtures élégantes et solides et les larges feuilles font des toitures de cases ne craignant pas la pluie

quand elles sont convenablement ajustées. Il est donc fort employé dans les pays où il pousse.

Les côtes des feuilles offrent une grande résistance et servent à tresser des nattes ou des paniers; avec les côtes des jeunes feuilles on fabrique de solides et souples chapeaux et quantité d'autres objets d'utilité courante.



Plusieurs espèces de cocotiers fournissent ce qu'on appelle du vin, bien que ce breuvage n'en rappelle le goût que d'assez loin. Avant l'épanouissement des fleurs on fait des incisions dans la tête de l'arbre et il en coule avec abondance un liquide sucré que l'on recueille immédiatement dans des vases. En quelques heures seulement ce liquide se met à fermenter et il prend une saveur aigrelette nullement désagréable.

Ce prétendu vin de palmier ou de cocotier prend le nom de *calou* chez les Indiens de l'Amérique du sud qui en consomment de grandes quantités. Les Africains intertropicaux le désignent sous le nom de *lakbi* et en font un vinaigre très apprécié en le laissant fermenter davantage à l'air et à l'ombre.

Cette sève sert également à faire du sucre par ébullition, ainsi qu'on le fait ici avec l'eau d'érable. Une douzaine d'heures après qu'elle a été recueillie et qu'elle est par conséquent pleinement fermentée, cette eau peut produire un alcool assez bon par distillation. Ce ne sont donc pas les blancs, comme on se plaît quelquefois à le dire, qui ont appris aux peuplades sauvages, l'usage de l'alcool avec ses conséquences telles que langue pâteuse, vertige plus ou moins durable et mal de cheveux subséquent. Il y a belle lurette que les habitants des pays où poussent les cocotiers savent alimenter dans l'alcool les joies qu'ils éprouvent en même temps qu'y noyer les chagrins qui peuvent les affliger.

Le brou fibreux de la noix sert à faire de solides cordages, sans doute assez grossiers mais d'une grande résistance et très durables. Les filaments des feuilles servent au même objet avec la différence que les cordages ainsi fabriqués sont plus souples, plus légers que ceux de chanvre et qu'ils ne pourrissent pas si vite.

L'enveloppe dure de la noix de coco se transforme facilement en une multitude de choses, tasses et vases qu'on peut laisser tomber sans crainte de les voir se casser. Ces vases sont susceptibles de recevoir un beau poli agrémenté de dessins variés.

L'amande peut rendre une huile très appréciée et dont les Indiens font grand usage. Fraîche, elle est agréable au goût et vaut l'huile d'amandes douces; quand elle est vieille elle est employée à la fabrication de la peinture ou des savons. A Londres, Paris, New-York et dans bien d'autres centres encore, l'emploi de l'huile de palme, ou plutôt de coco, se fait sur une grande échelle pour la savonnerie ordinaire de toilette et celle de luxe selon le degré de raffinement de cette huile.

La qualité de cette huile ainsi employée est telle qu'elle permet d'obtenir des produits hautement hygiéniques pour les soins du corps. Cela se comprend facilement quand on sait que le simple liquide qu'on trouve dans la noix de coco est lui-même salubre dans plusieurs circonstances, par exemple contre le scorbut.

Ce sont donc des avantages très précieux qui sont à l'actif du cocotier et il faut en ajouter un autre qui a son importance également: cet arbre s'accommode volontiers des terrains les plus maigres et les plus sablonneux, enfin de ceux où nul autre végétal ne pourrait vivre.

C'est surtout au voisinage de la mer, sur les plages basses et humides que cet arbre se plaît et c'est là qu'il pousse avec le plus de rapidité pour atteindre sa plus grande hauteur. Les cocotiers de quatre-vingt-dix pieds et au delà, poussés dans ces conditions, ne sont pas rares.

La récolte des noix peut se faire de deux façons; la plus simple est évidemment d'attendre que le fruit soit assez mûr pour tomber tout seul; il n'y a plus alors qu'à le ramasser puis à lui faire subir la manutention convenable pour la vente. Toutefois c'est un moyen qui peut manquer de rapidité et il arrive fréquemment que la récolte se fasse sur l'arbre même.

En certains pays, les indigènes s'occupant de la récolte des noix de coco sont de véritables acrobates et qui grimpent au sommet des arbres les plus élevés comme le meilleur des chats serait incapable de le faire; de leurs mains et de leurs pieds nus ils agrippent le tronc de l'arbre et se hissent au faite sans effort apparent. Arrivés en haut, ce n'est plus qu'un jeu de choisir les noix mûres et de les détacher pour les laisser tomber sur le sol.



On raconte à ce sujet l'aventure comique arrivée à un naufragé que le flot avait poussé sur une île déserte mais pourvue de nombreux cocotiers. Le pauvre naufragé qui mourait de faim aurait volontiers croqué les amandes des noix qu'il voyait très haut sur sa tête mais il n'avait pas l'agilité suffisante pour aller les chercher. Il se demandait s'il n'allait pas mourir de faim devant ces victuailles hors de sa portée quand il vit des singes qui s'ébattaient dans les têtes de ces arbres.

Une idée lui traversa aussitôt le cerveau. Il ramassa un caillou et le lança de toute sa force dans la direction des quadrumanes qui manifestèrent tout d'abord un peu d'effroi mais sans se sauver bien loin; une deuxième pierre ne fit que les étonner, une troisième leur donna l'idée de revanche et, avec leur esprit d'imitation bien connu, ils cherchèrent des projectiles pour les lancer à leur tour sur l'homme qui les attaquait.

Ils n'eurent pas à chercher bien loin, ils avaient tout ce qu'il leur fallait sous la patte: de belles et solides noix de coco que le moindre effort pouvait détacher.

Ce fut alors un véritable bombardement de haut en bas; les noix de coco lancées par les singes jonchèrent vite le sol en quantité considérable et notre naufragé n'eut qu'à faire son choix parmi les meilleures.

Je ne sais si l'histoire est bien authentique, en tout cas elle pourra servir d'exemple en cas de naufrage à ceux de nos lecteurs qui auraient la malchance d'aborder sur une île déserte où il y aurait des cocotiers.

A condition, toutefois, qu'il y ait aussi des singes.

De l'Amour

par

au Crime

Jacques Brienne

Notre Feuilleton

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

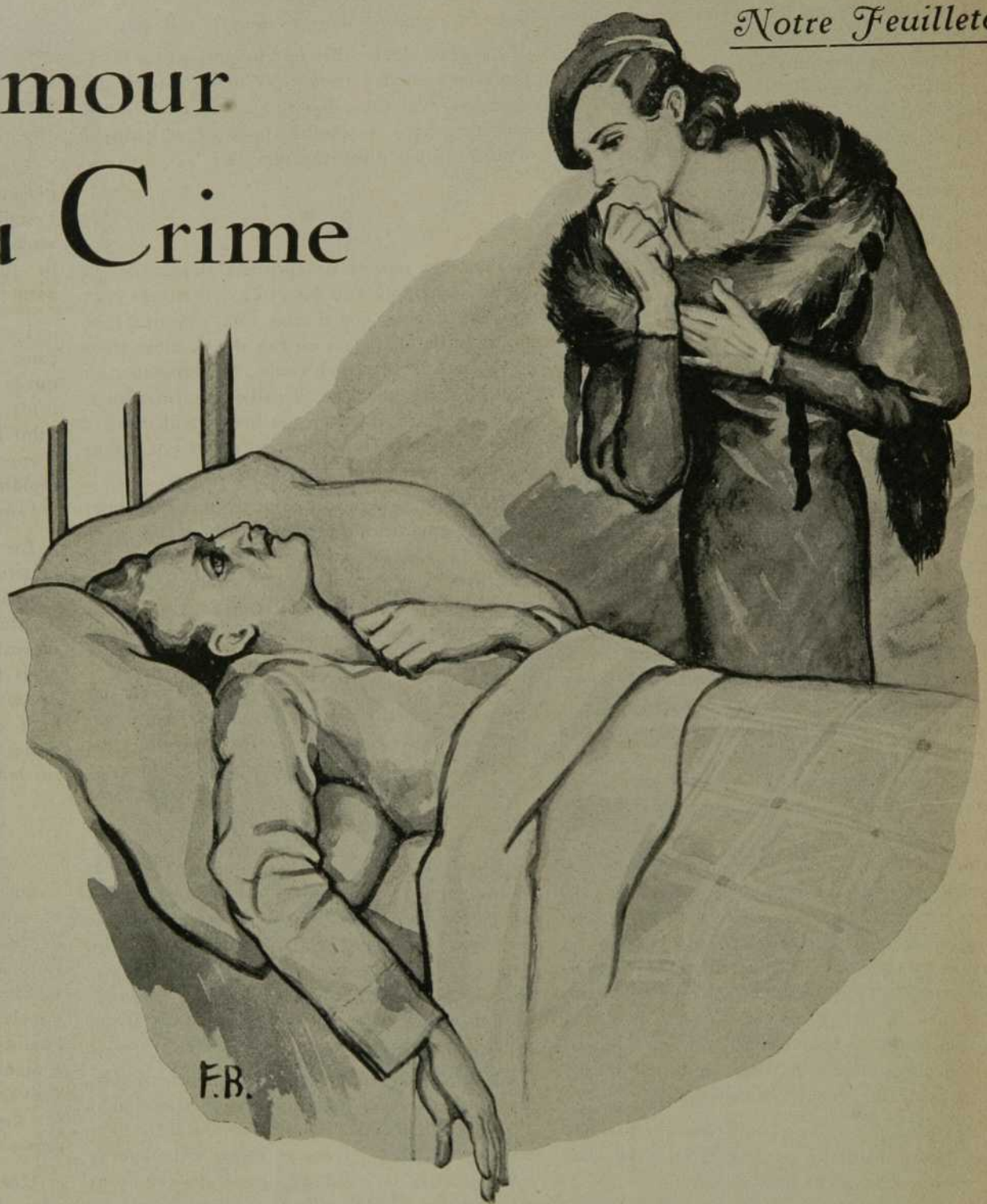
D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de commettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme demandera le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.



Elle voyait le malheureux raler sans pouvoir lui apporter quelque soulagement.

No 7.

(Suite)

DEUXIEME PARTIE

I

VOUS lui direz que je veux, que j'exige qu'elle sorte dès demain, et ensuite chaque jour, pour qu'avant peu je puisse la voir.

— Vous le lui direz, n'est-ce pas ? comme je vous le dis, en lui prenant les mains, en la regardant, comme je vous regarde.

Georges Anderson avait serré la main de la vieille fille, et ses yeux si mobiles et si expressifs la dominaient d'un regard qu'on aurait dit chargé d'effluves magnétiques.

A ce contact l'ancienne institutrice sentit, comme par l'effet d'un prodige, son courage renaître, sa volonté grandir.

Beaucoup de l'énergie qui était en Georges passait en elle.

Lorsqu'elle le quitta, ce fut d'un pas assuré, la taille de droite, le front haut, l'esprit tranquille.

Elle avait compris qu'il n'y avait plus de salut pour Valentine que dans l'amour de Georges, et elle était décidée à tout faire pour les rapprocher.

Elle prit une voiture rue de Rivoli et se fit aussitôt conduire chez la jeune femme.

Les Dormeuil occupaient boulevard Malesherbes, au-dessus de l'église St-Augustin, un luxueux et vaste appartement.

En sortant de l'ascenseur, miss Ferguson pénétra dans l'antichambre où elle se débarrassa de son chapeau et de son manteau de dentelles et elle se dirigea vers la chambre où elle savait trouver Valentine.

Cette chambre, qui prenait jour sur le boulevard, était entièrement tendue de soie bleue.

A côté du grand lit à baldaquin, se trouvait un petit lit en cuivre doré, tout enveloppé de soie et de dentelles, où couchait la petite Marguerite, la fille de Valentine.

Devant une grande fenêtre à encorbellement, il y avait une chaise longue, et sur la chaise, Valentine, vêtue d'un ample peignoir, était allongée.

La gouvernante n'avait rien exagéré; la fille de M. Verdurel était pâle et décharnée comme si elle sortait d'une longue et terrible maladie.

Elle tendit la main, sans se lever, à la vieille fille, et celle-ci, approchant un tabouret, s'assit auprès d'elle.

Elles se regardèrent un instant en silence.

Puis la gouvernante murmura :

— Je l'ai vu !

Deux larmes coulèrent le long des joues de la jeune femme, mais elle ne répondit rien.

— Je l'ai vu, répéta l'Anglaise; j'ai passé deux heures avec lui. Il m'a raconté son séjour à Florence. Le pauvre garçon a bien souffert.

— Lui aussi !

— Pensez donc. Seul et sans nouvelles de vous, dans l'incertitude où il se trouvait ! Il craignait tout. Le pire et l'extrême.

— Il vous savait à la merci du moindre incident. Enfin ce cauchemar est passé.

La jeune femme hocha la tête.

La vieille fille continua :

— Vos épreuves vont prendre fin. Vous allez pouvoir être heureuse.

Valentine eut un rire d'ironie douloureuse.

— Etre heureuse ! Parlez-vous sérieusement, miss Ferguson !

— Très sérieusement, mon enfant.

La jeune femme voulut répliquer.

Mais l'Anglaise lui imposa silence.

Elle reprit avec autorité :

— Vous avez assez versé de pleurs ; vous avez payé à la mémoire de votre père le tribut de regrets que vous lui devez. Je puis vous rendre ce témoignage, et je le fais dans toute la sincérité de

mon cœur, que nulle fille n'a jamais pleuré son père comme vous avez pleuré le vôtre!

— Il était si bon!

— Le souvenir même de cette bonté vous commande de réagir et d'oublier.

— Comment oublier que mon père est mort, mort assassiné? que sa mort n'a pu être vengée, et que l'assassin jouit de son crime, libre et heureux?

— Libre? oui, mais heureux, n'en croyez rien.

— Et puis, cette fatalité qui m'a conduit chez Georges ce même soir! Comment pourrai-je jamais l'oublier?

— "J'en mourrai sûrement. J'appelle du reste la mort de tous mes vœux. Quelle délivrance, ma chère miss!..."

— Ne parlez pas ainsi, mon enfant.

— "D'ailleurs, votre vie ne vous appartient pas. Elle appartient à deux créatures qui ont besoin de votre amour."

— "Si vous avez des devoirs envers la mémoire d'un père, n'en avez-vous pas aussi envers votre fille? Pensez-vous à ce que serait l'avenir de cette chère enfant, si elle venait à vous perdre?..."

— Vous êtes cruelle, miss.

— Vous savez quel faible appui elle aurait en son père, en Maurice Dormeuil...

Valentine se dressa sur son séant.

Un éclair brilla dans ses yeux.

— Ne prononcez jamais plus le nom de cet homme! De cet homme, à qui, je dois, je le sens bien, tous les malheurs de ma vie!

— Calmez-vous, mon enfant. Votre exaltation m'effraie. Et comprenez que, pour votre fille, vous devez vivre, et par conséquent, guérir.

— Ah! si ce n'était pas pour elle!...

— Soyez bonne, ma Valentine. Dites pour elle, et... pour lui.

— "Ne mérite-t-il pas votre pitié, le pauvre garçon qui vous a aimée avant de vous connaître, du jour seulement où il a su votre infortune et la façon si courageuse et si digne dont vous la supportiez? Et quand il vous a connue, il n'a plus eu qu'un désir; vous rendre heureuse, en réparant l'injustice du sort."

— "Jamais homme ne fut plus respectueux et plus dévoué. Il ne vit que pour vous."

— "Et vous le repousseriez? Et vous lui feriez de la peine? Quelle ingratitude serait la vôtre?"

— "Il revient plein de confiance et d'énergie."

— "Il veut vous voir, vous parler, vous rappeler vos promesses, vos serments."

— "Vous ne pourriez vous dérober sans lui briser le cœur et, j'ose le dire, sans commettre une mauvaise action."

Les souvenirs qu'évoquait la vieille gouvernante étaient à la fois doux et pénibles au cœur de Valentine. Des larmes parurent dans ses yeux, coulèrent de nouveau le long de ses joues.

Cet amour, c'était le seul point lumineux dans les ténèbres qui l'environnaient; c'était la seule chance de bonheur qu'elle eût encore.

Elle l'aimait, du reste, tendrement ce Georges Anderson, qui était venu à elle, guidé par un instinct obscur, avec le pressentiment qu'il était celui qui panserait les blessures d'un pau-

vre cœur endurci, digne de toute estime et de toute affection.

Comment aurait-elle pu ne pas l'aimer?

Tout lui plaisait en Georges: le désir qu'il avait eu de la connaître, le sentiment romanesque qui l'avait amené, son âme d'artiste éprise d'idéal et dédaigneuse des tristes réalités, son esprit enclin à la rêverie, son pur visage où se réfléchissait comme en un miroir les charmantes qualités de son cœur.

Que n'était-il apparu plus tôt dans sa vie? C'était là l'éternel regret.

La bonne gouvernante remarqua son trouble et elle comprit que la victoire serait plus facile qu'elle n'avait espéré.

— Vous pleurez? Ah! laissez couler avec vos larmes les regrets dont votre cœur est plein.

— "Vous sentez bien que Georges est désormais votre unique espoir, dans la déroute de votre existence; confiez-vous à lui, laissez-vous conduire comme une enfant. Votre faiblesse a besoin de s'appuyer sur une force. C'est le sort de la femme."

— "Heureuses celles qui trouvent le secours dont leur faiblesse ne peut se passer!"

Miss Ferguson s'était rapprochée de la malade. Elle lui prit les mains et la regarda bien dans les yeux, comme Georges l'avait recommandé, pour lui communiquer un peu de ce courage et de cette confiance que l' amoureux lui avait insufflés.

— Il faut vous lever, dit-elle avec autorité, il le faut. D'ailleurs, Georges le veut.

— Je me lèverai, soupira la jeune femme.

— Dès demain vous sortirez. Je viendrai vous prendre. Nous ferons une longue promenade en voiture. Nous irons au bois; nous descendrons au pré Catelan. Vous marcherez un peu.

— J'essaierai.

— Voyez comme le ciel est clair! Et il fait si doux dehors! Pourquoi donc laisser votre fenêtre fermée?

La gouvernante se leva, ouvrit toute grande la porte vitrée.

Un air plus frais et plus léger pénétra dans la pièce, vint rafraîchir les joues pâles de la malade.

— Levez-vous, commanda miss Ferguson. Venez vous appuyer avec moi au balcon.

Elle aida Valentine à se lever. Elle passa son bras sous le sien et la conduisit. Elles s'accoudèrent à la balustrade de pierre.

Il y avait bien longtemps que la jeune femme n'avait contemplé le spectacle si animé de la rue.

Sur la chaussée, c'était un défilé ininterrompu de voitures et d'automobiles.

Sur les trottoirs, des hommes et des femmes montaient ou descendaient, d'une allure rapide et gaie.

Les platanes plantés le long du boulevard étaient couverts de jeunes feuilles d'un vert tendre.

Juin rayonnait dans la splendeur d'un bel après-midi.

Un réconfort vint à la malade de ce spectacle de jeunesse et de vie.

La chaleur de cette journée ensoleillée pénétra son âme, chassa les idées de réclusion et de mort qui la hantaient depuis des mois.

Le Moyen le Plus Rapide

DE SOULAGER UN RHUME

Une découverte qui apporte un soulagement presque instantané à des millions de personnes

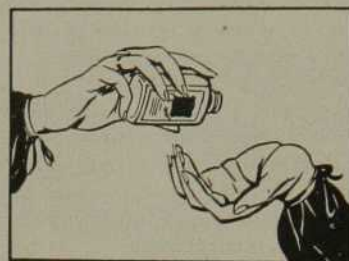
Mode d'emploi tout simple :

Quand vous avez le rhume, rappelez-vous le simple traitement illustré ici... recommandé par des médecins comme la méthode rapide et sûre.

Les résultats en sont étonnants. Douleurs et maux disparaissent immédiatement, en raison de la désintégration rapide de l'Aspirin. L'Aspirin "prend le contrôle" — presque immédiatement. Votre rhume disparaît "aussi vite qu'il est venu!"

Vous n'avez qu'à prendre de l'Aspirin et à boire beaucoup d'eau. Le premier jour, répétez cela toutes les 2 à 4 heures — et diminuez ensuite... si vous avez mal à la gorge, un gargarisme à l'Aspirin vous soulagera en pas plus de 2 minutes.

Consultez votre médecin à ce sujet. Et assurez-vous que c'est bien l'ASPIRIN que vous achetez. En français, on dit "aspirine" pour le mot Aspirin, qui est la marque de fabrique de la Bayer Company Ltd. Fabriquée au Canada, elle se vend dans toutes les pharmacies. Voyez le nom Bayer en croix sur chaque tablette d'Aspirin.



1. Prenez 2 tablettes d'Aspirin.



2. Buvez un plein verre d'eau. Répétez le traitement 2 heures après.



3. Pour un mal de gorge, écrasez 3 tablettes d'Aspirin et brassez le tiers d'un verre d'eau. Gargarisez-vous. Le mal sera soulagé presque immédiatement.

N'AFECTE PAS LE CŒUR



Fabriquée au Canada

Fromage à la Crème BAUMERT

Fait par les fabricants du Château Cheese



Un mets délicieux de consistance crémeuse—exquis comme apéritif ou comme dessert. "Le meilleur associé qu'un biscuit au soda puisse avoir."

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT

Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable.

700 chambres à partir de \$2.50 par jour
700 bains de 2 jour

HOTEL

CHARLES L. ORNSTEIN, Manager

PARAMOUNT

46th Street, West of Broadway, NEW YORK

Pourquoi ne connaîtrait-elle plus la joie de vivre, cette joie qu'elle lisait sur le visage des passants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, qui défilait devant elle?

Un couple tendrement enlacé descendait le boulevard. Ils allaient lentement, à petits pas, comme pour prolonger la promenade, comme pour mieux profiter de cette heure bénie.

Elle, mince et frêle, sous la jaquette bleue qui lui moulait la taille, sous le grand chapeau qui ne parvenait pas cependant à cacher la beauté de son visage et le rayonnement du bonheur qui l'illuminait.

Lui, grand et mince, l'air conquérant et protecteur, dominant d'un regard ému sa compagne.

Valentine songea qu'il lui serait doux de s'appuyer ainsi au bras de Georges!

Peut-être parviendrait-elle, un jour, à oublier auprès de lui les malheurs et la fatalité sans nom dont le sort l'accablait!

Le lendemain, quand miss Ferguson arriva à son heure habituelle, Valentine n'était déjà plus la même. Elle était assise; elle n'était plus couchée.

Elle était habillée. Elle avait revêtu un costume de drap noir bordé de crêpe.

En la voyant l'Anglaise éprouva une grande satisfaction.

— Comment allez-vous aujourd'hui, mon enfant, dit-elle en lui serrant la main.

— Je vais un peu mieux, et je crois que je pourrai sortir.

— Il fait un temps superbe; le ciel est d'une limpidité d'orient et l'air si léger, si parfumé, que c'est un délice de respirer.

— Venez donc; nous irons jusqu'au bois de Boulogne, puis nous reviendrons par le parc Monceau.

La jeune femme posa une écharpe sur ses épaules et un chapeau muni d'un long voile sur sa tête.

Et appuyée au bras de la vieille gouvernante elle descendit.

C'était la première fois qu'elle sortait depuis les obsèques de M. Verdurel! La concierge s'empressa au-devant d'elle, se permit de se réjouir du meilleur état de sa santé, l'accompagna jusqu'à l'automobile qui attendait au bord du trottoir.

Les deux femmes s'y installèrent. Et la voiture légère et souple fila.

Par le boulevard de Courcelles, l'Arc de Triomphe de l'Etoile et l'avenue de la Grande-Armée, elle gagna le bois de Boulogne dont elle fit le tour.

Elle s'arrêta devant le lac.

L'Anglaise et Valentine descendirent un instant, s'approchèrent, comme autrefois, quand la jeune femme était enfant, du bord de l'eau où des cygnes glissaient majestueux dans leur robe blanche.

Elles firent quelques pas, puis remontèrent en voiture et rentrèrent par l'avenue du bois et le parc Monceau, où elles mirent pied à terre une seconde fois.

Elles traversèrent à pas lents le joli parc, un des endroits les plus verts et les plus délicieux de Paris.

Autour d'elles des enfants jouaient, pendant que les mamans et les bonnes assises sur les bancs tricotaient ou brodaient en bavardant.

Des amoureux échangeaient des propos à voix basse, assis à l'ombre des grands arbres peuplés de nids et remplis du ramage des oiseaux.

Loin, très loin, au bout d'une allée transversale, Valentine perçut un jeune homme qui marchait lentement.

Elle ressentit un grand coup au cœur.

Elle s'appuya plus lourdement au bras de la gouvernante.

Sous son voile, ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif.

Mais elle continua sa route, comme si rien ne s'était passé.

Le jeune homme imita sa prudence.

Lui aussi avait reçu un grand choc.

Mais il n'en manifesta rien.

Un peu de pâleur sur ses traits, c'est tout ce qui aurait pu déceler le trouble profond qui à ce moment le bouleversait.

Ils savaient l'un et l'autre que les plus grandes précautions s'imposaient à eux.

Ils étaient bien décidés à ne pas se départir de cette prudence qui, suivant le proverbe, est la mère de la sûreté.

Valentine, rentra chez elle, à la fois fatiguée et réconfortée.

La fatigue même qu'elle ressentait lui fut salutaire.

Elle mangea de meilleur appétit au repas du soir et la nuit, pour la première fois depuis de longs mois, elle dormit paisiblement.

II

Cette première sortie de madame Dormeuil fut un événement dans la maison.

Maurice en fut aussitôt averti par Louis, son valet de chambre et son âme damnée.

Déjà une certaine complicité unissait le maître et le domestique.

En dehors des fredaines et des aventures d'amour, où plusieurs fois, il avait joué un rôle, Dormeuil l'avait chargé, à plusieurs reprises, de surveiller le pavillon où habitaient les Bernard et d'épier les faits et gestes de Lina et de la mère de Jean.

Le valet n'avait pas compris les raisons de cet espionnage.

Mais comme il avait l'âme d'un fripon, il avait rempli sa mission, avec joie.

Il avait même fait plus qu'on ne lui demandait.

Quant à Valentine, il savait pertinemment que les relations entre les époux, déjà très mauvaises, depuis longtemps avant le décès de M. Verdurel, étaient depuis lors extrêmement tendues.

Aussi espionnait-il la jeune femme et s'exprimait-il sur elle en termes presque malveillants.

Madame Dormeuil ne paraissait plus dans la salle à manger.

Elle vivait dans sa chambre, et si les premiers jours après son malheur, elle avait permis à Maurice de lui rendre visite, elle avait refusé ensuite de le voir.

Trois fois, il avait essayé de forcer la consigne, mais chaque fois elle avait manifesté à sa vue une émotion telle que les domestiques eux-mêmes l'avaient prié de se retirer.

Chaque visite s'était terminée par une crise si violente qu'il avait été nécessaire d'appeler en toute hâte le médecin.

Ce n'était plus seulement de l'aversion, c'était une haine inexplicable, une répulsion de tout son être que la jeune femme éprouvait en présence de son mari.

Le médecin, un vieil ami de son père, venait la voir matin et soir. Il ne parvenait pas à s'expliquer cet état d'âme.

— Jamais je n'ai rien vu de pareil, disait-il. Jamais je n'ai vu une femme détester son mari au point de se trouver mal, rien qu'en l'apercevant.

Le docteur Mantelet déplorait cette situation. Il grondait affectueusement sa malade:

— C'est le médecin et l'ami qui vous parlent, mon enfant; mon affection pour vous me donne le droit de vous dire que vous avez tort.

— C'est plus fort que moi, docteur.

— S'il vous voyait traiter ainsi votre mari, votre père vous gronderait aussi.

— Ah! ne prononcez pas le nom de mon père lorsqu'il s'agit de mon mari!

— Pourquoi?

— Ce serait un sacrilège d'invoquer le souvenir du mort en faveur de cet homme.

— Mon enfant, je ne vous comprends pas. Votre état m'afflige et m'effraie. Je sais bien que votre mari a eu de grands torts et je comprends que vous les ressentiez d'autant plus, que privée subitement de l'affection d'un père, vous vous apercevez du vide que laisse sa disparition.

— Mais, croyez-moi, bien d'autre souffrirent ce que vous avez souffert. Faites-vous une raison. Il faut pour que la vie soit possible...

La jeune femme l'interrompit:

— Non, non, je ne veux plus le voir.

— Quelle enfant terrible vous faites!

— Dites-le-lui, docteur, et priez-le de me laisser en paix, de me laisser à ma douleur et à ma destinée. Voyez-vous, quand je l'aperçois, c'est comme si mon cœur s'arrêtait de battre, comme si l'air venait à me manquer.

— Je ne puis pas, je ne puis pas! c'est plus fort que moi!

Le médecin n'insista pas ce jour-là.

Mais il revint à la charge les jours suivants.

Il vit bientôt qu'il n'y avait rien à faire.

L'aversion de Valentine pour son mari était insurmontable.

— Je me trouve en présence d'un phénomène très curieux, se disait à lui-même le bon docteur.

— J'en ferai un jour le sujet d'une communication à l'Académie de médecine.

— Une femme déteste le mari qui l'a outragée d'une manière indigne. Elle est privée tout à coup de l'affection de son père, le seul appui qui lui restait.

— Elle reçoit un tel choc que son être tout entier en reste ébranlé. La haine du mari s'exaspère, et c'est à lui qu'elle veut faire porter le poids du malheur dont elle est accablée.

— Phénomène étrange, mais après tout explicable! La femme est une créature si bizarre! La sensibilité la

domine. Elle n'est que sentiment et contradiction!

Ainsi raisonnait le docteur Mantelet.

Il fit part au mari du résultat de ses conversations avec madame Dormeuil, et de la théorie par laquelle il expliquait cette aversion grandissante.

— Voyez-vous, mon cher, il n'y a rien à faire, qu'à laisser agir le temps.

— Elle ne veut pas vous voir. Vous risqueriez de provoquer des troubles graves, si vous passiez outre.

— Abstenez-vous donc de toute visite. C'est la faculté qui vous le conseille et au besoin vous l'ordonne.

Maurice se pinça les lèvres, et prit un air consterné.

La situation devenait vraiment difficile pour lui. Quelle figure faire devant les étrangers?

Il dit avec une émotion qui n'était pas entièrement jouée:

— Je vous obéirai, docteur. Mais avouez tout de même que je ne mérite pas pareil affront.

— Me traiter ainsi, même devant les domestiques!

— Je ne parle pas de vous, qui êtes un ami... J'ai eu des torts...

— Des torts très graves, mon ami.

— Je le sais. Mais après sept années...

— Evidemment.

— ...Est-ce que vous trouveriez beaucoup de femmes qui n'auraient pas pardonné?

— Faites-vous une raison, mon garçon.

— La femme est un être bizarre...

— Vous pouvez ajouter:

Dont la bizarrerie nous fait bien souffrir!

— Elle est la source de toute joie et de toute douleur!

— Et quand je pense qu'il y a des gens qui m'ont envié!

— Les gens ne savent pas ce qui se passe au fond des consciences, pas plus que dans la solitude du foyer.

— S'ils savaient...

— Oui, s'ils savaient!

— Enfin, mon ami, rien ne sert de nous désoler. Le temps est le grand remède. C'est aussi le seul; laissez-le agir. Au revoir, Dormeuil.

Le médecin fit trois pas pour s'éloigner.

Puis il s'arrêta, se retourna, et se pencha vers Maurice, il lui glissa quelques mots à l'oreille.

Sa figure, empreinte un instant avant de gravité, telle la figure d'un professeur en Sorbonne qui monte dans sa chaire, s'était soudain transformée. Un sourire plein de malice, et peut-être de quelque chose comme de la grivoiserie, aurait fait comprendre au moins observateur que d'homme à homme le médecin venait d'évoquer à l'oreille de son jeune ami quelque histoire de femme, une de ces histoires frivoles et légères comme il y en avait tant dans la vie de Maurice Dormeuil.

Il y a toujours chez les hommes, même chez les meilleurs, une sorte de complicité et d'indulgence naturelle pour le héros d'une aventure galante.

Le docteur riait, pendant qu'il disait à voix basse:

— Je vous ai vu. Ne dites pas non, don Juan! Ah! vous êtes un gaillard, vous, qui la coulez douce! Après la brune, la blonde, et après la blonde une autre brune; vous savez trouver

des compensations, d'aimables et fort jolies compensations! Tous mes compliments, mon cher!

Maurice avait pris pour écouter ces propos libertins un air fat et satisfait.

Moins d'une minute auparavant, sa figure avait une expression tragique comme s'il pliait sous le poids du destin!

Comédiant! Tragédiant! disait le pape Pie VII de Napoléon.

Comédien! Tragédien!

Disons plutôt: cabotin! Ce terme conviendra sans doute mieux au héros de cette histoire moderne.

Dès que le docteur fut parti, le visage mobile de Maurice prit une nouvelle expression, presque indéfinissable, celle-là.

Elle exprimait une crainte mêlée de joie.

Il murmura:

— C'est elle, c'est elle!

"Elle croit me tenir sans doute, avoir barre sur moi.

"Mais c'est moi qui la tiens. Je le lui ferai bien voir!

Lorsque Maurice Dormeuil rentra chez lui le jour où Valentine était sortie pour la première fois, il était fort tard.

Il avait diné au cercle, et passé sa soirée probablement chez la jolie personne à laquelle le docteur avait fait allusion lorsqu'il avait parlé d'aimables compensations.

Louis l'attendait.

A brûle-pourpoint il lui dit:

— Monsieur sait la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Madame est sortie.

— Ah! elle est sortie!

— Avec miss Ferguson, et nous avons tous remarqué qu'elle avait fort bonne mine en rentrant. Assurément la promenade lui a fait du bien.

— Tant mieux. Ce n'était pas une vie de rester ainsi toujours enfermée.

— Certainement. Madame aurait bien dû sortir plutôt.

— Est-elle restée longtemps dehors?

— Deux heures. Elle est allée au bois de Boulogne, où elle est descendue de voiture pour faire quelques pas autour du lac; puis elle est rentrée par le parc Monceau, qu'elle a traversé à pied, sans rencontrer personne.

— Parfait. Espérons qu'avec les beaux jours de l'été, c'est la santé qui revient. A propos, Louis, préparez-moi pour demain le nouveau costume que le tailleur a dû livrer aujourd'hui.

— Bien, monsieur.

— Vous pouvez prendre pour vous la jaquette en cheviote et le pardessus de drap, que je ne porterai plus.

Le valet de chambre s'inclina pour remercier, puis il demanda:

— Monsieur n'a plus besoin de moi?

— Non, Louis. Vous pouvez aller vous coucher.

— Je souhaite une bonne nuit à monsieur.

— Merci.

Maurice ne se coucha pas.

Il revêtit un élégant pyjama de soie, à larges rayures, il chaussa des babouches de cuir et, dans ce costume, il arpenta de long en large sa chambre à coucher.

Il réfléchissait sans doute à ce que venait de lui apprendre Louis.

Il n'était pas surpris.

On aurait même dit qu'il s'y attendait.

Il murmura:

— Les événements vont se précipiter. Il faut que je sois prêt à toutes les éventualités et qu'aucune ne me trouve hésitant ou indécis. Comme ils agiront, j'agirai. Je vais d'ailleurs prendre les devants; ce sera plus prudent.

Il se coucha et dormit comme s'il avait eu la conscience tranquille.

Mais le lendemain il se leva de bonne heure et fit sa toilette avec le soin habituel.

Quand il fut prêt à sortir, il passa dans un petit salon qui servait de fumoir et de bibliothèque, et s'adressant à son valet de chambre, il lui dit:

— Veuillez prévenir Louise que j'attends ici mademoiselle Marguerite.

Depuis quelque temps Maurice Dormeuil témoignait à sa fille, à la petite Marguerite, un intérêt inusité.

Le matin, avant de s'en aller, il faisait venir l'enfant et l'embrassait.

La fillette avait alors six ans.

C'était une jolie gamine brune, avec de grands yeux noirs, aux cheveux bouclés, épars sur les épaules, au caractère vif et mobile, capricieux et taquin, un vrai petit démon.

Elle ne modérait les élans de sa nature espiègle que lorsqu'elle se trouvait auprès de sa mère.

Elle l'adorait et sa conduite donnait à penser qu'avec la sensibilité exquise dont sont doués beaucoup d'enfants, elle comprenait que sa maman avait un grand chagrin.

Mais son caractère turbulent reprenait le dessus dès qu'elle était seule avec sa bonne, une veuve d'un certain âge, qui avait pour elle les soins et la complaisance d'une grand-mère.

En présence de son père, qu'elle voyait d'ailleurs rarement, la petite Marguerite restait intimidée.

Cependant Maurice n'était pas un père sévère; il ne la grondait jamais. Il s'efforçait au contraire d'être, tout au moins, en apparence un bon père. Il la caressait; il lui donnait de-ci, de-là, une tape sur la joue, lui passait la main dans les cheveux, lui disait des choses familières et aimables.

Mais les paroles, les caresses ne venaient pas du fond du coeur, les sourires, les prévenances et les amabilités non plus.

Et cela l'enfant le sentait obscurément. Aussi ne se plaisait-elle qu'avec sa mère ou avec sa gouvernante depuis que le bon papa était mort.

Elle évitait son père; elle le fuyait, bien qu'il lui donnât souvent des friandises et des jouets.

Ce matin l'enfant vint comme d'habitude, sans hâte et sans émotion.

Maurice la prit dans ses bras, déposant un baiser sur son front.

— On a bien dormi cette nuit?

— Oui, papa.

— Et on a été sage ce matin?

L'enfant sourit faiblement et ne répondit rien. Louise, qui était restée debout près de la porte, répondit pour elle:

— Non, monsieur. Elle n'a pas été sage du tout, au contraire. Elle a profité d'un moment d'inattention de ma part, pendant que je lui donnais son

"J'habite UN IMMEUBLE MODERNE et

j'ai ciré mes
parquets,
meubles et
boiseries"



La Cire Johnson fait reluire ma table de salle à manger comme un miroir. Taches et égratignures disparaissent. La poussière n'adhère pas. Les marques sont effacées aisément.



sent quand le soleil les touche. Je constate que la Cire Johnson est plus économique et plus profitable que tout autre poli que j'ai employé auparavant. Elle n'est jamais collante, gluante ni grasseuse. Une faible quantité de Cire Johnson en couvre grand, embellit et protège le bois, le linoléum, le cuir et les surfaces métalliques. Il suffit de cirer de temps à autre. Ce doux poli dure indéfiniment!"

ECOUTEZ le programme
"House by the Road"
les dimanches après-midi
—réseau national NBC

**CIRE
JOHNSON**
pour
planchers et meubles



La Cire Johnson rend les planchers d'un poli brillant—un poli qui résiste aux coups, prolongeant ainsi la beauté du bois et du linoléum. Elle empêche la poussière et les microbes de pénétrer dans les trous et craquelures. Un léger époussetage restitue au plancher son brillant. VOUS POUVEZ LOUER, pour une somme modique, un Polisseur Electrique Johnson chez le vendeur local.

S. C. Johnson & Son, Ltd., Dépt. LS11,
Brandford, Ontario.

Ci-inclus 10c. Veuillez m'envoyer votre grosse boîte d'essai de Cire Johnson et votre intéressante brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1748
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS... D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS... D·M·C
SOIE À BRODER... D·M·C, FILS DE LIN... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

bain, pour faire une inondation, en voulant plonger le chat dans l'eau, le malheureux Bidjo, qui, sans méfiance, était venu la caresser.

Pendant que la bonne racontait ce dernier exploit, Marguerite s'était cachée la tête dans ses mains.

Le père souriait.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il en écartant les mains de l'enfant et en l'obligeant à le regarder.

Elle eut une moue délicate et ses beaux yeux bruns s'emplirent de malice.

— Ce n'est pas bien, ma petite Marguerite de tracasser le pauvre Bidjo, qui est un si bon chat. Il vient pour te caresser et tu le plonges dans l'eau !

Il essaya de la gronder, mais il ne parvenait pas à rendre sa voix sévère.

Il ne pouvait s'empêcher, en lui-même, de reconnaître dans ce trait comme un symbole.

Il se représentait le chat, un gros angora, majestueux et câlin. Il le voyait, faisant le dos rond, redressant le panache de sa queue, s'approchant gentiment de la fillette, attendant la caresse qui le flatterait.

Et l'enfant, déjà perfide et un peu cruelle—comme son père—avait pris dans ses bras le chat, et au lieu de la caresse attendue, elle avait essayé de lui faire du mal, de le jeter dans la minuscule baignoire d'eau chaude.

— Déjà femme, murmura-t-il.

Puis passant à un autre ordre d'idées :

— As-tu appris ta leçon aujourd'hui, ma chérie ?

— Oui, papa. Je la sais très bien ; maman me l'a fait répéter.

— Alors, mademoiselle Nicot sera contente ?

— Elle est toujours contente, car je suis toujours bien sage avec elle.

Mademoiselle Nicot était l'institutrice qui venait deux fois par jour lui apprendre à lire, à écrire, à compter.

A six ans, l'enfant savait déjà beaucoup de choses ; lire et écrire n'était plus qu'un jeu pour elle.

Elle connaissait, et elle en était très fière, l'histoire des rois de France, Clovis et Pépin le Bref, et elle savait que le Rhône est un fleuve qui a l'allure d'un torrent impétueux et qui se jette dans la mer, près de Marseille.

— Allons, je vois que tout va bien, conclut le père en la renvoyant à sa poupée, en attendant l'arrivée de l'institutrice.

Dormeuil partit ensuite, le cœur léger, avec la satisfaction d'avoir accompli, sinon son devoir vis-à-vis de l'enfant, du moins ce qu'une sage prudence lui avait suggéré.

Son automobile l'attendait à la porte.

Il se fit aussitôt conduire chez maître Marquetty, notaire, rue de Choiseul.

Le tabellion ne fit pas attendre trop longtemps ce riche client. Il le reçut lui-même.

Miller's Worm Powders ne peuvent faire de mal à l'enfant le plus délicat. Tout enfant ou adolescent qui souffre des vers peut prendre cette préparation sans mal pour l'estomac ; il y trouvera un soulagement certain et une protection complète contre cette vermine qui cause tant de maux et de souffrances aux petits.

Ils avaient à régler ensemble des affaires importantes, toutes celles que comportait la succession de M. Verdurel.

De ce côté-là aussi, Dormeuil rencontra de grosses difficultés.

Jean Bernard, avait bien renoncé spontanément aux avantages que lui assurait le contrat de société conclut avec son ancien patron.

Le brave garçon avait signé l'acte de renonciation, l'acte qui le ruinait et enrichissait de tout ce qu'il perdait les héritiers du défunt.

Il n'y avait plus à y revenir.

C'était un point réglé.

La fabrique, tout entière, dépendait donc désormais de la succession de M. Verdurel.

Or, le défunt n'avait laissé qu'un héritier : sa fille. C'était à elle qu'ap-

Il avait insinué à Valentine, avec d'innombrables précautions, que les mesures prises contre lui avaient un caractère offensant et blessaient son amour-propre.

Valentine Verdurel, âme droite et loyale, incapable de soupçonner chez autrui—à plus forte raison chez son fiancé—une arrière-pensée, avait essayé de fléchir son père.

Mais elle s'était heurtée à une résistance absolue.

Elle n'avait pas pu le faire sortir de ce raisonnement :

— Maurice n'a pas le sou. Tu possèdes au contraire plusieurs millions. Il devrait être le premier à demander un contrat et un régime matrimonial qui feront éclater aux yeux de tous que s'il t'épouse, c'est pour toi-même, et non pour ta fortune.

TES LETTRES

Il y avait en eux quelque chose d'inexprimable qui tenait du tourment et du rêve, et, quand ils furent séparés, ils surent qu'ils avaient connu le bonheur.

MAN'HA

*Si j'ouvre le tiroir où je classe tes lettres,
Lettres séduisantes d'amour,*

*Un émoi magnétique aussitôt me pénètre,
Qui palpite inquiet autour.*

Il est fait de tes mots inattendus et tendres,

De fins et exultants récits,

*De tout ce que ta voix me fit un jour entendre
Et me murmure encor ici.*

Amour, mon cher amour, il est un charme extrême

Au tour vif de tes entretiens,

*Et c'est ce charme aisé, si semblable à toi-même,
Qui dans ces lignes me revient.*

Ton écriture haute, élégamment pressée,

M'est un beau portrait vivant.

*J'y vois ta haute taille affablement penchée
Et ton grand regard d'enfant.*

J'y retrouve ta bouche amère, ton visage

Soucieux. J'y revois ta main,

Asile et guide sûrs à la tendresse grave.

J'y vois ton cœur humble et hautain.

Et je voudrais pouvoir étroitement étreindre

Chaque phrase où frémit ton cœur

*Pour lui dire comment j'ai su par elle atteindre,
Déjà sur terre, au vrai bonheur.*

SIMONE ROUTIER

Extrait de *Les Tentations*
Editions de la Caravelle, Paris 1934

partenait, à cette heure, la fabrique, au même titre que les immeubles et les valeurs nominatives ou au porteur, actions et obligations de toutes sortes, déposées dans un coffre-fort, à la Société Générale.

Valentine se trouvait donc à la tête d'une immense fortune, et sur cette fortune, Maurice Dormeuil n'avait aucun droit.

Au moment du mariage, M. Verdurel avait exigé un contrat très strict et très sévère. Il avait imposé aux époux le régime de la séparation de biens.

Certes, Maurice avait essayé, en sous-main, d'échapper à ce régime, dont les conséquences pouvaient être terribles pour lui.

Que répondre à cela ?

Maurice Dormeuil rongea son frein avait dû en passer par tout ce que voulait son futur beau-père.

Maître Marquetty avait donc rédigé un contrat très rigoureux, aux termes duquel chacun des époux conservait la libre administration de sa fortune personnelle.

C'était une amère ironie pour Maurice, car il ne possédait pas un sou vaillant.

Il avait bien dû cependant accepter ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher et il avait fait contre mauvaise fortune bon visage.

Valentine pouvait donc administrer sa fortune, acheter ou vendre, acquérir des droits ou en faire aban-

don, sans avoir à solliciter la moindre autorisation de son mari.

Dès le jour de la mort de son père, ce fut elle qui dut signer, et du moment où la renonciation de Jean Bernard eut été enregistrée, elle eut seule la signature pour tout ce qui concernait la fabrique.

A vrai dire, elle se souciait fort peu de cette prérogative. Elle signait les yeux fermés et sans lire toutes les paperasses qu'exige le fonctionnement d'une importante maison de commerce.

Ce fut Maurice, les premiers jours, qui les lui présenta. Mais quand elle l'eût prié, par l'intermédiaire du médecin, de cesser ses visites, il fallut trouver un expédient.

Une fois encore Dormeuil fit contre mauvaise fortune bon cœur.

Il eut l'air de prendre les devants et de vouloir se décharger d'une besogne fastidieuse.

Il chargea Théodore, l'économe de la fabrique, de porter et de rapporter tous les deux jours les pièces à signer.

Théodore prenait un taxi et s'en allait Boulevard Malesherbes.

On "introduisait" dans la chambre d'où Valentine malade ne sortait jamais.

Le mari de Sidonie était un vieux serviteur.

Il était entré à l'âge de quinze ans à la fabrique.

La fille de M. Verdurel l'avait toujours vu. Elle avait de l'estime pour lui.

Elle l'accueillait donc avec bienveillance et pendant que sans lire et sans regarder elle signait, elle écoutait le brave homme qui s'efforçait de lui répondre gentiment, elle devinait sans peine tout le dévouement, tout le zèle dont Théodore était capable.

— Il me semble que madame va un peu mieux aujourd'hui, disait-il chaque fois.

— Peut-être, Théodore, répondait d'une voix douce la jeune femme.

— Ah ! si madame savait quel intérêt on lui porte à la fabrique ! C'est une désolation pour tout le monde de vous savoir maade ! Et si les vœux ou les prières pouvaient avoir quelque effet, bien sûr que vous seriez vite guérie !

— Je le sais, Théodore, vous êtes un brave homme, et je vous remercie.

— Me remercier ! Moi qui dois tout à votre père ! Ah ! le pauvre cher homme ! Combien nous le regrettons, tous, tant que nous sommes !

"Combien nous plaignons son malheureux sort ! Je ne trouve pas de mots pour le dire comme il faudrait !

— C'est votre cœur qui parle, Théodore, et c'est une douce consolation pour moi de savoir que la mémoire de mon père est vénérée...

— Oui, madame, vénérée ; c'est bien le mot que je voulais dire.

D'autres fois, ils parlaient de l'accusation portée contre Jean Bernard.

Ils en parlaient l'un et l'autre avec précaution et réserve.

Ils n'osaient pas avouer qu'ils le croyaient innocent.

Il y avait tant de charges contre lui !

Et puis, il aurait semblé impie à la fille de la victime et au serviteur dévoué qu'était Théodore de croire à

l'innocence de celui que tout le monde accusait.

Et cependant un observateur attentif aurait deviné à la façon embarrassée dont ils en parlaient que dans le fond de leur âme ils ne croyaient ni l'un ni l'autre à sa culpabilité.

Le plus souvent, ils évitaient d'aborder ce sujet, tant leur gêne était alors grande!

Ils parlaient de choses insignifiantes, de Sidonie, de son enfant, le petit Charles.

Un jour, Théodore, d'ordinaire très réservé, s'enhardit et demanda une faveur à madame Dormeuil.

— Voilà, madame, commença-t-il. Il y a une chose que je voudrais vous demander.

— Ma femme vous porte un respectueux dévouement. Chaque jour elle me questionne:

— Comment va madame? qu'elle me demande. Que fait-elle? Que disent les médecins?

— Je suis reconnaissante à votre femme de l'intérêt qu'elle me porte.

— C'est si naturel, madame. Votre pauvre père a eu tant de bontés pour nous!

— Alors, savez-vous ce que désire Sidonie? Elle voudrait que vous l'autorisiez à venir vous voir; oh! une fois, une seule fois, pour vous dire ses sentiments et vous témoigner son respectueux attachement.

Valentine n'osa refuser l'autorisation qu'on lui demandait avec tant d'humilité et comme une faveur si grande.

Elle connaissait bien Sidonie. Elle l'avait vue souvent à la fabrique.

Elle lui avait même fait un cadeau, lorsque le petit Charles était venu au monde.

Mais Valentine se rappelait bien que ce qui avait guidé son geste à ce moment-là, c'était le désir de témoigner de la sympathie au mari et non à la femme.

Car, sans savoir pourquoi, sans raison sérieuse, madame Dormeuil n'aimait guère la mère du petit Charles.

Sidonie lui était antipathique. Elle se serait donc bien volontiers dispensée de la recevoir.

Mais elle ne voulut pas faire de la peine à Théodore.

— Qu'elle vienne quand elle voudra, répondit-elle de sa voix douce et résignée.

Sidonie profita dès le surlendemain de la permission.

Elle passa la matinée à s'habiller, après avoir réfléchi la veille à la toilette dont elle se parerait.

Elle s'était décidée pour sa robe la plus simple, une robe noire qui lui donnerait l'air de porter le deuil d'un patron qu'elle était censée regretter.

Et sur le coup de trois heures elle se présenta boulevard Malesherbes, où Valentine qui attendait sa visite la reçut aussitôt.

La fille de M. Verdurel se montra aimable et bienveillante, mais sans excès.

Sidonie eut beau protester de son dévouement et de sa respectueuse sympathie en termes éloquents, préparés à l'avance, elle ne parvint pas à l'émouvoir.

Au bout de cinq minutes les deux femmes, ne trouvant plus rien à se

dire, éprouvèrent une certaine gêne à se regarder l'une l'autre.

La femme de Théodore se souciait fort peu de la santé de madame Dormeuil.

Elle avait trouvé ce prétexte pour pénétrer dans l'intérieur du ménage.

Elle y était arrivée; elle ne désirait pas autre chose.

Elle se leva.

Valentine n'essaya pas de la retenir.

— Je vous remercie de votre visite, madame Rozet, dit-elle simplement.

— Excusez-moi de ne pas vous accompagner.

Sidonie s'inclina et protesta une dernière fois de son dévouement.

Puis elle s'en alla à petits pas, satisfaite, la tête haute, les yeux en éveil, les narines dilatées, humant l'air des salons luxueux qu'elle était si heureuse de traverser.

Elle portait à droite et à gauche un regard aigu comme si elle eût voulu ne laisser échapper aucun détail.

Elle s'arrêta devant une miniature, posée sur un meuble en marqueterie et qui représentait Valentine enfant.

— Ah! le joli portrait, dit-elle en souriant à la femme de chambre qui l'accompagnait, avec le désir évident d'engager la conversation. Mais celle-ci se bornait à approuver de la tête et Sidonie, qui avait déjà remarqué son air froid, comprit avec regret qu'il n'y aurait pas moyen de la dégelier, ni de la faire causer.

Elle en prit son parti et après avoir examiné en tout sens le bibelot, elle s'éloigna, sans cesser de porter à droite et à gauche des yeux investigateurs.

Dans l'antichambre, une heureuse surprise l'attendait. Louis, le valet de chambre de Maurice, s'y trouvait comme par hasard.

Ils se connaissaient. Elle l'avait vu souvent à la fabrique depuis la mort de M. Verdurel. Ils avaient échangé plusieurs fois leurs impressions sur le procès de Jean Bernard.

L'air fat et le sourire sur la bouche, le domestique s'approcha et la salua:

— Comment allez-vous, madame Rozet?

La conversation s'engagea. Sidonie prit un air de grande dame pour déclarer:

— J'ai voulu faire une visite à madame Dormeuil, qui a eu la bonté de me recevoir très aimablement.

— La pauvre dame ne va pas fort. Sidonie s'approcha du valet de chambre et, à voix basse:

— Sait-on au juste ce qu'elle a?

Le valet esquissa un geste évasif.

— Personne n'en sait rien.

Puis passant à un autre ordre d'idées:

— Quoi de nouveau à la fabrique?

— Rien de bien neuf, monsieur Louis.

— Votre mari est toujours très occupé?

— Toujours. Et M. Maurice? Que fait-il? On le voit moins souvent chez nous depuis quelque temps.

— Oh! lui... Vous savez, madame Rozet, entre nous, mon maître est un homme extraordinaire!

Il hochait la tête, prit un air mystérieux.

Sidonie ressentit un petit frisson. Elle regarda plus attentivement le valet de chambre et attendit une confidence qui ne vint pas. Louis restait muet.



VOUS QUI AIMEZ LES FÉCULENTS VIANDES, SUCRERIES, lisez ceci:



**Autant d'aliments nécessaires —
mais qui s'acidifient — Pourquoi
nous souffrons parfois d'« Acidité
d'estomac », qui se soulage main-
tenant facilement.**

D'après certaines découvertes faites dernièrement par la médecine, ce que nous appelons "indigestion", chose à laquelle nous sommes si sujets, est réellement de l'acidité d'estomac — causée par la prépondérance des aliments qui s'acidifient, aliments essentiels tels que les féculents, sucreries et viandes.

Si vous mangez ces aliments sans aucune exagération et souffrez quand même de dérangements occasionnels, gaz, etc., après vos repas, votre médecin vous indiquera un moyen tout simple de vous soulager, souvent en quelques minutes!

Que faire

Prenez tout simplement du Lait de Magnésie Phillips après les repas, qui tend à neutraliser presque instantanément l'acidité stomacale, cause de votre malaise.

Aussi en tablettes:

Les Tablettes de Lait de Magnésie Phillips se vendent maintenant dans toutes les pharmacies. Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



ment l'acidité stomacale, cause de votre malaise.

Vous avez moins de maux de tête et de "gaz" après les repas. Evitez les "ennuis d'une mauvaise digestion" et remettez-vous ainsi à manger comme les autres.

Essayez donc ceci la prochaine fois que vous aurez ces malaises. Procurez-vous chez votre pharmacien le "PHILLIPS" liquide bien connu, ou bien le nouveau Lait de Magnésie si commode en tablettes. Sous quelque forme que vous l'achetiez, liquide ou tablettes, exigez le Véritable Lait de Magnésie PHILLIPS. Faites bien attention à cela. Fabrication canadienne.

LES SYMPTOMES D'« ACIDITE STOMACALE »

INDIGESTION	MANQUE
ACIDE	D'APPETIT
AUTO-INTOXICATION	MAUX DE TÊTE
NAUSEES	FREQUENTS
AIGREURS	FAIBLESSE
D'ESTOMAC	INSOMNIE
	ACIDITE
	BUCCALE

LE REGIME A SUIVRE



PRENDRE — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau le matin au lever. En prendre une autre cuillerée à thé trente minutes après chaque repas. Et une autre au coucher.

Lait de Magnésie PHILLIPS



Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESETTE CIE, ltée, MONTREAL, Can.

Désappointée, la jeune femme reprit :

— Comme c'est beau ici ! Quel luxe de bon goût !..

— Pour ça, vous pouvez le dire. Et vous n'avez pas tout vu !

— Le salon que je viens de traverser est merveilleux.

— Vous n'avez pas vu le plus beau. Il est fermé depuis la mort du père de madame.

Un regret mêlé d'envie se répandit sur le visage de la perverse créature.

Le valet de chambre continuait :

— Et le fumoir, et le cabinet de travail de monsieur !... Voulez-vous que je vous les montre ?

— Je veux bien.

Guidée par Louis, la jeune femme pénétra dans le cabinet de travail où Maurice s'étirait quelquefois paresseusement sur un divan, mais où il ne travaillait jamais.

Louis donnait des explications.

Elle écoutait attentivement, comme s'il ne se fût agi de choses d'importance. Elle regardait tout avec le même intérêt, et plus encore que lorsqu'elle avait traversé les salons, elle humait l'air imprégné d'un vague et délicieux parfum qui flottait dans la pièce.

Un trouble qu'elle ne parvenait pas à dompter lui venait de se trouver dans ce milieu.

Et comme s'il l'eût devinée, le domestique prolongeait la visite, ne s'arrêtant plus de fournir des détails.

— Monsieur aime rêvasser, le matin ou le soir, étendu sur ce divan. Il fume des cigarettes, et il prend plaisir à regarder la fumée dérouler ses spirales bleues jusqu'au plafond... Et là, derrière cette porte, c'est sa chambre. Voulez-vous y jeter un coup d'oeil ?

La rusée prit un air indifférent. Elle eut une moue qui signifiait :

— C'est bien pour vous faire plaisir.

Mais elle s'était déjà avancée vers cette porte et dès qu'il l'eût ouverte elle se pencha et embrassa tout l'intérieur d'un long regard.

Enfin elle s'éloigna ayant satisfait son étrange désir. Elle quitta Louis. Elle sortit et descendit à pied le boulevard, l'esprit rempli de méditations et de projets qui chaque jour se précisaient.

Sur le trottoir, elle croisa Maurice, qui rentrait. Mais elle ne le vit pas. Elle passa près de lui sans le reconnaître.

Lui l'aperçut.

— Encore elle, murmura-t-il, songeant qu'elle se trouvait aussi à la gare de Lyon, quelques jours auparavant, le soir où Jean Bernard et Lina étaient partis pour l'Italie, et qu'elle avait assisté, comme lui, au départ de l'innocent.

Sans raison sérieuse, ce souvenir et cette rencontre furent désagréables à Maurice. Mais bientôt il n'y pensa

plus. Ses pensées prirent une autre direction.

En vérité il avait bien d'autres préoccupations et de beaucoup plus importantes.

Si son bonheur et sa liberté n'étaient plus en jeu depuis que Lina avait quitté Paris, depuis que la justice avait renoncé à rechercher le meurtrier de M. Verdurel, son avenir était cependant très sérieusement menacé.

Il avait puisé jusqu'alors à peu près librement dans les coffres de sa femme.

Mais si celle-ci demandait et obtenait le divorce, que deviendrait-il ?

Il se trouverait de nouveau dans la même situation précaire où il était jadis.

Et maintenant surtout qu'il avait goûté au luxe et à tous les plaisirs que procure la fortune, il comprenait combien il lui serait dur de retourner à la pauvreté.

Souvent il s'affirmait à lui-même :

— Ah ! cela, non, non, jamais.

Il était décidé à tout plutôt qu'à renoncer à l'argent, à cet argent que d'autres n'auraient pas osé toucher puisqu'il appartenait au beau-père qu'il avait tué, à la femme qu'il avait trahie, et indignement trompée, mais, Maurice, lui, n'avait pas de ces scrupules.

L'argent était son Dieu et son idole.

Pour le conquérir, il avait sacrifié et martyrisé Lina. Il avait renié, éloigné de sa route son propre enfant.

Pour le conserver, il s'apprêtait maintenant à faire souffrir Valentine, il le devinait ou à peu près.

L'horreur qu'il inspirait à sa femme, la répulsion qu'elle éprouvait en sa présence, les crises de larmes et d'indignation que sa seule vue provoquait, il croyait en connaître la raison profonde.

Malgré les soucis et les terreurs que lui avaient causé l'enquête judiciaire et les menaces de Lina, il avait souvent et longuement réfléchi à l'état d'âme de Valentine et aux nouveaux dangers qui pouvaient en résulter pour lui.

Certes, sa situation était pleine de périls et, plus d'une fois, à défaut du remords qui n'avait guère de prise sur son âme, le sentiment du danger lui avait fait amèrement regretter ses mauvaises actions.

Tant que Valentine, écrasée sous le poids de sa douleur, était restée plongée dans une torpeur malade, Maurice avait compris que le péril, de ce côté, n'était pas immédiat.

Mais lorsqu'il apprit que la jeune femme était sortie, que son entourage lui trouvait meilleur visage, il sentit que l'heure approchait où il lui faudrait soutenir une nouvelle lutte, et, nos lecteurs le savent déjà, il se décida à prendre les devants.

Il se rendit donc rue de Choiseul chez son notaire, qui était aussi celui de M. Verdurel.

Maitre Marquetty, un homme d'âge et d'importance, à la figure glabre et austère, aux manières solennelles comme il convient à un officier ministériel, le reçut avec empressement et le pria de s'asseoir.

— Je vous écoute, cher monsieur.

— Vous savez, commença Maurice, que la renonciation de Jean Bernard a eu pour conséquence de rendre à ma femme tout l'héritage de son père.

Or, en vertu de son contrat de mariage, madame Dormeuil est maîtresse absolue de sa fortune. Elle peut gérer ses biens comme elle l'entend. Moi, le mari, je n'ai rien à y voir, et ceci je l'admets très bien, quand il s'agit de toucher des rentes ou de détacher des coupons.

— Mais la fabrique ? En ce qui la concerne, c'est ma femme seule qui peut donner des ordres et prendre les décisions nécessaires. Est-ce admissible ?

Le notaire écoutait avec attention et approuvait de la tête à chaque phrase.

— Il y a là, reprit Maurice, après une pause, une situation que l'on peut qualifier, je crois d'anormale.

— La fabrique Verdurel est une entreprise d'une importance énorme dont la direction exige des qualités qui ne sont généralement pas l'apanage d'une femme. Il faut une activité, une application, un esprit de décision que madame Dormeuil, malade et peu au courant des affaires, possède moins que personne. Au surplus dans sa situation sociale, sa place n'est vraiment pas à la tête d'une maison de commerce.

— Je ne la vois pas se préoccupant des mille détails dont il est indispensable de s'occuper, à la fabrique Verdurel plus qu'ailleurs peut-être. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— C'est à l'ami de la famille autant qu'au notaire que je m'adresse en ce moment.

M. Marquetty leva les mains dans un geste grave et déclara :

— Je suis entièrement d'accord avec vous. Madame Dormeuil ne peut pas conserver la direction de la fabrique.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

— En ce qui concerne sa fortune, meubles et immeubles, c'est autre chose.

— Parfaitement.

— Une femme peut très bien toucher des loyers, donner des ordres de bourse...

— C'est une affaire entendue. Si j'ai accepté le contrat de mariage que vous aviez préparé, c'est parce que je pensais avec vous qu'une femme peut administrer une fortune consistant en titres de rentes, en valeurs mobilières, ou en propriétés.

— Je ne reviens pas là-dessus. En ce moment je me préoccupe uniquement de la fabrique.

— C'est un point qu'il était nécessaire de préciser.

— Voilà qui est fait.

— Dans ces cas, quelle solution proposez-vous aux difficultés que vous venez de m'exposer, et dont je sens, comme vous, toute la gravité ?

— Je ne vois qu'une solution acceptable. C'est que ma femme me délègue tous ses droits de gestion sur la fabrique, quitte à lui rendre des comptes, dans une forme que je vous laisserai le soin de déterminer.

Le notaire, renversé dans son fauteuil, un coupe-papier en ivoire à la main, ne broncha pas à cette déclaration.

A vrai dire il l'attendait.

Dès le début de l'entretien il avait vu où Maurice voulait en venir.

Qu'un mari désirât décharger sa femme du souci de la direction d'une fabrique, certes c'était bien naturel.

Qu'il voulût assumer lui-même cette responsabilité, c'était encore très normal, et, en principe, personne ne pouvait rien trouver à redire à cela.

Mais le mari, en l'espèce, c'était Maurice Dormeuil, c'est-à-dire un joueur, un débauché, presque un propre à rien.

Le notaire le connaissait bien. Il connaissait aussi la brouille du ménage. Il n'eut pas de peine à deviner que Dormeuil voulait surtout mettre la main sur les revenus de la fabrique Verdurel.

Il ne songea pas que c'était en outre, en cas de divorce, un moyen pour lui de ne pas se trouver sans ressources.

Le divorce, il est vrai, rompt les liens d'intérêt comme les autres liens qui unissent les époux.

Mais une compensation peut être due à l'époux lésée par la rupture du mariage.

Et c'est ce qui se produirait si Maurice Dormeuil devenait le directeur de la fabrique.

Sans voir si loin, le notaire devinait très bien l'intérêt personnel qu'avait son client à faire résoudre la question dans le sens qu'il avait indiqué.

Aussi crut-il de son devoir de faire une objection.

Il n'osa pas ; il ne pouvait pas dire :

— Un mari comme vous ne mérite aucune confiance.

Il risqua simplement :

— Etes-vous bien préparé à assumer personnellement cette lourde charge ?

Et comme Maurice allait répliquer, il lui imposa silence :

— Vous venez de le dire vous-même, la tâche est pénible ! Vous êtes artiste, mon cher monsieur Dormeuil, et un artiste se double rarement d'un commerçant.

Le compliment fit passer ce que la remarque pouvait avoir de dur et de blessant.

Maurice sourit et comprenant toute la pensée il répliqua :

— Les artistes ont mauvaise réputation. Moi-même j'ai prolongé la jeunesse au-delà de ce qu'il aurait été raisonnable.

— Mais depuis la mort de mon beau-père j'ai beaucoup changé, je vous assure. J'ai dû m'occuper de la fabrique pendant l'absence de Jean Bernard. J'ai pris goût à la besogne. Je suis décidé à m'y consacrer désormais tout entier.

— Vous pouvez, cher monsieur, l'affirmer en toute conscience à madame Dormeuil si cela devenait nécessaire.

Le notaire s'inclina.

Le ton de Maurice était tel qu'il sentait que toute nouvelle objection serait déplacée et offenserait sérieusement son client.

Il répondit donc simplement.

— Dans ce cas il ne nous reste plus qu'à obtenir l'assentiment de madame Dormeuil.

— C'est précisément pour cela que je suis venu vous voir.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous alliez trouver ma femme.

— Lui en avez-vous déjà parlé ?

— Non.

— Ne serait-il pas préférable que

(Suite à la page 27)

IL LOUE CE REMÈDE POUR L'ASTHME. — Une personne reconnaissante qui a fait usage du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg constate que c'est le seul remède la soulageant bien que pendant treize ans elle ait cherché une aide. Des années de souffrances inutiles peuvent être épargnées par l'usage de ce remède merveilleux au premier avertissement du mal. Son usage est simple, son prix bas et on peut l'acheter presque partout.

La Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire



Grillade de porc

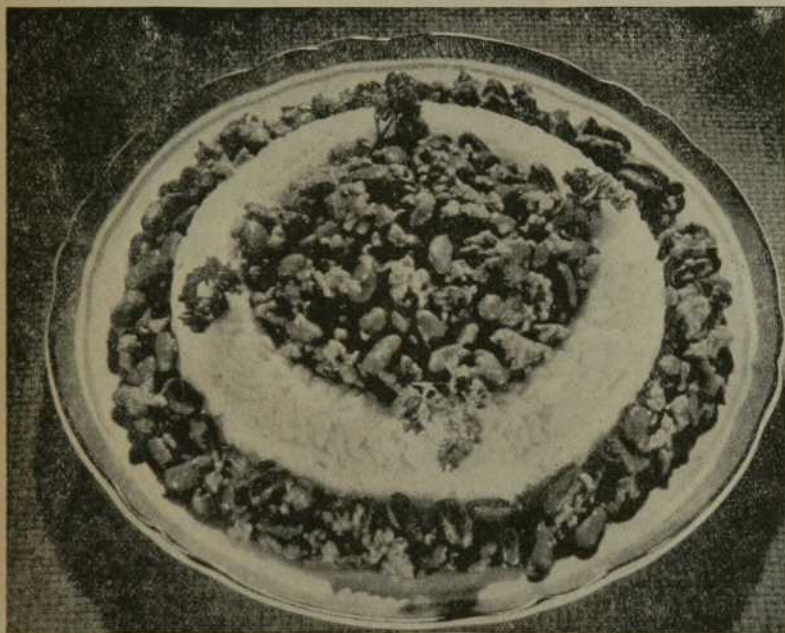
3 livres de porc frais; 1 c. à table de graisse; fines herbes; 1 oignon; farine; feuille de laurier; assaisonnement. — Parer la grillade, la saupoudrer de farine. Faire chauffer la graisse, y faire saisir la viande, ajouter l'oignon râpé, les fines herbes et un peu d'eau; arroser fréquemment pendant la cuisson, assaisonner vers la mi-cuisson. Faire cuire au four modéré. Lorsque la grillade est cuite, la servir sur un plat avec des pommes de terres rôties, de la macédoine, des petits pois, ou autres garnitures au goût.

Gâteau de poisson

Restes de poisson ($\frac{1}{2}$ livre); 1 c. à table de beurre; $\frac{1}{2}$ tasse de lait; restes de pommes de terre, 4 à 6; sel, poivre, sarriette; 1 oeuf. — Ecraser les pommes de terre en purée; enlever avec soin les arêtes de poisson, l'émietter. Faire chauffer le lait et le beurre; y ajouter le poisson et les pommes de terre, le jaune d'oeuf, l'assaisonnement; bien mélanger et laisser chauffer sans bouillir. Mettre ce mélange dans un plat creux beurré, le recouvrir de blanc d'oeuf battu, saupoudrer de chapelure, parsemer de quelques noiset-

CHILI CON CARNE — LE PLAT NATIONAL DU MEXIQUE

(Chili con carne se traduit: Viande aux piments)



1 livre de boeuf haché
1 cuillerée à soupe de beurre
1 oignon haché
1 boîte moyenne de Fèves Rouges
Heinz cuites au four

1 petite boîte de Soupe à la Crème
aux Tomates Heinz
1 cuillerée à thé de sel
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de Chili (piment)
en poudre

Faites brunir votre boeuf dans le beurre et l'oignon haché. Ajoutez les Fèves et laissez mijoter pendant plusieurs minutes. Versez dessus la soupe; ajoutez sel et Chili (piment) en poudre. Laissez mijoter de 15 à 25 minutes. On peut, à son gré, substituer une pincée de poivre au piment. Servez avec patates bouillies ou cuites au four, ou avec riz bouilli.

Faire une sauce avec le jus de la cuisson en ajoutant 2 c. à table de farine et 1 chopine d'eau bouillante. Passer au tamis et servir avec la grillade.

Pommes de terre à la Brabant

12 pommes de terre de moyenne grosseur; $1\frac{1}{2}$ cuillerée à table de graisse de rôti; eau bouillante; sel, poivre. — Peler les pommes de terre, les laver, les faire cuire dans l'eau en ébullition pendant 10 minutes. Jeter l'eau, les faire égoutter, les mettre dans une casserole, les saler, les poivrer, et les arroser avec la graisse fondue. Continuer la cuisson au four; arroser trois ou quatre fois.

tes de beurre, faire gratiner au four pendant quelques minutes. Servir chaud.

Grillade à la sauce blanche

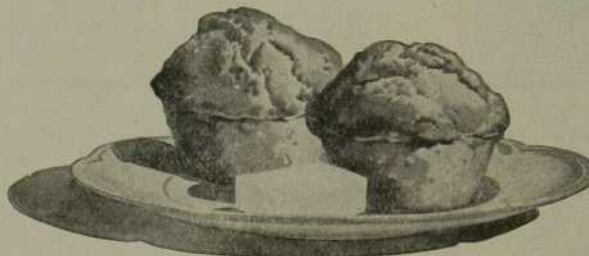
$\frac{1}{4}$ livre de lard; $1\frac{1}{2}$ pinte de lait; sel, poivre; 1 ou 2 oignons; 12 c. à table de farine. — Trancher le lard de 2 pouces carrés et $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, enlever la couenne, ébouillanter le lard pendant 8 rôtir les grillades promptement. à 10 minutes. Jeter cette eau, faire Lorsqu'elles sont de belle couleur dorée, elles sont à point. Hacher l'oignon, le faire revenir dans la graisse, mêler la farine, éteindre avec le lait chaud; assaisonner. Laisser mijoter 10 à 15 minutes.



Le meilleur comme céréale



et pour la cuisson



IL EST si commode de conserver un carton de ALL-BRAN de Kellogg sur une tablette de votre cuisine. Vous le versez dans un bol à céréale et servez avec du lait ou de la crème. Et vous pouvez aussi en faire un ingrédient nourrissant dans les mets préparés à la maison: muffins, pain, omelettes, gaufres, etc.

Le ALL-BRAN de Kellogg fournit à votre famille la "quantité" alimentaire si utile pour éviter la constipation ordinaire... cause habituelle des maux de tête, de la perte de l'appétit et de l'énergie. Deux cuillerées à dessert de ALL-BRAN chaque jour suffisent le plus souvent. Dans les cas graves, prenez-en à chaque repas. Quelle différence avec les remèdes brevetés, si dangereux!

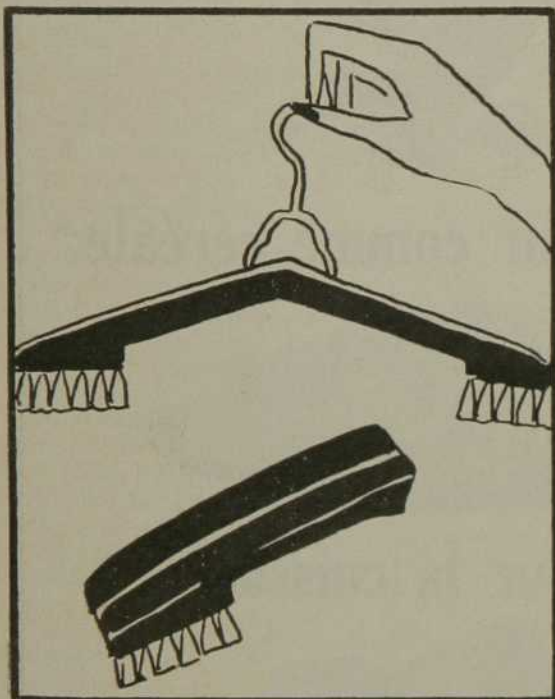
Par des tests de laboratoire, on sait que le ALL-BRAN de Kellogg procure le "volume" et la vitamine B pour stimuler l'élimination. Ce "volume" équivaut à celui des légumes nature. Le ALL-BRAN procure aussi au sang une bonne quantité de fer.

Par des procédés spéciaux de cuisson et de préparation on rend le ALL-BRAN de Kellogg plus riche, plus doux et plus savoureux. C'est pourquoi, cette céréale devient un ingrédient supérieur dans les recettes. Il donne aux aliments une délicieuse saveur d'amande.

Demandez chez votre épicié, le carton rouge et vert. Préparé par Kellogg à London, Ontario.



Voyez toujours la vie en rose



Ce support nous vient de Paris. En plus d'être pliable, il porte à ses extrémités une petite brosse que vous trouverez très pratique.



Comme on le voit, les robes du soir ont de larges décolletés. Cette toilette est de velours royal gris avec une bordure d'hermine en bas.



Deux collets blancs d'un charme nouveau. Celui du haut est de taffetas volant. Celui du bas est de piqué de soie avec une large boucle.

DU NOUVEAU



Les gilets de cet automne sont ornés, pour la plupart, d'une cravate qui pourra aussi servir de foulard. Ce modèle-ci est le plus en vogue.



On admettra que l'originalité de ce soulier est de bon ton. On pourra se le procurer, dans un dessin ressemblant, en satin ou en crêpe.



Quand vous allez à une partie de rugby il est convenable que vous ayez ce sac à main ressemblant à un ballon et muni d'une fermeture-éclair.

Comment s'habiller économiquement



1525 — Charmante robe pour jeune fille dans les grandeurs 12 à 20. Pour le 16, il faut $3\frac{3}{8}$ verges de 36, $3\frac{1}{8}$ verges de 39 et $2\frac{1}{4}$ verges de 54. 3 verges de cordon étroit. 15 cents.

1485 — Pour dame, une chic toilette dans les grandeurs 36 à 48. Le 38 demande $4\frac{3}{8}$ verges de 36 et $3\frac{1}{2}$ verges de 39. Gilet: $1\frac{3}{4}$ verge de 36; $1\frac{1}{2}$ verge de soie de 39. 15 cents.

8091 — Robe pour jeune fille. Grandeurs: 12 à 20. Pour un 16, $4\frac{3}{8}$ verges de 36, $4\frac{1}{8}$ verges de 39 et $2\frac{7}{8}$ verges de 54. $\frac{3}{4}$ verge de contrastant de 36 ou de 39 pouces. 15 cents.

1509 — Chemise pour garçonnet, grandeurs 4 à 14. Pour le 12, modèle du haut: $2\frac{3}{4}$ verges de 27, $2\frac{1}{4}$ verges de 32 ou 2 verges de 36. Modèle du bas: $2\frac{1}{4}$ verges de 27, $1\frac{7}{8}$ verges de 32 pouces ou $1\frac{3}{4}$ verge de 36 pouces. 15 cents.

1543 — Une robe d'intérieur dans les grandeurs 32 à 44. Pour un 36, il faut 5 verges de 32, $4\frac{1}{2}$ verges de 36 ou 4 verges de 39 pouces — 15 cents.

1525 — Pour jeune fille, cette robe pratique dans les grandeurs 12 à 20. Le 16 demande $3\frac{3}{8}$ verges de 36, $3\frac{3}{8}$ verges de 39 ou $2\frac{3}{8}$ verges de 54. $1\frac{1}{4}$ verge de 36 ou 39. — 15 cents.

L'horrible aventure de

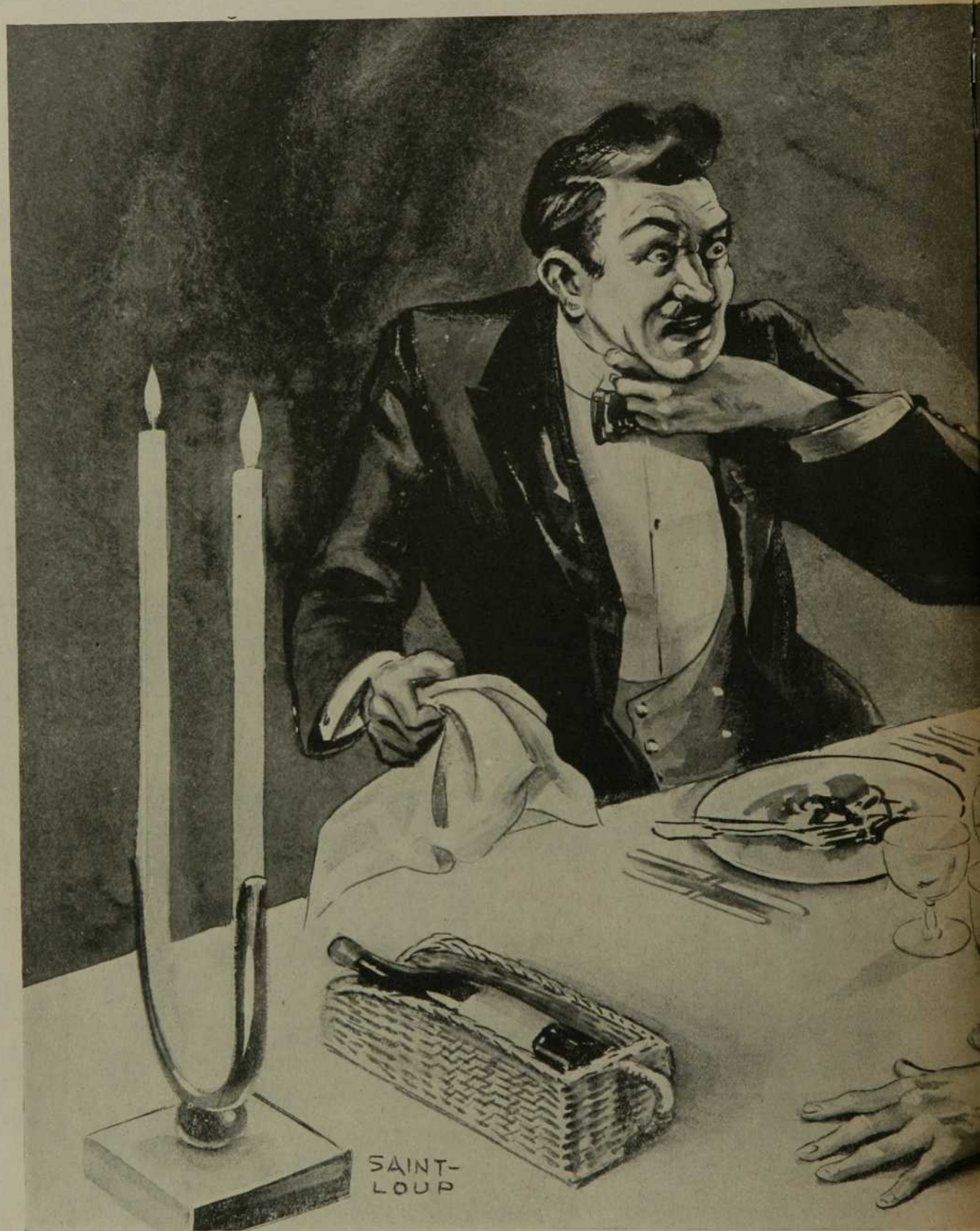
GARDEBOIRE devait son surnom à une étrange faculté. Il pouvait, sans les mélanger, garder dans son estomac des liquides divers, puis, au bout d'une heure, les restituer dans l'ordre qu'on lui indiquait. De l'avis des hommes de science, il n'était point un phénomène comme l'homme-chien, la femme à barbe, les sujets à extrémités de bouc et autres êtres anormaux. Il entraînait plutôt dans la catégorie des prodiges volontaires, comme l'homme-caoutchouc, l'homme-squelette, l'homme-momie, qui, à la suite d'un patient entraînement, parviennent à assouplir ou contracter leur corps, désarticuler leur ossature, déplacer leurs viscères, donner de l'élasticité à leur épiderme. Une prédisposition surprenante lui avait permis, dès l'enfance, de soumettre ses muscles profonds à l'action de sa volonté. Les quelques membres du corps médical qui avaient conservé des doutes à cet égard durent se rendre à l'évidence lorsque fut découverte la radiographie. L'expérience des rayons X révéla, en effet, que l'estomac de Gardeboire n'avait rien de commun avec celui des ruminants, et qu'il ne possédait ni compartiments, ni double-fond.

Gardeboire connut longtemps des fortunes de hasard. Après s'être produit devant le public blasé des music-halls, il suivit une troupe de cirque dans une tournée provinciale, ce qui lui inspira l'idée de voyager pour son propre compte. Il s'exhiba dès lors dans les foires, donna des soirées dans les cafés ou les salles de sociétés, proposa des "séances récréatives" aux directeurs d'institutions.

Peu à peu il apportait plus de variété dans ses exercices, s'ingéniant à les accompagner de circonstances accessoires, à les présenter dans une attrayante mise en scène.

Un jour, un célèbre impresario américain, sur le point de rembarquer sa troupe pour New-York, lui offrit de l'engager à des conditions magnifiques. Cet exhibiteur audacieux avait tout de suite aperçu le parti qu'on pouvait tirer d'une propriété aussi singulière que la sienne. Il se proposait d'organiser une réclame monstre, dans les journaux d'Amérique, en faveur de cette nouvelle recrue. Puis, quand il aurait suffisamment spéculé sur elle dans le Nouveau Continent et que, par ses soins, la réputation du phénomène aurait piqué la curiosité du monde entier, il reviendrait en Europe pour y renouveler son triomphe.

Les circonstances favorisèrent le directeur au delà de son attente. A New-York, Gardeboire parut devant un aréopage de savants; et, aussitôt, il suscita une polémique qui devait rendre définitive sa célébrité. Le docteur Brown venait justement de publier ce fameux ouvrage dans lequel il prétend que tous les organes de la vie universelle, les êtres, les végétaux, les minéraux, les corps, les astres, les éléments, possèdent une conscience appropriée à la fonc-



Malgré l'artifice des parfums, malgré la ruse des épices,

tion à laquelle ils s'adaptent. A leur tour, organes et molécules de l'homme sont considérés, dans cette théorie, comme des êtres plus ou moins conscients, grandissant de leur individualité la valeur et la vertu qu'ils empruntent de leur situation dans l'organisme. Le docteur Brown vit dans le cas de Gardeboire une irréfutable preuve de la justesse de ses idées. Il publia dans le *New York Times* un article sensationnel, où il déclarait que le *wonderman* français jouissait, plus que quiconque, d'un "estomac conscient", et que, de là, provenaient ses extraordinaires aptitudes. Aussitôt, les adversaires du philosophe ripostèrent dans le *New York World* sur un ton cruellement ironique. Toute la presse américaine, et le public avec elle, se passionnèrent pour ce

Gardeboire

Par FLORIAN-PARMENTIER

Illustration de Saint-Loup



estomac venait de reconnaître le mets abominable.

débat. Il n'y eut bientôt plus dans les deux Amériques que deux sortes de gens: ceux qui croyaient à la conscience stomacale de Gardeboire, et ceux qui expliquaient ses expériences par la simple contraction des muscles.

On s'imagina le profit que l'impresario et son sujet surent tirer de ces querelles. Ils s'entendirent pour ménager habilement la manie des uns et des autres; et Gardeboire, lorsqu'il donnait des séances en ville, nuancait sa démonstration selon qu'il s'adressait aux partisans ou aux détracteurs du *brownisme*. Son succès, d'ailleurs, était prodigieux. Les spectateurs retenaient leurs places trois semaines d'avance. On venait de partout pour le voir. On le réclamait de dix côtés à la fois. Et les rois de l'or payaient très

cher la faveur de le rencontrer en dehors des heures d'exhibition.

Parmi ses visiteurs de marque, Gardeboire distingua un jour, au bras de son mari, une femme d'une beauté bid-artifices de charlatan. Il haussait les épaules par le mystère insaisissable, par tout l'inconnu que recélait pour elle un cas si particulier. L'homme, au contraire, affectait le scepticisme le plus absolu. Il parlait, avec un sourire narquois, de supercheries, de trucs, d'artifices de charlatan. Il haussait les épaules, et trouvait bien bons les antagonistes du docteur Brown d'avoir daigné s'occuper de semblables niaiseries.

Cependant, le couple revint à plusieurs reprises. La même discussion se répéta devant le phénomène. Puis l'Américaine se présenta seule au cirque. Enfin, elle obtint de son mari de faire venir Gardeboire chez eux, pour qu'il se produisît, à une de leurs soirées, devant les invités. Et, par la suite, en dépit des railleries de monsieur, elle s'offrit ce luxe aussi souvent que le permit le directeur.

C'était un ménage bien singulier, celui que fréquentait à présent l'homme-prodige. Le mari, aventurier intrépide, qui, en peu de temps, avait réalisé une fortune considérable, appartenait, par son ascendance, à cette race d'Indiens qui vivent dans l'intimité des jaguars et des serpents, se réunissent deux à deux pour se souffler dans la bouche des vapeurs mortelles ou pour se fouetter jusqu'au sang, donnent leurs morts en pâture à des bêtes voraces et brûlent vives les femmes adultères. Son épouse était une créature paradoxale; à l'imagination fantasque, aux caprices despotiques, à l'inquiétante nervosité. Il l'avait aimée pour sa bizarrerie; et il lui avait donné son nom pour le plaisir orgueilleux de posséder une femme excentrique et dépensière. Aussi payait-il sans jamais récriminer, ses fantaisies les plus ruineuses. Ses extravagances l'amusaient. Presque toujours, il restait émerveillé par l'imprévu et l'anomalie de ses inventions. Et pourtant, cette fois, son engouement pour l'homme à l'estomac discipliné lui avait déplu. Il trouvait ce caprice tout à fait indigne d'elle. Et puis il croyait discerner que le phénomène exerçait sur sa femme comme une influence magnétique.

C'était la première fois qu'un homme

paraissait la dominer mentalement, et cette remarque le déconcertait. Bientôt, à ce sentiment de méfiance succéda une réelle jalousie. Dès lors, il s'appliqua à dissimuler; il cessa de taquiner l'Américaine, il se montra plus affable envers Gardeboire, et il les épia tous les deux.

Quand le riche aventurier eut acquis la conviction que sa femme et le phénomène avaient des rendez-vous clandestins, il serra les poings, eut un mauvais regard, et jura intérieurement de se venger. La promesse d'une grosse somme d'argent décida le sommelier du cirque à substituer un poison violent à l'eau que Gardeboire devait absorber. "Nous verrons, s'était dit en grimaçant le mari jaloux, si cet homme a l'estomac conscient!" Mais l'estomac de Gardeboire pressentit en effet le péril... (Suite à la page 41)

NOS PAGES

UN EXEMPLE

— Papa, qu'est-ce que c'est qu'un philosophe?

— C'est... c'est... disons, par exemple, un homme marié qui ne regrette pas de l'être.

BRAVE COEUR

— Ma bonne dame, faites-moi la charité; j'ai marché toute la journée et ne sais pas où me coucher!

— Quand on n'a pas de domicile, on reste chez soi, monsieur!

A PROPOS D'ARGENT

— Donnez-vous un montant d'argent fixe à votre femme ou si elle vous en demande?

— Les deux.

CONCEDE

— Sachez, jeune homme, que ma fille est accoutumée à avoir tout ce qu'elle désire.

— C'est pour cela, monsieur, que je ne veux pas lui refuser ma personne.

LA NOUVELLE SERVANTE

— Marie, vous devez avoir les pieds très petits.

— Et pourquoi, madame?

— Parce que je trouve toujours des tampons d'ouate dans mes souliers.

PAUVRE POETE

— Papa a lu vos poésies et il pleurerait à chaque page.

— Et qu'a-t-il dit?

— Qu'il serait malheureux qu'un tel écrivain entrât dans la famille.

SUR LA RUE

Le petit.— Monsieur?

Le grand.— Quoi?

Le petit.— Quand allez-vous jeter votre cigare?

Le grand.— Je suis bien chagrin, mais je viens justement de le ramasser.

SOCIALISME AIGU

L'homme libre, c'est celui qui ne travaille pas et boit à sa soif.

— O —

A bas les purgatifs! O liberté du ventre, que de crimes on commet en ton nom!

UN BRAVE

Elle.— J'entends un bruit chez nous, il doit y avoir des cambrioleurs.

Lui.— Mais non, mais non... rentre donc la première.

DEFINITIONS

— Papa, qu'est-ce qu'un spéculateur?

— Mon enfant, c'est un homme qui va à la Bourse—mais qui gagne presque toujours.

PROPOS DE THEATRE

— Quel rôle a-t-il dans cette pièce?

— Un rôle contre nature?

— Ah! bah...

— Oui, dès le premier acte, il refuse un verre de vin.

FOLIE RAISONNABLE

Elle.— Si je me jetais dans un précipice, qu'est-ce que tu ferais?

Lui.— Je deviendrais fou!

Elle.— Te remarierais-tu?

Lui.— Ma folie n'irait pas jusque-là.

TIRE TON BAS

Un poète, récitant à son jeune fils qui allait se coucher un poème qui commençait ainsi:

Tyr tomba...

L'enfant s'empressa de se déchausser.

L'OPINION DE TOUS

— Mais tu ne pouvais t'apercevoir que ton mari était complètement ridicule avant de l'épouser?

— Mais non... tout le monde me répétait que je pouvais l'épouser les yeux fermés.



LORSQU'ON VOIT CERTAINES JEUNES FILLES SUR LA RUE ET QU'ON REGARDE LA FAÇON DONT ELLES SONT VÊTUES ON SE DEMANDE SI ELLES CHÉRCHENT À ATTRAPER UN MARI OU UNE PNEUMONIE

Yvette

YVETTE LAPORTE

AU BUREAU DE POSTE

— Ça sent mauvais.

— Probablement des lettres mortes qui se décomposent.

CE QU'IL FALLAIT

Léon.— Bonjour, mademoiselle! Vous vous préparez à dessiner, je crois, puis-je vous être utile?

Léa.— Oh! oui. Vous pourriez poser pour moi. Mon professeur de dessin m'a dit de choisir un sujet simple!

MELOPHOBIE

— Aimez-vous beaucoup le piano?

— Dame... comme scié, comme ça!

EST-CE UNE SUGGESTION?

Le petit Jacques.— Mon oncle, est-ce qu'ils font encore les dix cents ronds?

L'oncle.— Mais oui, pourquoi demandes-tu cela?

Le petit Jacques.— C'était pour savoir; ça fait si longtemps que j'en ai pas vu.

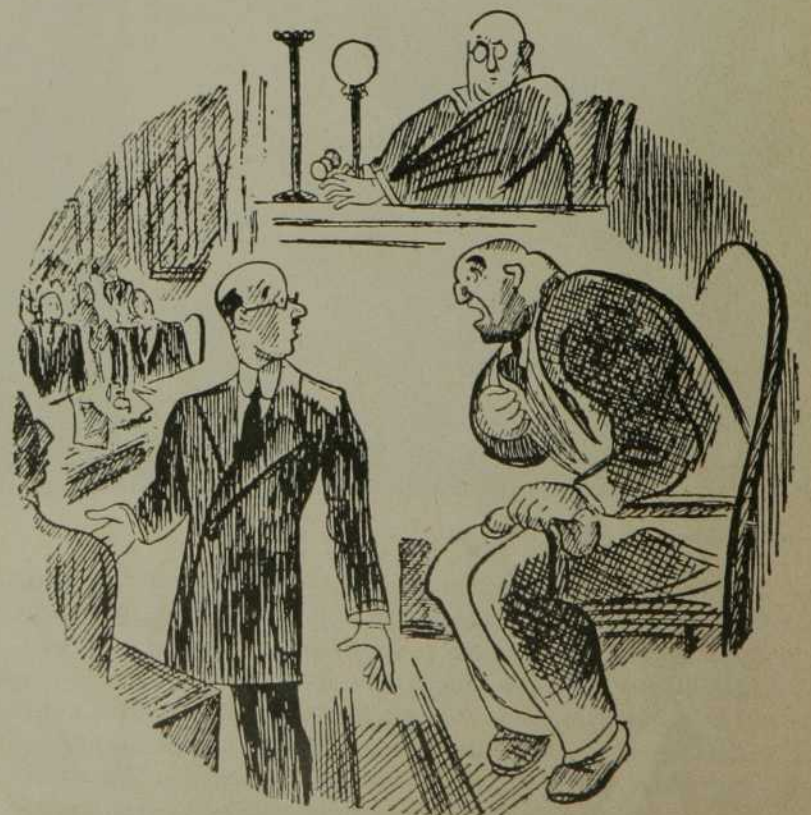
CHEZ LA MODISTE



— Vous m'avez vendu ce chapeau pour du feutre!...

— Mais, madame...

— Mon mari qui s'y connaît m'a dit que c'était du tapis de billard...



— Comment, je l'aime pas? Moi qui lui casserais la figure si je la voyais avec un autre homme!

AMUSANTES

EXPLICATIONS

Lui.— Pourquoi me refusiez-vous?
Elle.— Pour voir ce que vous feriez.

Lui.— Mais j'aurais pu m'en aller!
Elle.— La porte était fermée à clef.

A L'AUBERGE

L'étranger.— Hé! vieille buse, je veux un logement et nourriture pour un homme et une bête.

L'aubergiste.— Où est l'homme?

PRECAUTION

— Mouche le petit! les élections municipales approchent. Notre échevin ne manquera pas venir et il embrassera le petit.

EN SOIREE

Lui.— Mlle Ixe s'apprête à chanter.

Elle.— Ah! Alors cherchons vite un sujet de conversation.

FOLLE QUESTION

— Papa, achetez-moi donc une paire de patins pour l'hiver prochain.

— Mais qu'est-ce que tu veux faire avec ses patins?

— Tiens, je suppose que vous ne vous en serviez pas comme gants de boxe quand vous étiez petit, n'est-ce pas?

UN GALANT

Un homme, voyant une belle femme, ne put s'empêcher de déclarer qu'il la trouvait merveilleusement belle.

— Monsieur, lui répondit la dame, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi; je serais ravie de pouvoir en dire autant de vous.

— Il ne tiendra qu'à vous, madame, répliqua X... si vous ne faites pas plus de scrupule de mentir que moi.

VOEUX INSENSÉS!

A-T-IL COMPRIS?

— Vous feriez un bon cornettiste.

— Oui!

— Sur, car vous avez l'haleine très forte.

IN MEMORIAM

— Mademoiselle, j'ai bien connu votre défunt frère. N'avez-vous rien à me donner pour le rappeler sans cesse à mon souvenir?

PAUVRE PETIT

— Aie! aie!

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit?

— Les dents m'ont marché sur la langue.

AU RESTAURANT

— Vite garçon!

— Qu'est-ce que vous avez commandé, monsieur?

— Un boeuf à la mode, mais à la mode d'aujourd'hui, pas de demain.

REGRETS

— Enfin, vous avouez regretter d'avoir brisé votre canne sur le policeman?

— Oh! certainement!... une canne toute neuve.

RUE SAINTE-CATHERINE

— Quelle est cette procession?

— C'est un enterrement.

— Qui est mort?

— Je ne le sais pas, mais on peut raisonnablement supposer que c'est celui qui est dans le corbillard.

BIZARRERIES DE LA LANGUE

— Allons bon! Le père Lucas, le centenaire, est mort.

— De mort naturelle?

— Non, le feu a pris à ses vêtements...

— Et alors?

— Alors... il s'est éteint!



— Il ne vous reste plus de vos fameuses confitures d'abricots « pur fruit et sucre »?
— Demain, ma petite dame: on vient juste de me livrer les citrouilles et la melle.

AIE! AIE!

— Je me demande si un homme peut vivre longtemps sans cervelle?

— Quel âge avez-vous, mon ami?

UNE BRUTE

— Vieux, tu ne m'as encore pas conduite au cimetière?

— Oh! je ne désespère pas.

INQUIETUDE

Lui.— Ainsi, mademoiselle Emilie, vous êtes tout de même sa fiancée?

Elle.— Oui, mais ne croyez-vous pas qu'il y a quelque chose qui cloche chez lui? pas une de mes amies n'est jalouse.

L'IMPREVU

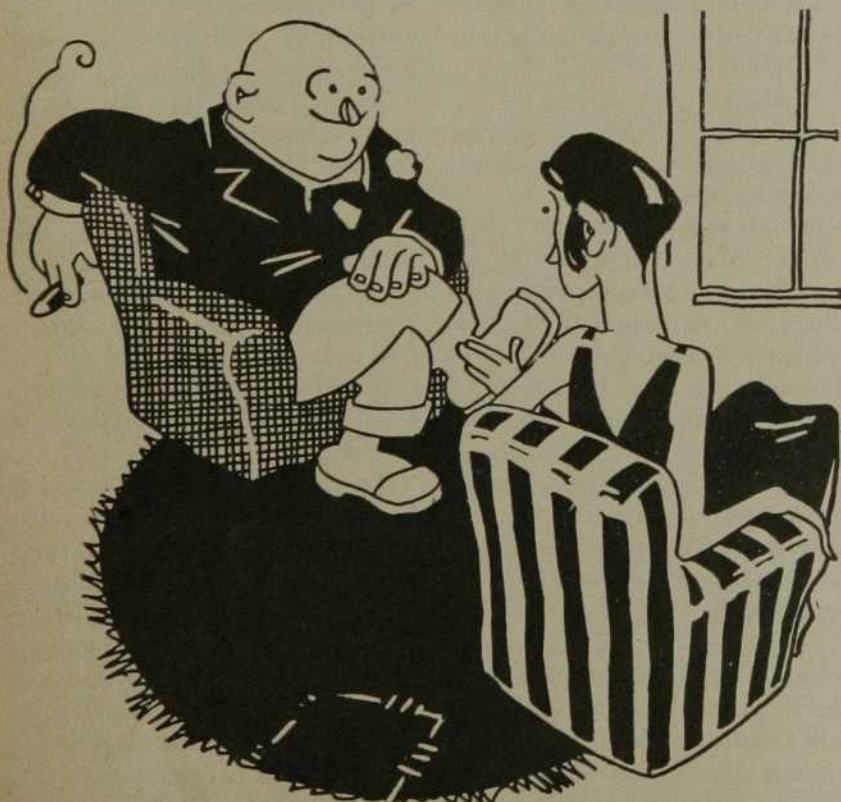
— Mais, bonté! Pourquoi as-tu invité cet individu à venir chez toi?

— Mais, cher ami, je n'avais jamais imaginé qu'il s'enfuirait avec ma fille. Je croyais que ce serait avec ma femme.

LA LOTION MERVEILLEUSE



— Ça devait t'arriver!... avec ta manie de m'embrasser sur le crâne!...



—...Et avez-vous eu d'autres désirs qui se sont réalisés?

— Oui! Quand j'étais petit et que ma mère me peignait, j'ai souhaité souvent devenir chauve.



FLOOR VARNISH

N'a PAS besoin d'être poli: NON glissant. A l'épreuve des talons, marques et eau. Dure des années sur parquets, meubles, boiserie. Aux quincailleries et magasins de peintures. Pratt & Lambert Inc., Fort Erie, Ontario.

PRATT & LAMBERT
PAINT AND VARNISH

La chose la plus commode à la maison



Poils PARTIS

FIGURE
LEVRES
MENTON

DELAISSÉE

C'est ainsi que j'étais avec mes vilains poils sur la figure... délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. ELLE réussit! Ce secret a rendu la beauté et l'amour à des milliers. Mon livre gratuit, "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dept. C-462, Toronto, Ontario, Canada

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 3, Ontario.

MAL EN TRAIN ? COMMENT VA VOTRE FOIE ?

Stimulez la Bile de votre Foie
— Sans Calomel

Votre foie est un tout petit organe, mais il peut, assurément, mettre vos organes digestifs et éliminatoires hors d'état en refusant de déverser son afflux quotidien de deux litres de liquide biliaire dans vos intestins.

Vous ne corrigerez pas complètement cet état en prenant des sels, des huiles, des eaux minérales, des bonbons ou de la gomme à mâcher laxatifs ou des céréales. Quand ils auront libéré vos intestins, ils auront fini leur tâche et vous aurez besoin d'un stimulant pour votre foie.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) auront tôt fait d'ensoleiller de nouveau votre vie. Elles sont purement végétales. Sûres. Inoffensives. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens. 48P

LA VENGEANCE DE BERNARD

(Suite de la page 7)

Après, il continua:

— Depuis cinq ans, je l'attendais, cette minute où je vous aurais à ma merci, cette minute où je vous ferais payer chacune des larmes que j'ai versées. Vous ne m'avez pas reconnu quand je me suis présenté à vous, parce que mes tempes avaient blanchi, ma figure avait vieilli et que le chagrin et le désenchantement avaient changé mes traits. Pour en arriver là, j'ai souffert, entendez-vous, souffert au delà de ce que je pouvais endurer. Si vous ne m'aimiez pas, moi je vous aimais. Je nourrissais envers vous une sorte de culte idéal. Dans ma course vers l'or, au milieu des privations, des dangers, votre image me reconfortait. Quand, fou de fierté, j'ai découvert ce claim qui devait faire de vous, et a fait de vous l'une des femmes les plus riches de Montréal, j'ai oublié la blessure qui me meurtrissait les chairs, j'ai oublié la faiblesse qu'un jeûne forcé de trois jours distillait dans mes membres. Ramassant ce qui me restait de force, j'ai voulu que le sacrifice que j'avais fait de m'enfoncer seul durant des mois dans la sauvagerie, vous fût profitable, et j'ai gravé votre nom sur le poteau que je venais de planter. Ensuite, je me suis traîné sous un arbre, et là, content, heureux, j'ai attendu... j'ai attendu la mort. Qu'est-il advenu ensuite?... Il y a du noir dans mon souvenir... Je me suis trouvé dans le shack d'un trappeur, sans conscience de ma personnalité.

Ses doigts se serraient sur les poignets. Et toujours la flamme ardente de son regard plongeait, cruelle, dans les beaux yeux qui jadis illuminèrent ses nuits.

Soumise, sans volonté, incapable d'un mouvement, elle sentait un grand vide en elle. Fascinée, elle subissait cette confession. La stupeur de la révélation foudroyante agissait encore sur ses nerfs qu'elle ankylosait. C'était comme si la vie, momentanément, se fut retirée d'elle. Elle ne pensait pas, ne pouvait pas penser. Les idées, les impressions se pressaient et s'entrechoquaient tellement, dans son étroit cerveau de femme, qu'elles n'arrivaient pas à se coordonner, se clarifier. Si subite fut cette scène et si dramatique en sa simplicité, qu'elle la laissait atterrée, anéantie, sans aucune force de réaction ni de résistance.

Implacable, il continua: il voulait se décharger enfin, de tout le poids du grand silence qui, depuis des années l'accablait; vider, pour le soulager, toute l'amertume qui

lui gonflait le cœur. Et puis, il éprouvait à parler, sachant que chacune de ses paroles frappait et blessait, la volupté âcre de la vengeance. Suprême consolation de ceux qui ne peuvent plus aimer et compensation de l'amour trompé.

— J'ai dû vivre l'espace de dix mois sans me rien rappeler. Petit à petit, bribe par bribe, le passé est revenu. Ivre de joie à la pensée de vous revoir, je suis revenu à Montréal. Il était trop tard. Vous étiez mariée à un autre et cela, un mois seulement après avoir hérité de mon bien. Je ne vous conterai pas ce que j'ai enduré... les larmes que j'ai versées... les nuits que je n'ai pu sommeiller... Vous trouvez sans doute aujourd'hui que j'ai bien changé, bien vieilli. Oui, c'est vrai que j'ai changé. J'ai tué mon cœur comme vous avez tué en moi la croyance à la femme, la croyance au bonheur. Vous ne m'avez laissé dans la vie qu'un désir, mais un désir immense qui m'a soutenu jusqu'ici: le désir de la vengeance. Je n'aurai pas souffert inutilement. Quelqu'un va payer, payer au centuple.

Il lâcha les poignets qu'il tenait captifs, et la toisa dédaigneusement. Froidement, à présent qu'il avait extériorisé tout ce qu'il avait accumulé de rancœurs, il la détailla et ses lèvres souriaient, du sourire affreux de la haine sur le point d'être assouvie.

Il sortit un revolver qu'il fit jouer entre ses doigts.

— Votre revolver, fit-il.

Les yeux d'Armande s'agrandirent de terreur. Elle poussa un cri:

— Paul!

Il ricana:

— Soyez sans crainte. Je ne vous tuerais pas. D'autres se chargeront de cette besogne.

Des pas se firent entendre dans le corridor. Elle reconnut ceux de son mari. Le secours lui arrivait. Avec Lucien, elle ne craindrait pas. Elle l'aimait tellement que son amour le transfigurait à ses yeux et qu'en lui elle avait une confiance illimitée, confiance en sa force, confiance en sa puissance. Les dangers affrontés avec lui ne lui faisaient pas peur. Sa présence prochaine lui causait une impression de sécurité qui la reconfortait.

Le secrétaire, l'œil fixé sur la porte, attendait. A peine Lucien Duval avait-il fait quelques pas dans la pièce qu'une détonation retentit et qu'il s'écrasa de tout son long, les mains en avant, tué raide d'une balle au cœur.

Folle de douleur, la jeune fem-

me courut se jeter sur le corps inanimé et qui l'instant d'avant, palpitait de vie. Tranquillement, comme s'il accomplissait l'un des actes de routine quotidienne, le secrétaire sortit un mouchoir de sa poche, essuya minutieusement la crosse du revolver qu'il posa sur la table, et sans la moindre nervosité dans sa démarche, il se dirigea vers toutes les portes qu'il ferma à double tour, en prenant bien soin d'enlever les clefs.

La jeune femme se relevait. Elle aperçut le revolver sur la table. Vite elle s'en saisit. Ses yeux brillaient de fièvre; sa tête bourdonnait. Elle entendait distinctement l'appel de la bête humaine. Elle souffrait. Et par ce qu'elle souffrait elle voulait à son tour assouvir dans la destruction d'un autre, la destruction de son mari.

Le canon du revolver — un fin revolver à poignée de nacre, cadeau de son mari lors d'un voyage dans le lointain nord — se braqua, menaçant, dans la direction de Paul Bernard.

Il croisa les bras sur sa poitrine et ricana:

— Si ma vengeance était complète, je me laisserais faire. Vous me rendriez service. Je n'aurais plus de motif de vivre. Hélas! trop tôt, Armande. Vous n'avez pas souffert assez. Vous n'avez pas payé la centième partie de votre dette envers moi. Il n'y avait qu'une balle dans le baril. Croyez-vous que j'ai médité pendant cinq ans un projet comme celui-ci, sans que tout soit réglé d'avance, et bien réglé. C'était votre revolver. Il me fallait en plus vos empreintes digitales. Je les ai.

D'un geste rapide, il saisit l'arme par le canon et le déposa dans un tiroir. Il se dirigea vers le téléphone, donna un numéro, attendit.

— Le bureau chef des détectives... Julien Lambert, secrétaire de Louis Duval... Monsieur Duval vient d'être assassiné... Oui... L'assassin?... quand je suis entré dans la pièce, j'ai vu madame Duval tenir dans sa main un revolver encore fumant... oui... c'est bien cela... Allo! allo... Son propre revolver!... Il est en sûreté... Que rien ne soit dérangé?... Très bien.

La vengeance de Paul Bernard, sa vraie vengeance commençait à s'accomplir. Il savourait d'avance pendant que cette femme se tordait de douleur, toutes les humiliations, les chagrins, les tortures morales qu'elle allait endurer jusqu'au jour où la coupe étant bue jusqu'à la lie, il se livrerait à la Justice, s'offrant de lui-même à la mort, parce que la vie pour lui n'a plus d'attrait, plus de sens, plus de but.

UBALD PAQUIN

(Suite de la page 18)

ce soit vous qui la mettiez au courant?

— Je préfère au contraire que ce soit le notaire de sa famille qui l'entretienne de cette question d'intérêt.

— Comme vous voudrez.

— Je désirerais même que dès demain vous vous présentiez chez madame Dormeuil, car elle est souffrante, et sans doute ne pourrait-elle pas venir chez vous, si vous la convoquiez.

— C'est bien. Je me rendrai dès demain boulevard Malesherbes. Vous pouvez y compter.

— Merci. Je compte aussi sur vous pour faire valoir toutes les raisons que je vous ai moi-même exposées.

— Vous pouvez vous fier à moi.

— Ma femme est depuis la mort de son père dans un étrange état d'esprit. Elle est malade...

— Je sais... le docteur Mantelet m'en a parlé.

— Il sera peut-être nécessaire que vous insistiez pour lui faire comprendre que ses intérêts souffrent d'un tel état de chose et qu'il est impossible que la situation actuelle se prolonge.

— Fiez-vous à moi. Je saurai lui démontrer qu'elle ne peut pas diriger elle-même une affaire de cette importance.

— Je vous remercie et je ne saurais vous être trop reconnaissant si vous réussissez à nous sortir de cette fausse situation.

Maurice se leva.

Mais avant de s'éloigner il demanda encore.

— A quelle heure pensez-vous pouvoir vous rendre boulevard Malesherbes?

— A deux heures, si vous jugez le moment convenable.

— Très convenable et je viendrai moi-même vous voir ensuite pour connaître le résultat de votre démarche.

— C'est entendu.

Le notaire tendit la main à Dormeuil, qui s'éloigna en murmurant:

— Nous verrons bien demain ce qu'elle dira!

Le lendemain, Maurice trouva le temps long et, à plusieurs reprises, il se surprit nerveux regardant l'heure à sa montre.

C'est que la démarche de Me Marquetty avait une réelle importance.

Si elle réussissait, c'était un gros atout dans son jeu.

De toutes façons d'ailleurs elle l'éclairerait sur l'état d'esprit, et sur les projets de sa femme.

Presque à coup sûr, bien des secrètes pensées de Valentine se dévoileraient à cette occasion et il était capital pour lui de les connaître.

Aussi était-il très ému lorsque, sur le coup de quatre heures, il gravit l'escalier qui conduisait à l'étude du notaire.

Il dut attendre longtemps.

L'officier ministériel était occupé à rédiger un projet de testament pour un riche client.

Enfin Me Marquetty le reçut.

— J'ai vu madame Dormeuil, commença le tabellion. J'ai passé plus d'une heure auprès d'elle. Je rentrais à peine lorsqu'on m'a fait passer votre carte. Mais le résultat n'a pas été en rapport avec les efforts que j'ai déployés.

— Ah!

— Je n'ai malheureusement pas pu convaincre votre femme de l'utilité qu'il y aura à vous faire une place dans la direction de la fabrique.

— Elle refuse de me déléguer ses droits?...

— Absolument.

— Pour quelles raisons?

— Elle n'en a pas donné.

— Elle a bien dû cependant...

— Non. A toutes mes instances, elle s'est contentée de répondre:

— "Je ne signerai rien. Je ne donnerai aucun pouvoir à mon mari. J'entends gérer moi-même ce qui m'appartient."

"C'était net et catégorique. Je n'avais plus qu'à me retirer."

— Voyons cher monsieur, dites-moi toute la vérité; ne me cachez rien. Je préfère tout savoir...

— Je ne vous cache rien. Le refus de madame Dormeuil a été absolu et catégorique, mais sans raisons. Je vous le dis franchement.

— Lui avez-vous fait remarquer qu'il ne s'agissait pas de sa fortune?

— Je lui ai répété plus de vingt fois que c'était l'avenir seul de la fabrique qui vous préoccupait et que la présence d'un homme était nécessaire rue du Cherche-Midi pour sauvegarder l'oeuvre de M. Verdurel.

— Qu'a-t-elle répondu à cela?

— Elle m'a dit textuellement: "C'est possible. Je ne le nie pas. J'y réfléchirai. Si un directeur est indispensable, j'en choisirai un. Mais je suivrai l'exemple que m'a donné mon père. Je le choisirai en dehors de ma famille, dans le personnel des employés."

Maurice écoutait, sans émotion apparente, sans laisser rien deviner de la colère qui grondait en lui.

Il prit un air un peu mélancolique et il soupira:

— Oh! les femmes, quel entêtement et quelles bizarres créatures!

Puis, à haute voix:

— Si je vous ai bien compris, la volonté de madame Dormeuil est, à votre avis, inébranlable.

— Je le crains.

— Vous ne voyez aucune autre démarche à tenter?

— Aucune. Cependant, qui sait? Peut-être le médecin, le docteur Mantelet, qui est pour elle un ami, et pour ainsi dire un second père, ou vous-même vous pourriez la faire revenir sur sa décision. Avec les femmes, tout se voit...

Dormeuil se leva. Et très digne:

— Je vais y réfléchir. Croyez à tous mes regrets de vous avoir obligé à cette visite inutile, et à bientôt, mon cher monsieur Marquetty.

Le notaire l'accompagna jusqu'à la porte, où Maurice Dormeuil prit rapidement congé de lui.

Quand il se retrouva dans la rue, et qu'il ne fut plus obligé de se contenir, il laissa éclater sa colère et sa rage. Il se dit à lui-même:

— Maintenant je suis fixé.

"Heureusement que j'ai pris mes précautions!"

"A nous deux, Valentine!..."

Il prit le chemin le plus long et, sans se presser, il rentra chez lui.

— Madame est sortie? demanda-t-il au valet de chambre.

— Oui, monsieur. Elle est sortie à trois heures et demie avec miss Ferguson. Un monsieur, le notaire, je

crois, est venu la voir après le déjeuner.

— Je sais.

— Il est resté une bonne heure en tête à tête avec madame.

— Je sais tout cela. Et madame est sortie immédiatement après?

— Oui, monsieur. Du reste, madame va de mieux en mieux; la femme de chambre me le disait encore tout à l'heure.

"Voici à peine une semaine qu'elle sort et on dirait, ma parole, qu'elle est déjà complètement rétablie."

— Dès que ces dames rentreront, vous ferez dire à miss Ferguson que je désire lui parler.

— Bien, monsieur.

— Maintenant, laissez-moi. Je n'ai plus besoin de vous.

Aussitôt que Louis se fut retiré, Maurice s'enferma à clef dans le joli salon attenant à sa chambre, celui que Sidonie avait longuement inspecté la veille. Il ouvrit le secrétaire, fit jouer un ressort secret qui découvrit un tiroir caché.

Il en tira une liasse de papiers qu'il étala devant lui.

C'était tout un dossier relatif à l'assassinat de M. Verdurel. Il se composait de coupures de journaux de notes écrites de la main même de Maurice, de copies de rapports officiels dus à l'obligeante naïveté du juge d'instruction, de photographies de documents importants ayant figuré dans le dossier du parquet.

Toutes ces pièces étaient classées avec méthode.

Des fiches intercalées entre elles indiquaient à quel fait ou à quels indices se rapportait tel ou tel document.

Sur la première fiche Maurice avait écrit:

Enquête relative à la lettre anonyme.

Sur une autre: *Présomptions et preuves relevées à la charge de Jean Bernard.*

Sur une troisième: *Enquête relative à la trouvaille d'un sac en or, rue de Bagnaux, la nuit du crime.*

Ce fut ce troisième dossier que Dormeuil négligeant les autres, étala devant lui. Il se mit à parcourir lentement chaque pièce, scrutant chaque phrase, relisant à voix basse des choses qu'il avait lues si souvent qu'il les savait par coeur.

D'abord la déposition de Pierre Marty en présence du procureur de la République et du juge d'instruction.

Puis l'enquête faite concurremment par les soins du parquet de la Seine et de la préfecture de police sur l'origine du sac.

Au rapport des inspecteurs de la sûreté étaient annexées de nombreuses photographies; les unes représentaient le sac, les autres la bague de saphir.

Il prit la photographie où la bague était représentée sous toutes ses faces; celles où le saphir montrait la beauté de sa forme et laissait deviner la pureté et l'éclat incomparable qui lui donnait sa valeur.

Il les regarda et il s'oublia dans cette contemplation.

Ce saphir lui rappelait de tels souvenirs!

Il revivait la scène inoubliable qui s'était déroulée dans le grand salon de l'hôtel Louis XV alors que le pro-

cureur de la République lui avait demandé, en lui présentant le bijou:

— Cette bague appartenait-elle à la victime?

Il avait hésité avant de répondre car il avait eu le pressentiment que le bibelot trouvé par Pierre Marty jouerait un rôle dans sa vie.

Et, d'instinct, il avait répondu par la négative, poussé par le besoin d'écarter, sans autres explications, cette pierre précieuse qui se dressait comme un obstacle menaçant sur sa route.

Mais où sa surprise avait été sans bornes—nos lecteurs se le rappellent—c'est quand il avait entendu Valentine nier comme lui, nier avec énergie, malgré les démentis respectueux, mais formels de la fidèle servante de son père.

— Pourquoi a-t-elle menti, s'était-il demandé bien souvent depuis cet instant tragique?

Sa première pensée fut que Valentine avait commis un pieux mensonge.

— Elle a voulu sauver la mémoire de son père.

Souvent Maurice s'était dit, en effet, que M. Verdurel, comme beaucoup de vieillards austères, avait une amie, une liaison ignorée de tous—sauf peut-être de sa fille—et que celle-ci, poussée par sa piété filiale, avait voulu cacher les faiblesses de l'homme que personne ne soupçonnait.

L'explication était plausible et vraisemblable.

Était-elle vraie?

Chaque fois qu'il essayait d'élucider ce problème, il se rappelait l'étrange rencontre qu'il avait faite, lorsqu'après le crime, il était sorti par la rue de Bagnaux.

Alors que la rue était déserte et que, déjà rassuré, il allait s'élancer et prendre la fuite, une forme humaine, une femme enveloppée de vêtements noirs, avait surgi devant lui, et un instant, se cachant l'un et l'autre, cherchant à voir sans être vus, ils s'étaient regardés.

Que de fois Maurice, songeant à cette fatale rencontre, n'avait-il pas essayé d'arriver à la vérité par des déductions et des raisonnements plus ou moins ingénieux!

— Cette femme que j'ai entrevue, affirmait-il, c'est elle qui a perdu le sac, c'est elle sûrement qui possédait la bague de saphir de M. Verdurel. Comme vraisemblablement elle ne l'avait pas volée, c'est donc qu'elle l'avait reçue de mon beau-père lui-même.

"Or, M. Verdurel n'a pu donner ce bijou, précieux souvenir de famille, qu'à une femme à laquelle il tenait beaucoup."

"Quelle peut être cette femme, si ce n'est son amie?"

Dormeuil n'avait pas tardé d'ailleurs à envisager une autre hypothèse.

Mais il tremblait chaque fois qu'il s'y arrêtait...

Car la femme qui l'avait vu sortir, à cette heure indue, de la fabrique, savait indubitablement qu'il était le meurtrier. Elle ne pouvait conserver aucun doute à ce sujet.

Si elle l'avait reconnu, il était impossible qu'elle n'eût pas la conviction qu'il avait commis un parricide.

Pourquoi donc cette femme continuait-elle à se taire?

Pourquoi n'était-elle pas venue éclairer la justice ?

Quel intérêt puissant ou quel sentiment profond lui dictait sa conduite ?

L'assassin, dont l'âme cuirassée ne craignait rien était cependant toujours envahi d'une terreur profonde à la pensée de cette femme inconnue qui était restée cachée et mystérieuse.

Il y songeait encore, à ce moment, avec l'effroi habituel, lorsqu'un coup discret frappé à la porte le fit tressaillir.

Il se leva, alla ouvrir.

— Monsieur, lui dit son valet de chambre, madame vient de rentrer et miss Ferguson à qui j'ai fait part de votre désir de la voir, m'a chargé de vous informer qu'elle serait à votre disposition dans un quart d'heure.

— C'est bien. Dites-lui que je l'attends le plus tôt possible.

Il poussa la porte et revint à son dossier.

Il referma les photographies dans une enveloppe. Puis il déplia une grande feuille de papier. C'était la copie d'un rapport adressé au procureur de la République par un expert assermenté et relatif aux lettres d'amour qui se trouvaient dans le sac aux mailles d'or :

"Je crois pouvoir affirmer, concluait l'expert, que ces lettres ont été écrites par un Anglais, qui connaît d'ailleurs admirablement notre homme et un artiste, peut-être même un poète.

"Quant à la femme, rien ne permet de faire à son sujet la moindre supposition.

"L' amoureux se plaît à trouver en elle des beautés et des vertus qui peut-être n'existent que dans son imagination. Elle est brune, c'est tout ce que l'on peut affirmer sans présomption.

Maurice lut attentivement tout le rapport du graphologue. Puis, il le replia et ouvrit une autre chemise.

Celle-ci contenait la copie *in extenso* des lettres d'amour qui avaient fait l'objet de l'expertise et qui avaient provoqué la curiosité de tout Paris.

Dormeul relut avec la même attention qu'au premier jour.

"Vous êtes enfin venue, ô mon unique amie et le bonheur que j'avais jadis rêvé, mais que je n'espérais plus, s'est réalisé.

"L'aveugle qui recouvre la vue, le voyageur qui, dans le désert brûlant, trouve la source pure qui apaisera sa soif, n'ont jamais éprouvé une joie comparable à la mienne."

Plus loin, l' amoureux s'exaltait encore.

Ensuite, il s'attendrissait :

"Le miel est moins doux que le baiser de tes lèvres, le ciel d'Orient est moins pur que le regard de tes yeux, et ce roi de la légende dont la fortune avait comblé tous les vœux était moins heureux que moi, car j'ai

EXTERIEUREMENT OU INTERIEUREMENT, ELLE EST BONNE.— Quand on l'applique à l'extérieur par une friction vive, l'Huile Eclectique du Dr Thomas ouvre les pores et pénètre dans les tissus, touchant le siège du mal et apportant sans faute le soulagement. Administrée à l'intérieur, elle calmera l'irritation de la gorge qui pousse à tousser et soulager les affections des bronches et des organes respiratoires. Essayez-la et soyez convaincu.

"goûté dans tes bras une félicité que je paierai volontiers du prix de ma vie !

Maurice froissa le papier avec colère.

Sans savoir pourquoi, il éprouvait toujours un sentiment de fureur chaque fois qu'il se livrait à l'étude de ces lettres d'amour. Néanmoins, il y revenait sans cesse, espérant y trouver enfin un indice révélateur.

Mais aucune lumière ne venait.

Et il ne lui restait de cette lecture, de cet examen si souvent répété qu'un sentiment de haine et de jalousie contre ces deux amoureux inconnus.

Un petit coup sec frappé à la porte juste à ce moment lui rendit son calme.

Il ouvrit la porte et il aperçut miss Ferguson.

— Veuillez entrer, mademoiselle, dit-il en s'effaçant pour la laisser passer.

La gouvernante fit quelques pas sans dire un mot.

— Je vous en prie, veuillez vous asseoir ; ajouta Maurice en avançant un fauteuil.

Depuis de longues années les rapports étaient très froids entre le mari et l'institutrice de Valentine.

Ils ne s'aimaient pas et ils ne cherchaient à cacher ni l'un ni l'autre le peu de plaisir qu'ils éprouvaient à se rencontrer.

Les entrevues d'ailleurs étaient fort rares, chacun les évitant soigneusement.

Hostile et hautaine, miss Ferguson s'assit sans prononcer un mot.

— Je vous ai priée, commença Maurice, de m'accorder quelques instants d'entretien. Je sais toute l'influence que vous avez sur madame Dormeul ; je sais qu'elle ne fait rien sans vous consulter, sans vous demander votre avis.

L'Anglaise voulut protester.

— Vous exagérez, monsieur Dormeul...

— Inutile de vous en défendre, mademoiselle.

"D'ailleurs vous êtes une personne sage et de bon conseil. Madame Dormeul a raison d'avoir pleine confiance en vous. Moi-même, croyez-le bien, je suis loin de regretter l'influence dont vous jouissez dans cette maison.

"Toutefois je désire, puisque vous serez appelé, avant peu, à donner de

graves conseils, que vous connaissiez bien la situation et puissiez parler en toute connaissance de cause.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Maurice.

— Vous allez me comprendre.

"Vous n'ignorez certainement pas la démarche faite aujourd'hui même auprès de madame Dormeul par le notaire de la famille.

— En effet, je ne l'ignore pas.

— Vous connaissez aussi la réponse qu'il a reçue ?

Miss Ferguson fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! reprit Maurice, en martelant tous les mots, madame Dormeul a été mal inspirée en refusant de donner son assentiment à la proposition du notaire.

"La situation actuelle ne peut certainement pas durer.

"La fabrique ne peut pas rester sans direction et sans maître. Ce n'est pas l'affaire d'une femme de diriger une entreprise industrielle.

"Vous le comprenez assurément aussi bien que moi ; je ne vous ferai donc pas l'injure d'insister.

"Je vous prie d'appeler l'attention de madame Dormeul sur ce que son refus a de grave et d'injurieux pour moi. En tout cas je veux que si elle a des raisons sérieuses de s'opposer à ce que je lui demande, elle me les fasse connaître, à moi-même.

"Voici plus de trois mois que je ne l'ai vue. A la suite d'une scène très pénible, je me suis conformé à son désir ; je n'ai même plus cherché à la rencontrer. Mais à présent qu'elle est rétablie je désire lui parler dès demain.

"Je pense, miss, que c'est également votre avis ?

Anglaise répondit évasivement.

— Madame Dormeul est un peu souffrante ce soir. Mais demain sans doute elle sera en état de discuter avec vous les questions d'intérêt qui vous préoccupent.

— Qui me préoccupent à juste titre, avouez-le, mademoiselle. Ne serait-ce que dans l'intérêt de ma fille, je ne puis voir, de sang-froid, périliter la fabrique.

Miss Ferguson se leva.

Et d'une voix glacée elle demanda :

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

— C'est tout. Mais j'insiste encore pour que vous fassiez comprendre à

celle que vous avez élevée, et qui est restée votre amie, l'importance et la gravité de la question.

La gouvernante inclina légèrement la tête.

Maurice ajouta :

— Vous aurez la bonté de me faire savoir l'heure à laquelle je pourrai voir madame Dormeul.

L'Anglaise fit un nouveau signe de tête affirmatif. Puis, elle se retira, hautaine et froide comme elle était venue.

— En voilà encore une, murmura Maurice, à qui je réglerai son compte, un de ces jours, si l'occasion s'en présente, et qui sera alors contente ou pas raisonnable !

Il revint à ses papiers, les rangea avec soin dans une chemise en carton rouge, avant de les renfermer dans le tiroir caché du secrétaire.

Il alluma une cigarette d'Orient et s'étendit sur le divan, en proie à des réflexions qui n'étaient pas gaies.

Enfin, il se secoua et par un brusque effort de volonté il chassa les idées noires qui l'envahissaient et sonna son valet de chambre.

— Je vais m'habiller, Louis, dit-il, à son domestique.

Il passa dans le cabinet de toilette, une jolie pièce toute garnie de faïences bleues, se lava à grande eau et changea de linge.

Louis, maniant aussi habilement que le plus expert des coiffeurs, le peigne, le cosmétique et le fer à friser, lui frictionna la tête avec une lotion qui embaumait la violette, lui frisa les cheveux et la moustache.

Il lui tendit ensuite une chemise d'une blancheur immaculée et un frac à larges revers de soie.

En tenue de soirée Maurice avait vraiment belle allure.

Il se regarda longuement dans la glace et pleinement satisfait de son inspection, il eut un sourire de fatuité et d'orgueil.

Il prit un chapeau haut de forme, un pardessus d'été, sa canne à pommeau d'or, et il s'éloigna en avertissant le valet de chambre qu'il rentrerait tard et qu'il était inutile qu'il l'attendit.

Son automobile stationnait sur la chaussée devant la porte. Il se fit aussitôt conduire à Montmartre dans un petit café où fréquentaient des artistes et des bourgeois du quartier.

Il entra résolument dans la salle et, sans regarder à droite ni à gauche, il traversa tout le café et se dirigea vers un consommateur qui, tout au fond, était assis sur la banquette et lisait un journal.

— Y a-t-il longtemps que tu es là, Eugène ? demanda Dormeul, en lui tendant la main.

Le consommateur leva les yeux, serra la main qu'on lui offrait, et haussant les épaules, il répondit avec flegme :

— Peut-être une heure. Je viens de commander un second Pernod. Et toi, que prends-tu ? Une absinthe aussi ?

— Euh ! euh ! l'absinthe, ce n'est pas mon fort. Je préférerais un porto blanc.

— Va pour le porto.

Et, s'adressant au garçon, Eugène cria d'une voix tonitruante :

— Garçon, un porto sec pour monsieur !

Maurice quitta ses gants, posa son chapeau et sa canne. Puis il s'assit sur

UNE TACTIQUE HABILE



Durant la grande guerre, un navire allemand, le « Seedler », coula un grand nombre de vaisseaux alliés. Un jour, il avait à son bord plus de quatre cents prisonniers. Pour s'en débarrasser, il s'empara d'un voilier dont il coupa les mats à la mi-hauteur. Il y embarqua les prisonniers avec un compas et un sextant, et des provisions pour un mois. Quand ils atteignirent la terre, le croiseur allemand était loin.

la banquette à côté du buveur de pernod.

Celui-ci était un grand garçon maigre, dont les cheveux longs et la tenue débraillée contrastaient singulièrement avec la tenue raffinée et l'allure aristocratique de Dormeuil. Son chapeau, outrageusement penché sur l'oreille sa voix criarde, son geste autoritaire, indiquaient qu'il appartenait à ce genre d'artistes qui se plaît à épater le bourgeois.

C'était un ancien camarade que Maurice avait connu à l'école des arts décoratifs et pour lequel il avait toujours éprouvé une grande sympathie.

Une absence complète de sens moral de part et d'autre les avait vite rapprochés.

Intelligent et paresseux, Eugène Livet possédait des qualités et des défauts qui plaisaient également à Dormeuil. Aussi, malgré son changement de situation sociale, le gendre de M. Verdurel n'avait jamais perdu de vue son ancien camarade.

Il lui avait même rendu quelquefois service, au moment du terme notamment, car Livet ne travaillait guère. Il préférait au travail régulier la flânerie et les longues stations dans les cafés.

— Dans notre sacrée société, il n'y a plus de place pour les vrais artistes, clamait-il souvent avec un air de mépris impayable, à l'adresse de la société.

De temps en temps, il renonçait à faire de la décoration artistique pour tenter un autre métier. C'est ainsi qu'il avait successivement dirigé un journal humoristique, une agence de publicité, un bureau de placement, une maison de recouvrements de créances insolubles.

Il avait même servi de secrétaire à un banquier célèbre, rencontré dans les tripots, et qui avait réussi à faire une fortune aussi rapide que peu solide et surtout peu honnête.

Mais, par un hasard que Livet ne savait comment qualifier, toutes les affaires auxquelles il prenait part finissaient mal...

Le bureau de placement avait été fermé par la police; le banquier, un beau jour, avait cru prudent de prendre la fuite en abandonnant son secrétaire. Le recouvrement des créances insolubles avait été qualifié par le parquet moyen de chantage déguisé.

Et, chaque fois, Eugène Livet retombait sur le pavé Gros-Jean comme devant ou même avec quelques dettes de plus.

Il retournait pour un temps à la décoration artistique, mais il ne tardait pas à se lancer dans une nouvelle aventure; car son esprit était fécond en inventions de toutes sortes.

Maurice Dormeuil l'admirait. Il l'approuvait de vouloir se sortir, coûte que coûte, de la décoration artistique, un fichu métier, disait Eugène, qui ne nourrissait pas son homme et ne menait à rien.

Et après chaque avatar après chaque catastrophe, Maurice le reconfortait, en lui faisant espérer une nouvelle combinaison qui lui apporterait le succès définitif.

— Il ne faut pas te décourager, mon vieil Eugène, lui disait-il. Tu n'as pas eu de chance jusqu'ici, je le reconnais; cependant tu es un homme et tu dois réussir.

— Possible. Mais en attendant je suis convoqué demain matin chez le procureur de la République. J'ai reçu aujourd'hui la visite de trois huissiers, et j'ai beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouve pas la moindre piécette. A ce propos, prête-moi donc un louis, que je te rendrai avec les autres lorsque se seront réalisées les hautes destinées que tu me prédis.

Malgré ces emprunts de plus en plus fréquents, Maurice revoyait toujours avec plaisir son ancien camarade, amusé par sa verve, sa philosophie facile, son manque de scrupules et de préjugés.

Généralement, la conversation prenait dès le début un tour plaisant et le conservait jusqu'à la fin. Les jeux de mots, les plaisanteries d'un goût plus ou moins douteux, les souvenirs d'école, le récit des fêtes ou des orgies auxquelles ils avaient été mêlés en faisaient ordinairement les frais.

Mais ce soir-là ils n'avaient le cœur à rire ni l'un ni l'autre.

Maurice Dormeuil n'était rien moins que rassuré sur l'entrevue du lendemain avec sa femme, et Eugène Livet, malgré son assurance et ses airs fanfarons, était encore plus inquiet lorsqu'il pensait à la convocation du procureur de la République.

Après quelques instants de silence, lorsque le garçon eut versé le porto blanc à reflet doré dans un minuscule verre en faux cristal, la conversation prit tout de suite un tour sérieux.

— Y a-t-il du nouveau? demanda

— Je crois être sur la piste.

— Ah!

— Ce matin l'Anglaise est allée à l'hôtel Royal.

— Rue de Rivoli?

— Oui, et elle y est restée une heure.

— Qui a-t-elle vu?

— Je l'ignore encore. Main rien ne sera plus facile que de la savoir.

— Comment cela?

— En flânant, de l'autre côté du trottoir, sur la terrasse du jardin des Tuileries, j'ai aperçu la silhouette de miss Ferguson, dans l'encadrement d'une fenêtre ouverte au troisième étage. J'ai noté la fenêtre...

— Parfait.

— ...et il me sera facile de connaître le nom de la personne qui occupe cet appartement. Je dis appartement, car je sais déjà qu'à cet étage et sur la rue, toutes les chambres de l'hôtel Royal ont un cabinet de toilette et un salon attenant.

— Si tu es de mon avis, je pourrais aller y coucher ce soir. Je m'y ferai conduire en voiture, après avoir fait un bout de toilette. Pour un jour ou deux je prendrai un nom quelconque et je serai un provincial qui arrive de Lille ou de Marseille pour passer quelques jours à Paris. Une fois dans la place il se sera facile de tirer l'affaire au clair.

Maurice ne répondit pas.

Il songeait que la tenue déplorable d'Eugène pouvait être un obstacle à la réussite de ce plan, malgré qu'il fit, suivant son expression, un bout de toilette.

Il y avait, en effet, de grandes probabilités pour que l'huissier de service à la porte de l'hôtel Royal fit comprendre au nouveau venu "que certainement monsieur se trompait d'hôtel."

Marquée!

pour votre- Protection



QUAND vous achetez des "lumières", ne vous contentez pas de demander des ampoules—demandez des Lampes Laco Mazda.

C'est la quantité de lumière que donne une lampe qui détermine sa valeur.

Les Lampes Laco Mazda—elles qui donnent le plus de lumière pour le courant dépensé—sont sous ce rapport les moins chères.

Vous pouvez les reconnaître par la marque de commerce Laco Mazda sur le bout de l'ampoule.

3F



UN savon à laver jaune renommé—connu partout des ménagères comme étant digne de confiance, inoffensif et pourtant peu coûteux.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

2F

SAVON COMFORT

"15c seulement pour la remettre à neuf!"

L'AUTOMNE dernier, l'argent était si rare, nous écrit une dame des Trois-Rivières, "qu'il n'était pas question pour moi d'acheter une robe. Il ne me restait qu'une robe en soie vert pâle dont la couleur était fanée. Mais une enveloppe de Teinture Diamond vert foncé me redonna, après une heure de travail, une robe aussi jolie qu'une neuve. Songez quel plaisir et quelle fierté ces 15 cents m'ont procurés!" Partout les femmes économisent l'achat de plusieurs robes par l'emploi des Teintures Diamond — le moyen assuré d'obtenir par ébullition, des couleurs foncées permanentes. Elles affirment qu'aucun colorant n'égale le Diamond — uniforme, riche et solide. En effet, les Teintures Diamond contiennent une plus grande quantité du meilleur colorant à l'aniline. Pour obtenir de charmantes teintes légères sans ébullition, servez-vous des merveilleuses nouvelles Teintes Diamond. Dans toutes les pharmacies, 15c.

Teintures Diamond

FABRIQUEES AU CANADA
Meilleures — plus riches en anilines pures

VOICI LE REMEDE



LA FILLE L'ÉPOUSE LA MÈRE

Femmes et filles sont sujettes à plusieurs maladies particulières au sexe. Soignées à temps avec le remède approprié, ces maladies sont vite enrayerées; négligées elles nécessitent souvent une opération. Les PILULES FEMOL agissent sur les organes féminins qu'elles décongestionnent. C'est le meilleur remède des femmes. Institut Caso. (SA) Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL



Une Belle Taille

Aux lignes Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

DETECTIVES

Hommes et femmes de 18 ans et plus, apprenez la profession de détective, chez vous par correspondance. Cours complet en français. Excellentes opportunités, chances de voyages, bons salaires, grande demande partout. Pour plus d'informations écrivez à, — Maurice (D) Julien, Casier 42 St. Roch, Québec.

A cette pensée, Dormeuil ne put s'empêcher de sourire. Mais il ne voulut pas froisser son camarade et c'est d'un ton sérieux qu'il lui répondit :

— Je te crois, mais il ne faudrait pas cependant, pour suivre cette piste, qui peut-être ne donnera aucun résultat, négliger les autres, qui sont tout aussi importantes.

— Ne crains rien pendant que je serai à l'hôtel Royal, Laffoni surveillera, comme il le fait actuellement, les faits et gestes de l'Anglais.

"Elle ne peut plus nous échapper.

— Alors, fais comme tu voudras, mais n'oublie pas que c'est par elle que nous arriverons jusqu'à lui.

— Je crois que nous le tenons déjà.

Maurice hocha la tête.

— Je t'assure, reprit Eugène convaincu. A côté de la silhouette de miss Ferguson, j'ai parfaitement distingué celle d'un homme.

— Un grand garçon blond...

— Je ne sais s'il est blond, je ne sais même pas s'il est grand, car je l'ai tout juste entrevu. Mais, dès demain, je pourrai te renseigner exactement.

— Entendu, mais ne te presse pas d'aller t'installer à l'hôtel.

— Je n'irai que si je ne puis rien savoir autrement.

— C'est cela.

— Je te retrouverai ici, demain à la même heure?

— Si tu vux.

— Et dans le cas où j'aurai besoin de te télégraphier, toujours à la même adresse?

— Oui.

— Donne des ordres pour qu'on te fasse parvenir sans retard les télégrammes que je pourrais être obligé de t'adresser.

— Sois tranquille, c'est fait.

— Maintenant, pour l'autre affaire, je n'ai pas perdu mon temps de ce côté-là non plus.

"J'ai pris une automobile, je suis allé à Meulan. J'ai vu la mère Chapizot..."

— Eh bien?

— Elle a coupé dans le pont, la brave femme, que c'en est un bonheur.

"Elle a même versé quelques larmes d'attendrissement sur le sort de la malheureuse enfant.

— Elle consent donc à la recevoir et à la garder quelques jours?

— Si elle consent!... Elle l'attend avec impatience. Elle a sans doute déjà préparé le lit.

— Et elle ne bavardera pas?

— Tu peux être sûr de sa discrétion.

— Ah! je me méfie de la langue des femmes! D'ailleurs comment expliquera-t-elle aux voisins la présence chez elle d'une fillette de six ans?

— Personne ne se doutera de sa présence.

— Est-ce vraiment possible?

— Oui. La mère Chapizot vit seule avec ses poules, ses chats et son chien. Elle ne reçoit personne. Et la maison est isolée au milieu d'un jardin, à l'extrémité de Meulan. La ville la plus rapprochée est à deux ou trois cents mètres.

— La mère Chapizot n'a donc pas peur des cambrioleurs et des apaches?

— Elle en a une peur effroyable, au

contraire. C'est pour cela qu'elle n'ouvre jamais la porte lorsque le soleil est couché. Elle a d'ailleurs un bon chien et un fusil. C'est une maîtresse femme que la mère Chapizot.

"Elle a pleuré d'attendrissement, c'est vrai, lorsque je lui ai débité mon histoire. Mais au fond en a-t-elle cru un seul mot?"

"Je n'en sais rien.

"Elle fait l'innocente et dans le fond elle est aussi roublarde que nous. Elle sait ce que parler veut dire, et sûrement elle apprécie la vérité du proverbe qui affirme que le silence vaut son pesant d'or.

"Mais elle devinerait tout que je suis encore certain qu'elle ne dirait rien. Crois-moi, nous ne pouvions pas trouver une femme plus adroite et plus sûre.

— Et où as-tu connu ce type intéressant?"

— C'est mon ancienne concierge. Après des années de turbin, elle a hérité de la bicoque qu'elle habite et de quelques sous. Elle a pu réaliser enfin son rêve de vivre à la campagne en rentière. Elle soigne ses poules et ses chats; elle cultive quelques légumes, fait pousser quelques fleurs.

— Et tu es vraiment sûr d'elle?

— Comme de moi. Car elle m'aime cette femme; elle me l'a montré cent fois. Je serais son fils qu'elle ne m'aimerait pas davantage.

"Songe que je lui en ai fait voir de toutes les couleurs, dans le temps, quand j'étais son locataire. Elle a fait mon ménage et elle a entretenu mon linge pendant dix ans. Je ne l'ai payée que le premier mois. Et encore, je crois que je ne lui ai donné qu'un acompte... Et si ce n'était que ça! Mais que de tourments je lui ai causés! Elle a eu, grâce à moi, de sales histoires. Et cependant elle a toujours pris mon parti. Quand j'étais malade elle me soignait avec un dévouement de sœur de charité. Elle m'a dorloté et elle m'en a fait boire des infusions et des tisanes! Je te dis qu'une mère n'aurait pas fait plus.

— Ah! la brave femme.

— Oui! la brave femme, car ce n'était pas l'intérêt qui la guidait avec moi... Je te le répète. Je ne lui donnais rien pour la raison bien simple—qu'elle n'ignorait pas d'ailleurs—que l'argent et moi nous sommes deux ennemis irréconciliables... l'un éloigné l'autre...

"C'est son bon cœur seul qui la faisait agir. Elle préférerait souffrir et se laisser couper en morceaux plutôt que de me causer un ennui.

— Dans ces conditions, c'est entendu. C'est elle qui gardera l'enfant, pour un temps plus ou moins long, suivant les circonstances. Car tu sais, je suis bien décidé, cette fois, à l'enlever.

Eugène approuva sans restriction.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

"Je suis toujours, moi, pour les grands moyens.

Puis il ajouta, après une pause:

— Quant à l'amoureux, crois-moi, dès que nous le tiendrons, n'y va pas par quatre chemins. Fais-lui passer l'envie de roucouler, envoie-le...

Il n'acheva pas, mais il fit un geste significatif, un geste tranchant comme un coup d'épée.

Maurice Dormeuil hocha la tête.

Son regard et sa voix eurent la froideur de l'acier.

—Tu peux te fier à moi, mon vieux, dit-il durement. Ceci me regardera seul et ce monsieur apprendra à ses dépens comment j'écarte de ma route les gêneurs.

Un long silence succéda à ce dialogue.

Maurice pensait aux événements graves, tragiques sans doute, qu'il était en train de déclencher.

Eugène Livet songeait qu'il était peut-être cette fois pour tout de bon, sur la voie de la fortune.

Pour mener à bonne fin la besogne sinistre qu'il méditait, Dormeuil avait besoin de nombreux concours.

Il ne pouvait être partout, faire tout lui-même; bien au contraire il fallait qu'il ne parût pas.

Mais il avait besoin de gens discrets, dévoués. Il ne pouvait confier ses projets au premier venu. Et il avait pensé tout de suite à son vieux camarade Livet.

C'était bien là l'homme qu'il lui fallait.

Les scrupules ne gênaient guère Eugène.

Il lui avait confié, franchement, sans détours, comme à un bon camarade dont on est sûr, ses appréhensions et ses craintes et il lui avait exposé ensuite le plan qu'il avait longuement mûri et préparé.

—Veux-tu m'aider? avait-il conclu. Si nous réussissons, ce sera la fortune pour toi et pour moi.

—Tope là, mon vieux, avait répondu l'artiste enthousiasmé, qui se trouvait d'ailleurs comme à l'habitude sans travail, et sans le sou. Tu peux disposer de moi; je suis à toi corps et âme.

Eugène Livet avait tenu parole.

Depuis lors, il s'était donné entièrement comme il l'avait promis, à la besogne d'un genre tout spécial dont Maurice l'avait chargé.

Et pour l'instant Dormeuil n'avait qu'à se féliciter de la collaboration, de l'adresse et de l'habileté de son nouveau complice.

N'ayant plus rien à se dire ce jour-là les deux hommes se levèrent. Maurice paya les consommations, puis ils sortirent ensemble du café.

Sur le seuil, ils se serrèrent une dernière fois la main, ils se jetèrent un dernier regard de complicité.

Puis ils se séparèrent.

Eugène s'éloigna à pied. Maurice monta dans son automobile et se fit conduire sur les grands boulevards.

Il avait invité, ce soir-là, quelques amis à dîner dans un salon particulier d'un grand restaurant à la mode.

Bien qu'il fût huit heures, il arriva le premier.

Mais ses convives ne tardèrent pas à le rejoindre.

Il y avait parmi eux des hommes et des femmes. Ces dernières étaient toutes des demi-mondaines renommées dans les milieux où l'on s'amuse.

Malgré ses soucis de toutes sortes, Maurice continuait à mener la vie joyeuse qu'il avait toujours rêvée.

Même aux jours les plus critiques, alors qu'il pouvait tout craindre, soit que Lina révélât la vérité, soit que la police la découvrit d'elle-même, il n'avait pas cessé de fréquenter les restaurants de nuit et tous les en-

(Suite à la page 33)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 15



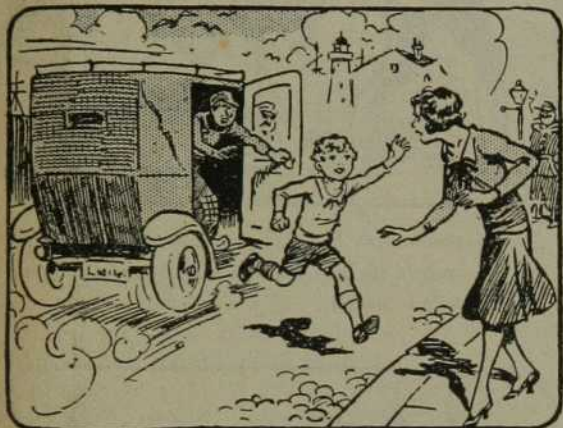
1—Le lieutenant Rough avait payé un Hollandais pour enlever James, pour lequel une forte récompense était offerte.



2—L'homme amena l'enfant dans une ruelle déserte où attendait un taxi. Il y jeta l'enfant et donna l'ordre du départ.



3—Mais à ce moment, Betty survint et comprit qu'il fallait agir vite, car l'enfant disparaîtrait peut-être.



4—Heureusement, James avait vu Betty. Il ouvrit la portière de l'autre côté et accourut vers la jeune fille.



5—Le ravisseur comprit qu'il était dangereux de revenir, car la police pouvait surgir à chaque instant.



6—Betty se hâta d'arriver au bateau avec le petit James et elle raconta à son père l'aventure arrivée au petit garçon.



7—Le capitaine promit de surveiller l'enfant. Mais il ignorait que c'était un de ses officiers qui était coupable.



8—Quelques heures plus tard, les trois enfants étaient accoudés sur le bord du bateau quand le lieutenant Rough arriva.



9—Il avait rencontré son complice qui lui avait raconté son échec. On comprend sa fureur contre Betty.



10—Il ordonna à Jack de descendre dans sa cabine. Il espérait ainsi entraîner le petit James en dehors du bateau.



11—Mais celui-ci lui donna sur la jambe un si violent coup de pied que l'officier lâcha aussitôt les deux enfants.



12—Alors, furieux, le lieutenant Rough descendit dans la cale. Il prépara, avec l'aide de quelques matelots, une mutinerie.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 9



1—Au moment où le Capitaine Jolicoeur croyait bien tenir le Masque Noir et ses complices, ses plans avaient été déjoués.



2—Une énorme boule de neige, sans doute lancée par un bandit, l'avait précipité avec son cheval, dans une sorte de ravin.



3—Heureusement la neige accumulée amortit sa chute. Il se releva un peu étourdi mais il se remit vite. Il regarda autour de lui.



4—Afin de demander du renfort, il décida de revenir au poste de la gendarmerie à cheval. Il se remit alors lentement en route.



5—Tout à coup, il rencontra une voiture conduite par un jeune garçon. Les chevaux étaient partis comme affolés au grand galop.



6—Le Capitaine n'hésita pas à venir au secours du conducteur qui ne pouvait plus maîtriser ses chevaux. Il éperonna vivement Eclair.



7—C'est ainsi qu'il atteignit les bêtes emballées. Il saisit une bride et tenta de modérer leur allure mais cela était difficile.



8—Soudain, il perdit l'équilibre et resta suspendu à la bride. Sa position était dangereuse, car il risquait d'être écrasé par les chevaux.



9—Cependant, ce poids à la gueule d'une des bêtes eut pour effet de les faire ralentir. Ils s'arrêtèrent au bord d'un précipice.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 30)

droits où l'on trouve à prix d'or les plaisirs faciles qui exercent tant d'attrait sur l'imagination pervertie des riches de ce monde.

Après des heures d'angoisse, après s'être demandé vingt fois dans la journée, avec un frisson de terreur, s'il ne coucherait pas au dépôt le soir, Dormeuil ressentait un plaisir inexprimable, il éprouvait un délassément, une détente de tout son être, à se retrouver encore libre au milieu de ses compagnons de fête.

Sous l'éclat des lumières, parmi les parfums troublants qu'exhalaient les fleurs et les jolies filles qu'il se plaisait à réunir autour de lui, il redevenait lui-même.

Il se pavanait au milieu de ces femmes, tel par un beau matin d'été un coq dans sa basse-cour.

Décolletées, couvertes de bijoux, brunes et blondes rivalisaient d'élégance, habillées avec ce goût exquis et cette science des tons et des couleurs qui conviennent à chaque genre de beauté, qu'on ne rencontre qu'à Paris.

Et à leur contact, une griserie lui montait au cerveau, une griserie troublante et délicieuse qui lui faisait oublier qu'il avait tué son beau-père, qu'il avait martyrisé Lina, et que peut-être il serait obligé de subir le châtement qu'il méritait.

Il sortait de ces orgies où en une seule nuit il dépensait plus d'argent qu'il n'en faut pour faire vivre pendant un mois une honnête et nombreuse famille, il sortait de ces lieux de plaisir les jambes alourdies, l'esprit un peu trouble mais le moral remonté, le sang fouetté et plus chaud.

L'orgie était favorable autant que nécessaire à son intelligence et à son cœur également pervers.

Quand il rentrait chez lui, aux premières lueurs de l'aube, il prenait une douche froide et, satisfait de sa nuit, il se disait :

— Je dois tout faire et ne reculer devant rien pour pouvoir recommencer ce soir, demain et les jours suivants...

"La vie est courte; qu'au moins elle soit bonne !

III

Dans sa chambre, Valentine veillait.

Bien que minuit eût sonné depuis longtemps elle ne pouvait se résoudre à se mettre au lit.

Elle allait et venait à travers la pièce.

Elle ouvrait l'armoire à glace et la refermait brusquement sans avoir rien pris. Elle fouillait les tiroirs de son secrétaire comme si elle eût cherché quelque chose, bien qu'elle ne cherchât rien.

Et sa poitrine se gonflait sous la poussée d'un soupir de lassitude et de tristesse infinie.

LE BAUME PERSAN. — Indispensable à toute une famille. Pour la maman, c'est une aide à sa beauté. Pour l'enfant, un baume adoucissant. Pour le papa, un fixatif des cheveux et une excellente lotion pour la barbe. Le Baume Persan vivifie et rafraîchit la peau. Il satine et blanchit les mains. Pour toutes les femmes élégantes. Une très légère friction et il est absorbé par les tissus, embellissant merveilleusement la peau.

Elle regardait tous ces objets familiers, au milieu desquels elle avait tant souffert, et elle murmurait :

— Demain, à cette heure-ci, je ne les verrai plus; je serai déjà loin de Paris !

Car le sort en était jeté.

Elle avait enfin dit oui.

Elle allait partir pour des pays lointains et inconnus.

Elle allait partir pour une vie nouvelle, pour une vie heureuse — du moins elle l'espérait.

Elle allait briser les chaînes qui la rattachaient à Maurice, au passé maudit dont le seul souvenir la faisait tressaillir d'effroi.

Mais voici qu'au moment de s'évader, un regret lui serrait le cœur. Des remords l'envahissaient. Elle se demandait si cette fuite ne constituait pas une dernière faute, elle disait parfois un dernier crime !

Valentine s'était assoupie quelques instants auparavant sur sa chaise longue. Et, dans le demi-sommeil qui l'avait peu à peu envahie, un rêve l'avait visitée, un rêve douloureux qui n'était que le reflet des doutes et des pensées amères dont son esprit était tourmenté.

Elle avait rêvé qu'elle était depuis longtemps enfermée dans une prison lugubre et froide, et que, soudain, par un hasard qui tenait du miracle, les portes du cachot s'étaient ouvertes.

Ses yeux habitués aux ténèbres avaient été éblouis, en apercevant, dans le lointain, une campagne riante et ensoleillée, d'un charme idyllique, comme on en voit dans le fond des tableaux des primitifs flamands.

Fascinée et invinciblement attirée par ce paysage de lumière elle allait s'élancer, déjà vibrante de joie, quand sur le seuil de la prison une ombre s'était dressée devant elle, arrêtant son essor.

C'était l'ombre du mort, le fantôme de son père !

Il avait un visage sévère et des reproches se lisaient dans ses yeux.

Et elle avait cru l'entendre murmurer :

— Et moi ? Tu m'abandonnes aussi ? Tu sais bien cependant que je ne trouverai le repos de la tombe que lorsque mon meurtrier aura été puni !

A cette vision, Valentine avait poussé un cri. Le visage baigné d'une sueur d'épouvante, elle s'était réveillée en sursaut et elle s'était levée de la chaise longue, le corps frémissant comme si un choc électrique l'eût galvanisée.

Et, rentrée dans la réalité après l'évanouissement du rêve, elle avait répondu sinon au fantôme entrevu en songe, du moins à la voix de sa conscience, à la voix de ses remords :

— Ah ! si mon père pouvait m'apparaître, me conseiller, m'inspirer ou me dicter mon devoir, avec quelle joie je me soumettrais à sa volonté !

"Dans cet horrible cauchemar qu'est devenue ma vie, que de fois je me suis demandé ce que je devais faire !

"Que de fois je me suis demandé si je devais parler ou si je devais me taire !

"Mon devoir où est-il ?...

Et la pauvre créature pressait de ses deux mains brûlantes sa tête endolorie comme pour en faire sortir le jet de lumière qui éclairerait son chemin.

— Hélas ! gémissait-elle, à mon doute cruel aucune voix n'a jamais répondu ! Aucun rayon de lumière n'a surgi pour me montrer la route que je devais suivre.

"Dieu m'est témoin que si je connaissais mon devoir, je l'accomplirais, quelque pénible qu'il soit.

"Car je suis prête à me sacrifier et s'il faut immoler mon amour aussi, eh ! bien, je me résignerais, je gravirais mon calvaire jusqu'au bout.

Et voici que par un prodige, alors que, les yeux mouillés de larmes, Valentine, debout, immobile, un bras appuyé à la cheminée, murmurait ces ardentes supplications, voici qu'elle entendit raisonner en elle la voix de son père. Et cette voix lui disait ce que le bon vieillard lui avait répété bien souvent jadis :

— Ne pense qu'à l'enfant, Valentine, ne pense qu'à ta fille ! Tu te dois entièrement à elle.

"Préserve-la de toute éclaboussure qui la salirait. Fais en sorte que son cœur ignore le mal.

"Agis toujours de telle manière qu'elle puisse respecter son père et sa mère. Si son père est indigne, comme il n'en est pas moins son père et que c'est toi qui l'as choisi, qu'elle ignore son indignité. Jette sur les infamies de cet homme le voile qui les lui cachera. Ainsi firent les enfants du patriarche et, depuis, les générations successives ont loué leur piété filiale et leur sentiment de ce qu'on doit à la famille.

"Les morts dorment en paix dans leur tombeau. Ils n'attendent pas après une vaine réparation. D'ailleurs la justice des hommes n'est pas toute la justice. Le coupable n'échappe pas au châtement parce qu'il échappe à la cour d'assises. Un châtement autrement redoutable l'attend, et celui-là, il ne pourra l'éviter.

Ainsi la voix de la raison, prenant l'accent du cher disparu, parlait au cœur de Valentine.

Et une fois encore ses scrupules, ses doutes et ses remords furent vaincus.

Oui, elle s'en irait.

Elle emmènerait avec elle sa fille, ce trésor cher entre tous. Elle ferait en sorte qu'aucune éclaboussure ne vint la salir.

Quant à Maurice, elle ne se souviendrait que d'une chose :

Qu'il était le père de son enfant.

Elle oublierait ses griefs d'épouse; elle tâcherait d'oublier ses autres griefs.

Pour le côté matériel, elle lui ferait la part belle; elle lui céderait l'usufruit d'une grande partie de sa fortune.

A ce prix il consentirait certainement au divorce.

Elle épouserait alors Georges Anderson.

Et entre l'enfant chéri et le mari aimé autant que respecté, elle vivrait une vie nouvelle, gardant pour elle les souvenirs douloureux qui peu à peu s'effaceraient sans doute comme un mauvais songe.

Tel était son plan d'avenir.

Le matin, miss Ferguson avait pris les dernières dispositions avec Georges.

Valentine n'avait revu son ami qu'une seule fois depuis son retour d'Italie.

"Comment j'ai fait disparaître mon PIRE ENNEMIE"



Rien ne me réussissait jusqu'à il y a 6 mois. J'étais chicanière avec mes amis, intraitable à la maison — puis je perdis mon emploi. Tout cela à cause de mon pire ennemi !



Je devrais dire "mes pires ennemis", car il y en avait 3. Durant 6 ans, ces vilains cors rendirent mon existence insupportable !



Mais un jour, j'appris comment me débarrasser à jamais de la cause de mes ennuis — avec Blue-Jay. Voici comment :



1. Je fis tremper mes pieds 10 minutes dans l'eau chaude, puis les essuyai.
2. J'appliquai Blue-Jay, maintenant les tampons sur les cors. La douleur cessa.
3. Après 3 jours j'enlevai les emplacements et les cors se soulevèrent.



Résultat ? Je jouis maintenant de l'existence, j'ai retrouvé mon emploi et (secret) je suis fiancée à Jean Lebon !

Le Blue-Jay est l'antidote sûr et scientifique utilisé par des millions depuis 35 ans. Il met fin à la douleur instantanément — et le cor est parti en 3 jours. Inventé par un chimiste fameux, le Blue-Jay est fabriqué par Bauer & Black, dont

les produits scientifiques servent aux médecins et hôpitaux du monde entier. 35c dans toutes les pharmacies — grandes et spéciales pour oignons et callosités.

Comment agit Blue-Jay ? A c'est le médicament B. & B. qui ébranle doucement le cor. B est le tampon feutre qui soulage la pression et enraye la douleur à l'instant. C'est la bande adhésive qui garde le tampon en place, l'empêchant de glisser.

BLUE - JAY
EMPLATRE ANTI-COR
SCIENTIFIQUE BAUER & BLACK

BROCHURE GRATUITE contenant de précieux renseignements pour ceux qui souffrent des cors. Décrit aussi des exercices pour la beauté et la santé des pieds. Adressez : Bauer & Black Limited, 98 Spadina Ave., Toronto. (Frais postaux épargnés en collant ce coupon sur une carte postale du gouvernement.)

Nom _____
Adresse _____
Ville ou Village _____ Prov. _____ L. S.-11

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 150



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 151



HORizontalement

1. Invention de L. E. Waterman servant à écrire à l'encre (pluriel).
2. Fleuve côtier de France qui se jette dans la mer du Nord. — Préfixe signifiant égalité. — Sans ornement. — Pronom personnel.
3. Du verbe pouvoir. — Petit ruisseau. — Avant-midi (abr.).
4. Terminaison de verbes. — Adjectif poss. (renv.). — *Gratis Pro.* (abr.).
5. Deuxième note de la gamme. — Gérant (abr.). — Du verbe avoir. — Pronom personnel.
6. Le même que le premier du deux hor. — Diptongue. — Seizième lettre de l'alphabet grec. — Conj. qui exprime la négation.
7. Qui appartiennent à la sténographie.
8. Deux lettres de cil. — Carte à jouer.
9. Terminaison de verbes. — Ancienne monnaie. — Orge préparée pour faire de la bière.
10. Pron. de la 3e pers. — Du verbe tuer. — Le même que le deuxième du six horizontal.
11. Anagramme de pan. — Ustensile de cuisine pour faire cuire la viande sur le charbon.
12. Du verbe avoir. — Place, pose. — Lac d'Afrique dans le Soudan.
13. Corps de cavalerie créé par Romulus. — Courses de barques.
19. Art du vieillir (pluriel). — Action d'égoutter.

VERTicalement

1. Ecrits inutiles. — Auteur, qui compose des livres.
2. Qui a obtenu une récompense insignée. — Titre de certains écrits périodiques.
3. Liquide dont on se sert pour écrire.
4. Substance avec laquelle on fabrique les crayons (pl.). — Métal recouvert d'une couche mince d'étain.
5. En les. — Remplir un espace. — Instrument de travail.
6. Attention, application à faire certaines choses (pl.). — Qui colle comme la glue (fém.).
7. Endroit préparé pour faire sécher.
8. Lia par une promesse.
9. Connus. — Plus qu'il ne faudrait. — Monceau d'objets.
10. Air qui sort des poumons pendant l'expiration.
11. Art d'écrire des lettres.
12. Anagramme de qui.
13. Mammifère rongeur. — Répétition distincte d'un son.
14. Invente, combine.
15. Action de remplir. — Reptile sans pieds.

PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

Une seule fois et pendant cinq minutes dans une allée déserte du bois de Boulogne.

Ah! quand elle pensait à lui, et à cette fugitive rencontre quel baume bienfaisant coulait sur son âme meurtrie!

Ils ne s'étaient dit que quelques mots dans l'émotion de cette première entrevue, après tant de désastres! Ils s'étaient contentés de se donner la main et d'échanger des sourires voilés de larmes, des regards humides et profonds, de ces regards qui pénètrent jusqu'à l'âme. Pour se comprendre ils n'avaient pas besoin de paroles.

Ils étaient sûrs l'un de l'autre et ils se connaissaient bien.

Georges l'avait dit jadis:

— Vous êtes la femme qu'il faut à un homme comme moi. C'est vous que je cherchais pendant mes pérégrinations à travers le monde; c'est vous que j'attendais dans ma solitude désolée et hautaine. Et je suis aussi l'homme qu'il faut à une femme comme vous. Le sort nous a destinée l'un à l'autre. Donnez-moi la main et laissez vous conduire.

Ah! la chère voix comme elle résonnait doucement dans le cœur de l'aimée, et quel écho elle éveillait en elle!

Elle aurait voulu l'entendre toujours.

Mais l'entendre toujours, c'était le bonheur pour plus tard.

Pour l'instant Valentine avait dû se contenter de ce serrement de main qui, en un frisson, communiquait à l'un la fièvre de l'autre et de ce regard lumineux d'où semblaient s'échapper des effluves magnétiques.

Elle le regardait elle-même avec une fixité étrange, comme si elle eût voulu graver en son esprit les traits de l'artiste.

La délicatesse de sa nature se lisait sur son visage.

C'était comme un miroir où se reflétaient dans la transparence des yeux et dans le charme du sourire la loyauté, la tendresse et la bonté d'un cœur d'élite.

Dans un dernier regard elle s'était donné à Georges de nouveau et elle avait acquiescé ensuite à toutes ses volontés.

C'était entendu.

Elle allait se rendre dans l'Engadine où elle passerait l'été.

Elle avertirait Maurice, par lettre, le soir même de l'évasion, de la résolution qu'elle avait prise de ne plus habiter sous son toit et de demander aux tribunaux le divorce.

Pour toutes les questions d'intérêt à résoudre entre eux, elle donnerait plein pouvoir à son avoué, Me Aubert, et, en ce qui concerne la fabrique, elle en confierait provisoirement la direction à Théodore Rozet.

Tout était donc décidé et bien arrêté.

Georges Anderson ne devait pas l'accompagner.

Il la rejoindrait plus tard, lorsqu'elle se serait installée à Saint-Moritz. Il était entendu qu'ils n'habiteraient pas le même hôtel, et qu'ils éviteraient même de se voir trop fréquemment pour ne pas donner lieu à la médisance des oisifs des villes d'eaux de s'exercer à leurs dépens.

Madame Dormeuil et sa fille devaient quitter Paris en automobile, vers les cinq heures du soir,

L'automobile prêtée et conduite par un ami de Georges, afin de dépister les indiscretions, attendrait dans le bois de Vincennes, et les conduirait jusqu'à Troyes, où elles prendraient dans la nuit le rapide pour Lucerne.

Quant à l'emploi de la dernière journée que Valentine passait à Paris, il avait été minutieusement établi.

Dans la matinée, elle recevait Maurice.

Il avait demandé à la voir pour affaires graves. Bien que cette entrevue lui fût très pénible, elle ne pouvait s'y dérober sans danger.

Elle le recevait donc.

Elle s'efforçait même d'être calme et de lui donner de l'espoir au sujet de la direction de la fabrique.

Elle demanderait simplement quelques jours de réflexion pour prendre conseil des amis de son père.

Elle se débarrasserait ainsi de lui et l'après-midi, elle sortirait à deux heures comme elle faisait souvent.

Elle retrouverait sa fille à quatre heures chez madame Blum, la grande couturière de la rue Tronchet.

Là, sous prétexte d'essai, elle renverrait le chauffeur et la bonne de l'enfant. Miss Ferguson resterait seule avec elle.

En sortant de chez la couturière, elles iraient toutes trois faire une visite chez une amie qui habitait boulevard des Filles-du-Calvaire. Ensuite la gouvernante proposerait une promenade au bois de Vincennes dernière étape dans Paris de cette journée d'évasion.

Valentine expliquerait alors à sa fille qu'elles partaient en voyage. Sans nul doute l'enfant s'en montrerait ravie. Elle ne regretterait rien. Elle irait avec joie où la destinée de sa mère la conduisait...

Pendant cette dernière nuit de veille, la jeune femme se remémorait ces dispositions arrêtées d'un commun accord avec Georges. Elle n'y trouvait rien à reprendre. Elle n'apercevait aucun obstacle.

C'était donc bien vrai.

Encore un jour et elle serait libre.

Loin de Maurice elle pourrait enfin respirer à l'aise. Elle ne sentirait plus cette oppression, ce malaise étrange qui avaient tant intrigué le bon docteur Mantelet.

Que de fois à la seule pensée que son mari—son mari!—était là, tout près, séparé d'elle par une mince cloison, elle avait éprouvé une émotion à la fois physique et morale!

Si, à ce moment-là, elle l'avait vu, elle se serait évanouie dans une crise de nerfs.

Et pourtant elle était obligée de le revoir avant de partir.

Après la visite du notaire, après la demande que Dormeuil avait adressée à miss Ferguson, Valentine ne pouvait pas se dérober.

Elle se repentait maintenant de s'être montrée intraitable avec Me Marquetty.

Certes, c'était par tactique qu'elle avait agi ainsi.

La gouvernante et Georges Anderson lui avaient fait la leçon. Elle ne

Ayez toujours du Liniment Egyptien Douglas sous la main. Un remède sûr et rapide pour brûlures, entorses, panaris, empoisonnement du sang, oeil-de-perdrix, verrues. Inestimable pour inflammation et rhumatisme musculaire.

devait rien donner à Maurice avant qu'il eût consenti au divorce.

C'était d'ailleurs à son avoué qu'il appartiendrait de discuter ces questions.

Oui, tout cela était sage et raisonnable. Et cependant elle ne pouvait s'empêcher de se dire que si elle avait eu l'air d'accepter les propositions du notaire, Maurice ne lui aurait peut-être pas demandé une entrevue.

Ah! cette entrevue comme elle lui pesait!

Aurait-elle la sagesse et la force de se contraindre jusqu'au bout?

Pourrait-elle éviter de crier son infamie au misérable?

Il le fallait, sans doute.

Mais grand Dieu, que c'était dur, que c'était difficile!

Les premières lueurs de l'aube la surprisent encore debout.

Quand elle s'aperçut que le jour allait paraître:

— Déjà, murmura-t-elle. Il faut cependant que je me repose quelques instants.

On était au mois de juillet, aux plus grands jours de l'année. Il n'était guère plus de trois heures et déjà la nuit fuyait à l'approche de l'aurore.

Valentine se coucha, mais elle ne dormit guère.

Dès huit heures, elle sortit du lit, et quelques instants après, miss Ferguson entra dans sa chambre.

Les deux femmes se serrèrent la main avec effusion, se regardèrent quelques secondes sans rien dire.

Puis, l'Anglaise demanda:

— Avez-vous bien dormi?

— Très mal, ou pas du tout.

— La potion du docteur Mantelet n'a donc produit aucun effet?

— J'ai oublié de la prendre, ma chère miss.

— Oh! Valentine.

— Je ne tenais pas à dormir. J'avais besoin de réfléchir et de raisonner.

— N'avions-nous pas tout prévu?

— Tout, sauf cet entretien que je dois avoir tout à l'heure.

— Voyons, soyez raisonnable. Il ne faut pas vous en faire une montagne! Vous l'écoutez. Vous aurez l'air de céder à ses desirs et vous vous débarrasserez de lui plus vite que vous ne pensez.

La jeune femme hochait la tête et poussa un profond soupir.

— La chose ne m'apparaît pas aussi simple. Et puis, le voir seulement, quel supplice!

— Un supplice, en tout cas, qui ne durera pas et qui sera le dernier.

— Puissiez-vous dire vrai!

— Ma chère enfant, vous auriez mieux fait de dormir. Vous étiez plus courageuse, plus confiante hier soir, quand je vous ai quittée.

— C'est vrai. Je suis lasse et déprimée ce matin. J'ai peur...

— Peur de quoi?

— Je ne sais pas, ou plutôt je ne le sais que trop! J'ai peur de revoir cet homme... Cette entrevue m'épouvante.

— Si vous le voulez, j'assisterai à l'entretien.

La jeune femme hésita une seconde. Puis:

— Votre présence, miss, ne pourrait guère se justifier. Que répon-

driez-vous à M. Dormeuil s'il vous priait de nous laisser seuls? Vous ne me seriez, au surplus, d'aucun secours, car je n'ai rien à craindre de lui. Ce sont les souvenirs que sa présence évoquera que je redoute.

— Soyez raisonnable, mon enfant, et ne compliquez pas les choses. Une demi-heure est vite passée. Demain, vous n'y penserez plus, vous ne penserez qu'à l'avenir heureux qui s'ouvre devant vous.

Valentine poussa de nouveau un long soupir et elle murmura:

— Peut-être!

Elle se leva lentement, s'habilla sans le secours de sa femme de chambre et bientôt l'heure arriva où elle dut recevoir Maurice.

Ce fut d'abord le valet de chambre qui vint demander si madame pouvait recevoir monsieur.

— Dans quelques instants, répondit Valentine.

Elle était comme le condamné qui va à la mort et qui supplie qu'on lui accorde encore quelques minutes de répit.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Deux fois déjà miss Ferguson avait interrogé:

— Etes-vous prête?

Mais non elle n'était pas prête encore.

Elle s'arrangeait les cheveux devant la glace; elle tournait autour de la coiffeuse; elle prenait une épingle, la plaçait au hasard dans son opulente chevelure. Elle ouvrait ensuite un tiroir, choisissait un ruban, puis en cherchait un autre. Elle se mit un peu de poudre de riz sur la figure.

— C'est le moment, fit doucement observer la gouvernante. Il est dix heures et demie.

La pauvre femme sursauta, comme réveillée trop brusquement.

— Dix heures et demie, répéta-t-elle, l'air égaré. Eh! bien, puisqu'on ne peut plus reculer, faites-lui dire que je l'attends.

— Vous voulez le recevoir, ici, dans votre chambre?

— Non, dans le boudoir.

— Je vais l'introduire moi-même.

— Si vous voulez.

La gouvernante s'éloigna. Mais avant de sortir elle se retourna et dit encore:

— Je me tiendai derrière la porte, prête à entrer à votre premier appel.

Trois minutes s'écoulèrent.

Debout au milieu de la chambre, Valentine attendait, pâle et tremblante, comme l'accusé qui, à la cour d'assises, attend que le jury se prononce sur son sort.

La porte du boudoir s'ouvrit et l'Anglaise parut dans l'encadrement.

— M. Dormeuil est là, dit-elle en s'effaçant pour laisser passer son ancienne élève.

Valentine refoula le dernier soupir, respira vivement un flacon de sels qu'elle tenait à la main, dissimulé dans son mouchoir, et, d'un pas d'automate, elle entra et se trouva brusquement devant son mari.

Elle ne l'avait plus vu depuis quatre mois, elle ne l'avait plus vu depuis le jour où, en sa présence, elle avait eu une crise de nerfs si violente que le docteur Mantelet, effrayé, avait dû prescrire à Maurice de s'abstenir de toute visite.



Ménagez vos Pas

UNE BELLE BROCHURE GRATUITE

AYEZ toujours sous la main, à chaque étage, un paquet spécial de Sel Windsor. Vous vous éviterez ainsi de marcher inutilement. Avec le Sel Windsor, vous ferez votre ménage plus facilement et mieux. Le sel, d'ailleurs, coûte si peu cher! *Pour la Cuisine.* Usages divers — pour fouetter la crème et battre les oeufs plus rapidement — chasser les odeurs de cuisine — empêcher les gâteaux de brûler — faire prendre une gelée



ainsi de suite. *Pour Salle de bain.* Employez le Sel Windsor comme dentifrice, pour bronchite, etc., friction au sel, pellicules, pour blanchir l'émail, etc. *Pour le Lavage.* Pour adoucir le fer et empêcher les couleurs de passer au lavage. *Cas d'urgence.*

Feu de cheminée — piqûres d'abeilles — piqûres de fourmis — marches couvertes de glace — vitres givrées, automobile ou maison.



ACHETEZ-EN UN PAQUET DE PLUS POUR VOTRE SALLE DE BAIN

LE SEL WINDSOR

peut vous être utile tous les jours; commandez la brochure gratuite "L'HISTOIRE DU SEL."



Pour la table et la cuisine. Coule facilement.

Pour la cuisine et tous les besoins de la maison.

Pour vos enfants. Préviend le goitre. Sert à la cuisine.

LE PLUS PUR ET LE MEILLEUR



WINDSOR SALT

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED, Section du Sel Windsor, WINDSOR, ONTARIO

NE LISEZ PAS CECI

Si un remède qui a soulagé plus de 700,000 femmes et filles ne vous intéresse pas. Prenez-le avant et après la naissance de l'enfant, à l'âge critique, ou chaque fois que vous êtes nerveuse et épuisée. 98 sur 100 disent: "Il me soulage".

Le COMPOSE VEGETAL
de **LYDIA E. PINKHAM**



GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL**

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**Engraisse rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

**Correspondance strictement
Confidentielle.**

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5920, rue Durocher, près Bernard

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

Montréal, Canada.

Ils avaient vécu pendant des années comme des étrangers, lui, affectant la courtoisie, elle, cachant sous l'indifférence et le dédain l'antipathie et le ressentiment qu'elle éprouvait.

Mais la mort de M. Verdurel avait modifié l'attitude de la jeune femme.

Elle n'avait pas pu cacher plus longtemps la haine que son mari lui inspirait. Ce jour-là, aussitôt qu'elle l'aperçut, elle eut d'instinct un mouvement de recul, comme si une vipère se fût dressée devant elle. Mais sa volonté fut plus forte que son instinct. Elle fit encore deux pas en avant. Dans sa poitrine son cœur battait à se rompre. Elle baissait les yeux pour ne pas le voir. Et elle attendait qu'il parlât, car elle aurait été incapable de prononcer une parole.

Derrière elle, miss Ferguson avait refermé la porte.

Le mari et la femme étaient seuls en face l'un de l'autre.

Une petite table en marqueterie de bois précieux sur laquelle étaient posés un coffret en émail et deux vases remplis de fleurs les séparait.

Maurice avait fait quelques pas au-devant de sa femme, lorsqu'elle était entrée. Mais il s'était arrêté devant la table, préférant laisser entre elle et lui cette fragile barrière.

D'une voix douce, à dessein ou peut-être naturellement un peu ému, il commença :

— Valentine, j'ai appris avec un sensible plaisir que vous alliez mieux d'abord, que vous étiez complètement rétablie ensuite.

"Votre santé m'a beaucoup préoccupé, depuis plusieurs mois, et, croyez-le, j'ai compté bien sincèrement à votre douleur. J'ai ressenti comme vous le malheur qui vous a privée de l'affection d'un père et qui nous a..."

Il n'acheva pas.

Valentine, qui jusqu'alors avait tenu les yeux baissés, faisant semblant de regarder les fleurs qui s'épanouissaient dans les vases, les éleva brusquement à cette allusion à l'assassinat de son père. Et ce fut au tour de Maurice de baisser la tête, devant l'éclair qui soudain avait illuminé les yeux de sa femme.

Mais cela ne dura qu'une seconde.

Dormeuil reprit aussitôt toute son assurance et sans regarder sa femme en face il poursuivit :

— J'ai beaucoup réfléchi depuis. Les catastrophes et les fortes secousses provoquent toujours en nous une émotion salutaire qui nous fait envisager sous un autre jour notre propre conduite.

"J'ai jugé la mienne. L'oisiveté dans laquelle je vivais depuis longtemps m'a paru détestable. Je me suis mis au travail et vous me rendrez cette justice, que pendant la détention de Jean Bernard, j'ai fait preuve d'une grande bonne volonté.

"J'ai passé mes journées entières à la fabrique, veillant à tout, cherchant à me mettre au courant, dirigeant le mieux possible cette vaste entreprise. Maurice se tut.

Il attendit une seconde une parole ou un signe de bienveillance et d'assentiment. Mais Valentine demeurait impassible et muette.

La lueur terrible qui avait brillé un instant dans ses yeux s'était éteinte. Maintenant elle regardait ou

faisait semblant de regarder les fleurs.

Elle paraissait absorbée dans une profonde méditation.

C'est qu'elle écoutait non pas les paroles de Maurice, mais les voix intérieures qui dans le secret de sa conscience se livraient un combat acharné.

Les unes disaient :

— Ecoute en silence. Ne te révolte pas. C'est la dernière fois...

D'autres, se faisant les alliées des premières, lui conseillaient aussi la patience et la prudence. Elles murmuraient :

— N'oublie pas que tu dois toujours agir de telle sorte qu'aucune éclaboussure ne salisse ta fille. Si indigne qu'il soit, cet homme n'en est pas moins son père...

Mais plus fort que ces voix de la raison, d'autres voix, celles de la vengeance et de la pitié filiale clamaient en elle :

— Fuis ! Ne reste pas une minute de plus en présence de cet homme. Son contact seul est une souillure. Tu le sais bien, tu l'as deviné depuis longtemps... c'est un assassin... Que dis-je un assassin ? un parricide... c'est lui qui a tué ton père !

Que de fois cette pensée l'avait déjà hantée dans ses nuits d'insomnie ! Dans le cauchemar et le délire de la fièvre c'était cette pensée monstrueuse et atroce qui assiégeait sans cesse son esprit.

Et que de souffrances depuis le moment où elle avait eu l'intuition que c'était lui qui, mettant le comble à l'infamie, avait porté des mains criminelles sur le grand-père de son enfant, sur l'homme bon et indulgent dont il était devenu le fils !

Sans lui laisser aucun répit, une scène étrange, presque invraisemblable, surgissait de ses souvenirs et se représentait impérieusement à elle.

C'était la nuit du crime, la nuit où M. Verdurel avait été assassiné, et c'était rue de Bagneux, à l'endroit où les pavillons d'artistes font face à l'annexe de la fabrique et à la petite porte qui lui sert d'issue.

Dans les ténèbres de la rue silencieuse, Valentine voyait un homme en tenue de soirée qui, à pas de loup, s'échappait de cette porte, frôlant le mur, cherchant à se dissimuler, le chapeau de soie sur les yeux, le col du pardessus relevé, dans l'attitude évidente d'un malfaiteur qui se cache.

Elle le revoyait sans cesse depuis cette minute tragique où elle avait été témoin de la fuite du meurtrier.

Car c'était elle, qui, coupable aussi, sortait à la même heure du pavillon mystérieux.

C'était elle qui, cherchant à se dissimuler tout comme lui, avait causé à l'assassin un émoi égal au sien.

Elle avait eu la faiblesse d'aller au rendez-vous que Georges Anderson lui avait donné dans l'atelier d'artiste prêté par un ami, prêté par cet Américain dont l'agent Renard avait retrouvé la trace.

La solitude et l'obscurité de la rue, l'éloignement de la concierge leur avaient paru autant de circonstances favorables.

Mais voici qu'en sortant, la jeune femme avait aperçu un homme qui se glissait hors de la fabrique.

Elle ne l'avait pas reconnu, mais elle avait deviné le désir de cet homme de ne pas être vu.

Et l'émotion de Valentine avait été telle qu'elle avait laissé tomber sans s'en apercevoir le petit sac qu'elle tenait à la main.

Ce sac lui avait été offert justement par Georges Anderson le soir même. C'était un bibelot précieux rapporté de ses lointains voyages.

Quant à la bague de saphir qu'il contenait son père la lui avait donnée l'avant-veille à l'occasion de son anniversaire.

Elle avait voulu passer cette bague au doigt de Georges, comme un anneau et un symbole d'alliance. Mais la bague était trop étroite, et en insistant pour la faire glisser, l'une des griffes, qui formait sailli, l'avait légèrement égratignée. D'où la petite tache de sang constatée plus tard sur l'une des facettes du saphir.

Et en sortant, bouleversée à la vue de l'homme qui se glissait hors de la fabrique, elle avait laissé tomber le sac !

Le sentiment du danger et du scandale qu'elle provoquerait en reconnaissant ces objets lui avait communiqué la force de mentir, le lendemain, lorsque le procureur de la République les lui avaient présentés.

Georges, averti par miss Ferguson, était parti aussitôt pour l'Italie.

Et les plus habiles policiers, les plus fins limiers de la sûreté n'avaient pu réussir à percer ce mystère.

Qui aurait osé soupçonner la fille de la victime ?

Valentine cependant s'attendait à voir la vérité apparaître et l'écraser d'un instant à l'autre.

Elle vivait dans les transes les plus cruelles à la pensée qu'elle pourrait être l'héroïne d'un scandale affreux, d'un de ces drames d'amour et de sang dont la foule suit avec une curiosité avide et malsaine les émouvantes péripéties.

Elle tremblait pour elle. Elle tremblait encore plus pour sa fille, la pauvre innocente, qui toute sa vie en porterait le poids écrasant.

Elle était sûre que l'homme qu'elle avait vu sortir de la fabrique était le meurtrier de son père... Mais quel était cet homme ?

Quand Jean Bernard fut accusé elle se demanda pour la première fois si son devoir n'était pas d'aller au-devant du scandale et d'éclairer la justice.

Et un soir que torturée de doutes et d'incertitudes elle réfléchissait et se rappelait l'étrange rencontre, elle eut tout à coup une effroyable vision, un atroce pressentiment, suivi, hélas ! d'une quasi certitude plus atroce encore.

Cet homme qu'elle avait entrevu, elle se demandait sans cesse qui il était.

Elle avait, depuis quelques jours, l'impression qu'elle le connaissait. Sa silhouette lui rappelait quelqu'un de connu, quelqu'un de son entourage.

Mais qui ?...

Elle n'osait prononcer un nom, chercher une ressemblance.

Et un soir que la fièvre la tourmentait, Valentine, avant de se coucher, avait voulu rafraîchir sa tête brû-

lante au contact de l'air froid de la nuit. Elle pénétra sur son balcon et s'y accouda.

Tout à coup, la porte de l'hôtel s'ouvrit et se referma violemment.

Un homme sortit, le chapeau sur les yeux, le col du pardessus relevé et, ô terreur, Valentine qui le regardait, reconnut en lui la taille et l'allure de la personne qu'elle avait vue le soir du crime!

Et soudain, comme éblouie par la lueur subite d'un éclair, elle identifia le personnage.

Dans l'homme entrevu et soupçonné d'avoir tué son père, Valentine venait de reconnaître Maurice Dormeuil, son mari!...

Ses vagues soupçons se changèrent instantanément en certitude. Le voilà, l'assassin de son père. C'est lui, c'est lui!... Mais c'est aussi son mari, c'est aussi le père de son enfant!...

L'émotion fut si forte, que la pauvre femme tomba évanouie sur le balcon de pierre.

Combien de temps resta-t-elle ainsi inanimée?

Elle ne le sut jamais.

Elle vécut désormais dans l'épouvante, ayant toujours devant les yeux cette vision atroce. Mais elle eut la force de garder pour elle seule son épouvantable secret.

Elle y pensa sans cesse.

Si Maurice était l'assassin ou seulement son complice, devait-elle l'accuser?

Pouvait-elle déshonorer son enfant? La loi humaine et le code de tous les pays excusent les proches parents qui cachent les crimes des leurs, ou qui, les connaissant, ne les dénoncent pas.

Et puis, elle n'avait aucune preuve matérielle.

Souvent, aux heures de calme et de lucidité, elle se disait:

— C'est une folie enfantée par mon aversion pour cet homme. Ce n'est pas possible, il ne peut pas avoir tué. Non, non, je me trompe. Ce n'est pas lui que j'ai entrevu dans cette fatale nuit.

La raison l'emportant sur l'instinct, elle en arrivait à considérer comme absurdes ses craintes et ses soupçons, elle les traitait de folies, d'hallucinations et elle se les reprochait comme un crime.

Mais voici qu'en présence de Maurice les voix qui l'accusaient depuis longtemps s'élevaient en elle, criaient plus fort que jamais:

— C'est lui, c'est lui! Il n'y a pas de doute possible! C'est bien lui.

Et un frisson d'horreur la secouait tout entière.

Elle s'était crue forte. Elle avait pensé qu'elle pourrait rester indifférente et hautaine devant lui, le voir sans lui crier ses doutes, subitement transformés en certitudes, sans compromettre le fragile édifice échafaudé par son mensonge sans se perdre elle-même.

Elle comprenait maintenant qu'elle ne pourrait pas supporter jusqu'au bout la torture de cette entrevue.

Elle sentait que si elle regardait seulement Maurice, que si elle voyait ses mains—ses mains qui avaient tué son père—quelque chose de plus fort que sa volonté la soulèverait, la dresserait en vengeresse contre l'infâme.

En vengeresse? Non.

Car elle était coupable elle aussi.

Si elle avouait l'avoir vu, lorsqu'il sortait de la fabrique, elle avouerait du même coup que c'était elle qui avait passé une partie de la nuit dans le pavillon, que c'était elle qui avait perdu le sac, ce sac qui contenait les lettres d'amour, preuves irrécusables de sa faute.

Et de ces aveux que résulterait-il? Elle ne pouvait le prévoir.

Peut-être la vérité resterait-elle comme un secret entre les deux époux, comme un de ces secrets qui empoisonnent la vie et qui sont un tourment jusqu'à la mort.

Peut-être aussi le secret leur échappant, le scandale tant redouté éclaterait-il.

Alors ce serait la honte, le déshonneur pour l'enfant comme pour le père et la mère.

Ah! plutôt mourir que d'en arriver là!

Et la pensée de la petite Marguerite, de la chère mignonne que son grand-père avait tant aimée, se présentait à l'esprit de Valentine éperdue.

Les paroles qu'elle avait entendues si souvent au fond de sa conscience lui revenaient à la mémoire:

— Il faut tout sacrifier à l'enfant. La haine et la vengeance comme le reste. Les morts n'attendent pas après une vaine réparation!

Et pénétrée de ce devoir plus impérieux que tous les autres, elle murmura cette prière:

— Mon Dieu, donnez-moi la force de me taire, donnez-moi le courage de l'écouter jusqu'au bout sans compromettre l'avenir de ma fille!

Dormeuil voyait bien l'émotion extraordinaire de sa femme. Les raisons de son trouble, il ne les soupçonnait pas complètement. Il en savait assez cependant pour ne pas s'en étonner.

Il comprit que l'important était de gagner du temps et de laisser passer le premier moment d'émotion. Sans se montrer surpris du silence obstiné de Valentine, il continua donc à parler, avec beaucoup de détails, de ce qu'il avait déjà fait à la fabrique. Mais il eut la prudence d'éviter de prononcer le nom de M. Verdurel et de faire la moindre allusion à sa mort.

— Je l'avoue, disait-il, j'ai pris goût à la besogne. J'ai ressenti un plaisir inconnu à diriger les rouages de cette vaste entreprise.

«Quel merveilleux champ d'action pour l'activité d'un homme!

«Et comme je comprends maintenant qu'on puisse y consacrer sa vie, et n'avoir pas d'autre but dans l'existence!

«C'est mon ambition désormais de diriger cette maison. Un homme est nécessaire à la tête de la fabrique. Ce sont des songes creux et des utopistes ceux qui croient que l'on peut se passer d'un patron. Il faut un organe supérieur pour donner l'impulsion et le mouvement à une machine. Croyez-moi, il faut un directeur à toute entreprise commerciale.

Après cette tirade, Maurice s'adressa plus directement à sa femme:

— Quel inconvénient voyez-vous à ce que je sois directeur?

«Me reprocherez-vous mon passé d'oisiveté? Je me le reproche moi-



Votre pharmacien dispose maintenant de Gros Paquets Kruschen qui vous assurent plus de Kruschen pour le même prix, grâce à la Bouteille d'Essai Gratuite qui y est jointe.

Comme remède pour le rhumatisme et les maux qui s'y apparentent, Kruschen est célèbre dans le monde entier. Les gens de 119 pays en prennent et il n'existe rien de semblable dans aucun de ces pays—rien qui puisse donner les mêmes résultats. Kruschen est un mélange scientifique-

ment équilibré de plusieurs sels minéraux différents. Il aide les organes internes à fonctionner comme l'entend la Nature. Il expulse de l'organisme tous les déchets alimentaires, les poisons et acides nocifs qui engendreraient autrement le rhumatisme, des troubles digestifs et maintes autres maladies.

Commandez dès maintenant chez votre pharmacien le Gros Paquet Kruschen: une bouteille de 75c avec la petite Bouteille d'Essai Gratuite attachée après.

même, mais, depuis six mois, n'ai-je pas montré à quel point j'avais changé? L'entrain et le zèle avec lequel je me suis acquitté de ma tâche durant cette période ne constituent-ils pas une sérieuse garantie?

«Pensez-vous d'ailleurs que je n'aurai pas à cœur de maintenir, d'augmenter même, votre fortune, le patrimoine de ma fille?

«Je ne vois donc pas quelles raisons pourraient vous inciter à me refuser ce que je vous demande.

«Voyons, Valentine, répondez-moi franchement: Pourquoi avez-vous repoussé la combinaison que vous a proposée votre notaire?

La fille de M. Verdurel s'était un peu calmée pendant que Dormeuil, avec une habileté consommée et un talent de véritable comédien débitait à dessein de longues tirades et l'étourdisait dans le flot de ses paroles.

A l'interrogation directe de son mari elle put donc répondre avec assez de présence d'esprit:

— La proposition du notaire m'a surprise. Notre genre de vie, depuis sept ans, me laissait croire qu'il ne devait plus rien y avoir de commun entre vous et moi.

— C'est votre volonté, Valentine, et non la mienne, qui a fait de notre vie ce qu'elle est. S'il n'avait tenu qu'à moi...

Il n'acheva pas. Les yeux de la jeune femme s'éclairèrent de nouveau de la fulgurante lueur qui avait déjà tant effrayé Dormeuil un instant plus tôt...

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Et après un effort surhumain, Valentine dit froidement, avec un grand calme:

— Je vous en prie, monsieur, ne remettons plus en question ce qui a été réglé une fois pour toutes. Il ne saurait plus y avoir à discuter entre vous et moi, que des questions d'intérêts.

— Soit, fit Maurice, comprenant bien qu'il était inutile de protester de sen-

timents qu'il n'éprouvait d'ailleurs pas.

Après une seconde de silence, il reprit avec aplomb:

— Restons donc sur le terrain de l'intérêt et soyez assez aimable pour répondre à ma question:

«Pourquoi refusez-vous votre consentement à ce que je vous propose?

— J'ai refusé dans le premier moment de surprise, parce que, je vous le répète, il me semblait que votre combinaison équivaldrait à un rapprochement entre nous et de cela il ne saurait être question. S'il ne s'agit que d'une affaire d'argent, oh! alors, vous me trouverez très accommodante. L'argent que vous désirez,—c'est même la seule chose que vous ayez jamais désirée—je ne vous l'ai jamais marchandé, n'est-ce pas?

Elle eut un sourire de mépris accablant.

Mais il ne broncha pas.

Elle continua:

— Je prendrai cependant, je ne vous le cache pas, avant d'accepter vos propositions, conseil de quelques vieux amis de ma famille.

— Vous aurez raison et ça ne m'effraie pas, car vos amis ne pourront que vous conseiller ce que votre notaire lui-même a estimé juste et équitable.

A ce moment, deux coups frappés à la porte vinrent interrompre l'entretien.

Après un moment de surprise et d'hésitation Maurice se dirigea vers la porte où l'on avait frappé. Il l'ouvrit et il aperçut Louis son valet de chambre.

— Que venez-vous faire ici, demanda-t-il d'une voix dure et colère.

— Monsieur, il y a là un homme qui désire vous parler...

— Vous ne pouviez pas le faire attendre un moment?

— Il affirme que la commission dont il est chargé est urgente et qu'il ne peut pas attendre.

— Que me veut cet imbécile-là ?
 — Je ne sais pas. Il n'a rien voulu me dire. Je n'ai pu en tirer autre chose que ceci : "Je désire parler à M. Dormeuil à l'instant même. C'est pour une affaire extrêmement importante."

Maurice haussa les épaules dans un mouvement d'humeur, mais il pensa à Livet et aussitôt il se tourna vers sa femme :

— Vous avez entendu ?

Et comme elle faisait signe que oui.

— Alors, vous permettez ? Une seconde, le temps de savoir ce que veut cet homme et je reviens.

— Mais nous n'avons plus rien à nous dire.

— Je vous en prie. Je désirerais ajouter quelques mots...

En présence du valet de chambre, Valentine n'osa pas repousser cette demande.

— C'est bien, fit-elle, je vous attends.

— Merci, je reviens à l'instant.

Maurice s'éloigna, et dès qu'il fut hors de la vue de Valentine :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? demanda-t-il à Louis. Il faut que ce soit grave pour que tu viennes me déranger ainsi !

— J'ai dit la vérité à monsieur. C'est un homme que je ne connais pas et qui insista pour vous voir immédiatement. Je n'ai pas cru devoir refuser de vous avertir tellement cet homme était pressé et impérieux.

Dormeuil arrivait dans l'antichambre.

L'homme qui l'attendait était assis sur une chaise.

C'était un certain Laffont, un ami d'Eugène Livet, que ce dernier avait associé à la besogne d'espionnage dont Maurice Dormeuil l'avait chargé.

— Ah ! c'est vous, fit ce dernier en le reconnaissant. Que diable avez-vous de si pressé à me dire que vous ne puissiez attendre dix minutes ?

Et tout en parlant ainsi, le mari de Valentine poussait son complice dans la direction du fumoir, où ils pourraient causer à l'écart des oreilles indiscrettes.

— Voici, fit aussitôt Laffont, en tendant une lettre à Maurice, Livet m'a chargé de vous remettre ce billet en mains propres. Il m'a bien recommandé de ne le confier à personne en votre absence. Quant à moi, si je suis tellement pressé, c'est que je ne dois pas perdre la trace d'un particulier que je surveille depuis hier et que j'ai laissé chez le coiffeur, où je pense qu'il en a pour un quart d'heure. J'ai pris aussitôt une auto-taxi, mais si je ne file pas rapidement, je risque de ne plus le retrouver.

Dormeuil s'était déjà calmé. Il avait repris un visage placide et bon enfant.

— Il y a donc du nouveau, demanda-t-il, tout en reconduisant son complice.

— Je vous crois ! Mais le billet vous apprendra tout ce que vous désirez savoir. Moi, je file.

— Alors, au revoir.

— A bientôt, monsieur Dormeuil.

Laffont s'éloigna ; il dégringola l'escalier plutôt qu'il ne le descendit et

pendant qu'il courait à sa détestable besogne, Maurice se mit en mesure de lire la lettre qu'il lui avait remise.

Il la parcourut rapidement.

Aux premières lignes une vive satisfaction parut sur son visage. Un éclair de haine brilla dans ses yeux. Mais quand il eut terminé, une pâleur subite envahit ses traits. Dans sa main crispée il froissa la lettre. Une sourde colère le gagnait :

— Ils ont essayé de me jouer...

Mais nous verrons bien qui rira le dernier !

Quelques secondes il resta immobile, les yeux à demi fermés, plongé dans une méditation qui, sans doute, l'entraînait loin du présent.

Puis il ouvrit la lettre et relut lentement la prose d'Eugène Livet.

Son complice s'exprimait ainsi :

"Mon vieux,

"Succès complet. Mon truc a réussi si au delà de toute espérance. Je t'expliquerai de vive voix par quelle suite de circonstances heureuses j'ai appris en si peu de temps la vérité. Il était moins cinq d'ailleurs. Tu vas en juger. Je suis arrivé à l'hôtel "Royal hier vers les neuf heures du soir. A minuit je savais déjà le principal. A l'instant même je viens d'apprendre la suite.

"C'est bien ton tourtereau que j'ai surpris causant avec l'Anglaise. Il est lui-même Anglais et pas de doute possible, les lettres d'amour contenues dans le sac en or émanent de sa jolie main. Je dis "jolie" car je l'ai aperçue. Il est vraiment chic et séduisant ; c'est bien le beau blond destiné à plaire à une jolie brune. Car j'ai remarqué que les blonds... Mais je te fais grâce de mon observation.

"Sache seulement qu'il y a extrême urgence à te poster en travers de leur route. C'est ce soir même que notre charmant jeune homme doit enlever la belle. La nuit venue ils comptent filer "à l'anglaise", c'est le cas de le dire. Tout est prêt, paraît-il.

"Te voilà prévenu et je suppose que tu vas leur servir une de ces petites surprises dont ils me diront des nouvelles ! J'espère bien qu'avant peu ils apprendront, à leurs dépens, la vérité du proverbe qui affirme qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

"Je t'attends à midi au restaurant "Poupard.

"Ton dévoué,

"Eugène LIVET."

Certes, sauf l'imminence de la fuite de Valentine, cette lettre n'apprenait rien à Maurice qu'il ne soupçonnât depuis longtemps.

A force d'y réfléchir, il avait fini par se convaincre que la femme qu'il avait entrevue, la nuit, rue de Bagneux, alors qu'il fuyait la maison où il venait de commettre un crime, n'était autre que la fille de la victime, n'était autre que sa femme.

Cette hypothèse expliquait d'ailleurs des faits inexplicables dans tout autre cas.

Elle était au surplus amplement confirmée par l'attitude même de la jeune femme à son égard.

Mais malgré tout, Maurice n'avait eu jusqu'alors que des soupçons, sans aucune preuve.

A présent au contraire c'était la certitude qui venait à lui.

Pas un instant il ne mit en doute les renseignements fournis par son complice.

C'était donc vrai.

Valentine aimait un homme, dont elle était depuis longtemps éperdument aimée !

Les lettres trouvées dans le sac en or en faisaient foi.

Et c'était elle qu'il avait aperçue !

Elle que la destinée avait conduite sur sa route à l'instant le plus tragique !

Si peu disposé qu'il fût à philosopher, la pensée lui traversa l'esprit de ce qu'il y avait d'épouvantable dans cette rencontre du mari meurtrier et de la femme adultère, cherchant également à se cacher et se heurtant l'un à l'autre sans se reconnaître !

Mais pas un instant Dormeuil ne s'avoua que c'était uniquement sa faute si pareille rencontre avait pu se produire.

Au contraire, une haine formidable monta en lui contre Valentine et contre l'homme qui l'aimait, une haine faite des pires sentiments : colère d'être deviné, rage de savoir son secret de sang aux mains de Valentine, et qui sait, peut-être aussi de miss Ferguson ; jalousie de mari qui, malgré ses torts, malgré la rupture, considère sa femme comme sa chose, comme son bien et se croit volé ; enfin crainte d'être dépossédé de cette fortune,

unique but de toutes ses aspirations et que Valentine emporterait avec elle, si elle le quittait.

A cette pensée, ses joues s'empourprèrent de fureur, un besoin physique de frapper sur quelqu'un ou sur quelque chose s'empara de lui et il donna plusieurs coups violents sur la table devant laquelle il s'était laissé tomber.

Mais cet accès de rage dura peu.

Plus que jamais, tout son sang-froid lui était nécessaire. Il fallait aviser sans perdre une minute à toutes les éventualités possibles.

Il se leva, passa dans son cabinet de toilette, où il se baigna le front d'eau froide, puis, d'un pas décidé, la tête haute, il se rendit dans le boudoir où Valentine l'attendait.

Elle l'attendait sans impatience, perdue dans des réflexions lointaines, se demandant si elle n'était pas le jouet d'un rêve, si tout cela était bien vrai, si réellement c'était bien elle qui vivait ainsi depuis des mois dans une atmosphère de mensonge et de honte.

Oh ! quelle horreur et quel dégoût cette vie lui inspirait !

Elle se rappelait la droiture et la pureté de son adolescence, l'époque heureuse où les ruses, les feintes, les hypocrisies lui étaient étrangères où — ô joie ! — elle n'avait rien à dissimuler.

Maintenant au contraire tout était mensonge autour d'elle, si elle devait même s'estimer heureuse de n'être pas éblouée de sang, de n'être pas marquée de la flétrissure qui s'attache au parricide !

Ah ! comme elle détestait le misérable fourbe qui, par un miracle d'hypocrisie et d'astuce, avait su se faire aimer d'elle et l'avait jetée hors de la voie droite qu'elle n'aurait sans lui jamais quittée !

C'était à tout cela qu'elle songeait lorsque soudain la voix de Maurice, entré dans le boudoir sans qu'elle s'en fut aperçue, résonna en elle comme un écho sinistre aux pensées qui la torturaient.

— J'ai terminé, disait-il et, si vous le voulez, nous allons reprendre notre entretien.

Pourquoi ces simples paroles produisirent-elles sur la jeune femme l'effet d'un coup de foudre ? C'est que malgré la volonté de Maurice l'accent dénotant une colère contenue et l'irritation d'un homme qui cherche en vain à se maîtriser.

Valentine se dressa comme mue par un ressort, et elle tressaillit de lire dans les yeux de son mari de la haine et de la souffrance.

Sans même se demander ce qui avait pu, en si peu de temps, modifier son attitude, elle fut presque heureuse de voir le loup, déguisé un instant en agneau, redevenir loup et redevenu lui-même.

Et une lueur brilla dans ses propres yeux, et au lieu de baisser la tête, elle le brava du geste et du regard.

Ils restèrent un instant, sans paroles, face à face, les yeux dans les yeux, comme dans la nuit fatale, à cette différence que chacun maintenant connaissait le secret de l'autre.

Ce fut la jeune femme qui rompit la première le silence :

— Qu'avez-vous à me dire encore, prononça-t-elle d'un ton hautain et d'une voix tremblante de colère, ou

UN THE « RAFFINE »



Les goûts ne sont pas à discuter, pas plus ceux des Chinois que les nôtres. Dans les régions montagneuses du Thibet voici comment on prépare le thé. La ménagère jette les feuilles dans un long cylindre, puis elle ajoute du sel et du beurre fait de lait provenant des yaks comme celui que l'on voit ci-dessus. Le beurre doit être rance pour être bon ; on imagine l'odeur d'un tel mélange...

plutôt, croyez-vous vraiment que nous ayons quelque chose à nous dire, quelque chose à nous apprendre?

Maurice fit un pas en avant, la figure rouge et bouleversée, le poing déjà levé, mais il s'arrêta à temps et il posa la main sur la table.

Venimeuse comme le sifflement d'un serment, sa voix glapit:

— Vous parliez tout à l'heure madame, de prendre l'avis de vos proches et de vos amis. Demanderez-vous aussi conseil au beau jeune homme blond qui est votre ami?

Comme une lionne attaquée, Valentine bondit presque sur lui.

— Et toi, misérable, rendras-tu compte enfin du crime infâme que tu as commis? Inutile de nier, je t'ai aperçu, la nuit du crime.

— Je t'ai vue aussi...

— Alors, tu avoues?

— Et toi, n'as-tu pas déjà avoué?

Un cri s'étrangla dans la gorge de la malheureuse, un cri déchirant qui n'avait plus rien d'humain et qui fit accourir miss Ferguson et les domestiques.

Une seconde, le valet et la femme de chambre restèrent interdits sur le seuil de la porte, puis ils se précipitèrent au secours de leur maîtresse, en proie à une crise de nerfs d'une violence inouïe.

Avait-ils entendu les dernières paroles de Valentine, l'épithète d'infamie dont elle avait souffleté son bourreau?

Certes lui l'avait entendue.

Elle bourdonnait encore à son oreille.

— Assassin! parricide!

Et rien que de les avoir entendus, ces mots redoutables, il était là, tout pantelant, comme si on l'eût criblé de coups.

Il ne bougeait pas. Il ne faisait ni un pas ni un geste.

Autour de lui les domestiques s'agitaient. Miss Ferguson faisait respirer des sels à l'infortunée; elle lui appliquait sur le front des compresses d'eau froide. Un peu de sang coulait sur une joue car en tombant elle s'était blessée.

Enfin elle rouvrit les yeux.

Et la première chose qu'elle vit, ce fut Maurice Dormeuil debout au milieu de la pièce, tel un spectre.

La crise qu'on croyait terminée redoubla d'intensité.

A travers ses sanglots la pauvre femme gémissait, le visage ruisselant de larmes:

— Je ne veux plus le voir, arrière; qu'il s'en aille; par pitié, faites-le partir!

Et du geste elle repoussait le meurtrier, dont elle n'osait plus affronter le regard.

— Allez-vous-en, commanda d'un ton dur et autoritaire miss Ferguson. Vous ne voulez pas la tuer, je suppose?

Honteux et la tête basse, Maurice s'éclipsa.

Il se retira dans son cabinet de travail et là, pendant quelques instants, hagard, effrayé, il fit les cent pas, bousculant les meubles, renversant les chaises, brisant tout.

Puis effaré, trébuchant, il prit son chapeau et sortit sans dire un mot à personne.

Le contact de la rue le rendit à lui-même et aussitôt il hêla un fiacre.

— Conduisez-moi chez Poupard, rue Drouot, ordonna-t-il au cocher.

Et il s'engouffra dans la voiture, refermant sur lui la porte du fiacre avec une violence qui dénotait la colère contenue qui grondait encore en lui.

IV

Eugène Livet était arrivé la veille sur le coup de neuf heures à l'hôtel Royal. Il avait fait au préalable un semblant de toilette et acheté pour la circonstance une superbe valise en cuir jaune avec fermeture en métal doré qu'il avait remplie à la hâte, n'importe comment.

Il y avait jeté pêle-mêle, sans se donner la peine de les plier, uniquement pour lui donner du poids, un vieux pantalon, deux gilets, un caleçon sale, trois chemises de nuit, un peignoir oublié par sa dernière amie, en un mot tout ce qui lui était tombé sous la main.

Puis quand la valise avait été pleine à craquer, il l'avait soigneusement fermée à clef, se rendant compte que c'était là le principal.

Car les domestiques de l'hôtel Royal en feraient une tête si, poussés par une curiosité intempestive, l'idée leur venait de l'ouvrir!

Pour plus de précautions, Livet laissa la clef chez lui. Il prit un peigne et un morceau de savon, les glissa dans sa poche et, après avoir jeté un dernier regard à la glace qui lui renvoya une image dont il fut pleinement satisfait, il s'écria, imitant un acteur connu de la Porte-St-Martin:

— Et maintenant, messeigneurs, à la tour de Nesles!

Quand la voiture pénétra sous la voûte de l'hôtel, deux domestiques vinrent avec empressement recevoir le nouveau voyageur. L'un ouvrit la portière, l'autre prit la valise.

Un personnage important, vêtu d'une redingote irréprochable, la bouche en cœur, un facile sourire sur les lèvres, s'approcha à son tour.

— Monsieur désire? demanda-t-il sur un ton obséquieux.

— Une chambre pour deux jours.

— Bien. Naturellement une chambre sur la cour?

— Non, sur la rue et de préférence au troisième étage.

— Ah! monsieur tient au troisième étage?

— J'y tiens sans y tenir. Je préfère, si c'est possible.

Le gérant de l'hôtel regardait le nouveau venu de cet air béat, familier aux gens de service de grande maison.

A première vue, Livet lui avait donné l'impression d'un client qui prend une chambre sur la cour.

De là un tintinet de surprise.

Mais il n'y attacha pas autrement d'importance. La tenue, encore très négligée, bien qu'il l'eût particulièrement soignée, du voyageur, ne le choqua pas. Il en avait vu bien d'autres.

C'est tout au plus s'il murmura en lui-même:

— Encore un parvenu qui attend une visite demain et qui veut faire de l'épate.

Le hall de l'hôtel était éblouissant de lumières.

Tous les coins en étaient garnis de plantes vertes et de fleurs. Les murs

étaient recouverts de plaques de marbre jaune et vert, entourées de moulures dorées. C'était en style moderne tout ce qu'on peut imaginer de plus luxueux.

Le gérant reprit:

— Nous avons justement une chambre, au troisième étage, sur la rue, avec cabinet et salle de bains. Je vais y faire conduire monsieur. Si monsieur veut au préalable me donner son nom?

Livet suivit le gérant dans le bureau qui s'ouvrait sur le hall.

Il donna son nom et son adresse. Un nom et une adresse de fantaisie.

— Henri Clairin, industriel à Lille.

Puis il prit l'ascenseur, qui le déposa au troisième étage.

Un garçon en livrée bleue, avec une casquette galonnée, l'introduisit dans la chambre qu'on lui destinait et où sa valise se trouvait déjà.

Il éclaira l'électricité et s'effaça pour le laisser passer.

Puis il se retira en disant:

— Le valet de chambre va venir dans un instant prendre les ordres de monsieur.

Dès qu'il fut seul Eugène Livet inspecta la pièce.

Elle était vaste et richement meublée.

Une armoire à glace Louis XVI à trois portes, en mosaïque d'acajou, faisait face à une coiffeuse du même style.

Le lit large et somptueux—si large qu'on aurait pu y coucher à trois—si somptueux qu'on aurait dit un devant d'autel, était surmonté d'un baldaquin d'où tombaient des tentures en soie vieux rose d'une délicatesse de ton ravissante.

Livet contempla le lit quelques secondes. Avec un sourire et une familiarité gouailleuse, il posa la main à plat sur la couverture de dentelles pour tâter la résistance des matelas et du sommier.

— Le plumard est bon. C'est dommage que je n'aie pas pu emmener avec moi Mercédès.

Il passa dans le cabinet de toilette.

Là il fut véritablement émerveillé, et il y avait de quoi.

La pièce était divisée en deux par une sorte de grand paravent en style japonais dont les panneaux de laque étaient incrustés de feuillages et de fleurs; au fond c'était la salle de bains, sur le devant, le cabinet proprement dit.

La salle de bains était un vrai bijou avec ses faïences mauves et bleues, ses tulipes électriques en verre dépoli et festonné qui l'illuminaient comme une chapelle, sa baignoire en métal blanc qu'on aurait pu croire en argent.

Eugène Livet resta cinq minutes bouche bée au bord de la jolie baignoire et l'idée lui vint tout à coup qu'il pourrait prendre un bain le lendemain au saut du lit, tout comme un prince; qu'il pourrait à son tour s'allonger dans cette vasque d'argent où certainement des altesses avaient plongé leur précieuse personne.

Et cette idée lui procura une joie infinie la même joie qu'éprouvent les midinettes et les bouquetières, un jour de représentation gratuite à l'Opéra, lorsqu'après avoir fait la queue pendant trois heures, elles se précipitent dans la loge et le fauteuil

embellissez vos yeux!

Faites-leur donner tout leur éclat et tout leur charme avec ce nouvel embellisseur de cils d'une application facile. Fait paraître les cils naturellement sombres, longs et abondants. Ne requiert aucune adresse particulière. Ne chauffe pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Essayez-le, noir ou brun. 75c à tous les comptoirs d'articles de toilette.



Distributeurs :
Palmer Ltd.,
Montréal

La Nouvelle *Maybelline*
A L'EPREUVE DES LARMES
NE CHAUFFE PAS



LE FILM

DE NOVEMBRE

Nombreux articles de cinéma illustrés de 50 photographies

UN ROMAN COMPLET :

Le Secret d'Aliette

par CLAUDE BRESSAC

LE FILM EST EN VENTE PARTOUT

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

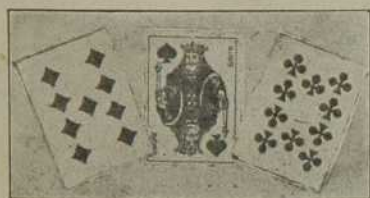
Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



L'ART DE TIRER LES CARTES

Par J. MERY

No 7* (suite)



SIX DE PIQUE

Droite. — Un voyage sera bientôt nécessaire, et il faudra l'entreprendre sans hésitation, car il amènera beaucoup de satisfactions morales et matérielles dans le domaine qui intéresse le consultant.

Renversée. — Il y a un danger de dissipation de biens, de renversement de situation, par négligence, par manque de prudence, par une confiance maladroite. Cette carte près du cinq ou du six de pique annonce une maladie par imprudence.



CINQ DE PIQUE

Droite. — Symbole de perte, de vol, de revers, de décadence dans les affaires. Près du deux de coeur ou de carreau, elle indique un danger dans les affections, ou dans l'amour très compromis par un rival ou par une rivale, selon la nature du consultant.

Renversée. — Cette carte présage un deuil, des funérailles auxquelles on assistera. Si le valet de pique l'accompagne et si une mauvaise carte de coeur se trouve dans le jeu, le pronostic est tout autre: il y a urgence à veiller sur ce qui se passe autour d'une femme aimée: épouse, fiancée ou amie.



QUATRE DE PIQUE

Droite. — C'est le besoin d'isolement, de retraite, à la suite de déceptions, de peines. Les cartes qui accompagnent indiqueront la raison du désir de la solitude: revers de fortune, amours déçues, etc.

Renversée. — Le sens de la carte est meilleur et promet de l'aisance due à un esprit d'économie, de bonne direction des affaires.



TROIS DE PIQUE

Droite. — Prochain départ, soit pour affaires, soit pour une raison de coeur, selon le sens de la carte voisine, placée à droite ou à gauche. Près du cinq de coeur: manque d'harmonie, incompatibilité d'humeur, mauvais ménage; à côté du huit de coeur: séparation.

Renversée. — Symbole d'égarement, de folie, après de gros chagrins. Près du valet de coeur renversé, cette carte annonce à une jeune fille ou à une femme qu'elle court un danger de séduction et qu'un grave préjudice s'ensuivra.



DEUX DE PIQUE

Droite. — Assurance d'une parfaite harmonie, d'utiles relations et de cadeaux. C'est aussi l'annonce d'une correspondance favorable, apportant joie et satisfaction.

Renversée. — Le consultant est entouré de mensonge, de mauvaise foi, de fourberie, de médisance. Près du neuf de pique renversé ou du valet de pique: il est nécessaire de se tenir sur ses gardes, car le danger est plus grave et plus imminent.



AS DE PIQUE

Droite. — Succès triomphe, malgré la force des obstacles et des difficultés. Réussite au moment où tout semble perdu.

Renversée. — Symbole de la fécondité. C'est l'annonce d'un enfantement, surtout près du sept de coeur. Près du cinq de coeur, la grossesse sera suivie d'abandon.

(La suite au prochain numéro)

(* Commencé dans le No du 22 sept.)

où s'assoient d'ordinaire la princesse de Feltré et la duchesse de Blois.

Il revint dans la chambre; il ouvrit la fenêtre et se pencha en avant, pour regarder à droite et à gauche.

Le jardin des Tuileries s'étendait devant lui sa masse d'un vert sombre. La lune montait au ciel remplissant tout l'azur de sa gloire. Des bouffées d'air tiède et parfumé vinrent caresser agréablement les narines du bohème qui en fut un instant attendri. Mais l'habitude de goudailler reprit bien vite le dessus et il monologua:

— On n'est vraiment pas mal ici. Une supposition qu'on me dirait: Eugène, tu habites désormais cet hôtel, au mois et à l'oeil, s'entend; eh bien vrai, je ne regretterais pas ma soupente de la rue des Martyrs...

"Mais c'est pas tout ça.

"Je ne suis pas venu à l'hôtel Royal en amateur pour me goberger. Ne faisons pas comme ce roi de je ne sais plus quel pays. Ne remettons pas au lendemain les affaires sérieuses.

Eugène ferma la fenêtre, revint au milieu de la pièce, et là, un poing sur la hanche il se mit à réfléchir.

— Diable, c'est que je ne vois pas bien comment je vais m'y prendre. Je suis dans la place, c'est vrai, mais le plus difficile reste encore à faire.

"Comment arriver à savoir quel est l'homme, mon voisin de chambre sans doute, que j'ai aperçu causant avec l'Anglaise? Si je ne me trompe pas, il doit occuper la chambre située à gauche de la mienne.

Eugène Livet, en ouvrant la fenêtre, en avait profité pour s'orienter, pour reconnaître l'ouverture derrière laquelle il avait entrevu ceux qu'il était chargé d'espionner.

— Le galant est certainement mon voisin, s'affirma-t-il.

Il était encore plongé dans ces réflexions quand le valet de chambre annonça entra pour prendre les ordres de monsieur.

Livet, qui ne l'avait pas entendu frapper, tant les coups avaient été discrets, leva la tête.

Il poussa aussitôt un oh! d'étonnement. Le valet éprouva, au même instant un mouvement de surprise analogue.

Il resta cloué sur place comme pétrifié, et il regarda Livet d'un air ahuri, de même que celui-ci le regardait d'un air stupéfait.

Cela dura deux secondes.

Eugène Livet reprit son aplomb le premier et éclata de rire:

— Ah! elle est bonne celle-là!...

"Comment, c'est toi, mon vieux singe?

"Tu es, à cette heure, garçon d'hôtel, et pour me servir encore?..."

— Mais toi, tu as donc fait un héritage que tu t'offres des chambres à cinquante francs la nuit? Et pour toi seul encore!...

— Un héritage? Ah! laissez-moi rire! Si tu voyais l'intérieur de ma valise...

Mais dis donc, personne ne peut nous entendre au moins, interrogea avec anxiété le complice de Dormeuil.

— Non, les voyageurs tes voisins ne sont pas encore rentrés.

— Parlons plus bas tout de même, et donne un tour de clef à la serrure. Bien. Explique-toi maintenant, mon bon Laurent, comment tu as pu...

— Ça t'étonne tant que ça?

— Mais oui.

Laurent haussa les épaules:

— Cette vie de chien que je menais, lorsque je t'ai connu, commençait à m'embêter. Manger quatre jours à sa faim, puis jeûner deux jours, ce n'est pas drôle et je t'assure, mon cher, que ces deux jours-là me paraissaient plus longs que les quatre premiers.

"J'ai tâté de tous les métiers. Celui-ci n'est pas très reluisant... mais la galette tombe..."

Eugène, sans rien dire, hochait la tête. Décidément, il n'approuvait pas le choix du camarade.

Laurent, un peu vexé, continua:

— Oui, je sais, mon métier est... comment dirai-je, un peu humiliant, quand on a rêvé comme moi d'être un artiste...

Et, comme Livet approuvait du geste, avec une franchise réelle, mais peu polie, le valet de chambre reprit: — Sans doute. Je sais bien... Un larbin, quoi!... Que veux-tu, il faut manger tous les jours, et c'est le plus lucratif de tous les métiers que j'ai essayés.

"Mais toi, voyons? Je t'ai connu jadis dans une purée comme on voit rarement. Au fait, tu me dois encore vingt francs. Je ne te le rappelle pas pour t'en faire un reproche, c'est uniquement pour t'expliquer ma surprise de te voir ici.

— C'est bien vrai, je te dois vingt francs. Et, ma foi, je serais bien en peine pour te les rendre. En tout cas, ma parole, je ne les ai pas sur moi.

— Comment, tu n'as pas vingt francs sur toi et tu viens à l'hôtel Royal?

— Je n'y viens pas pour mon compte. J'ai deux billets bleus dans mon portefeuille, mais ils ne sont pas à moi.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là?

— La vérité. Tu comprendras tout à l'heure.

Laurent et Eugène Livet étaient de vieux camarade d'école, intelligents l'un et l'autre, qui auraient dû réussir dans la profession à laquelle ils se destinaient étant jeunes, mais que la paresse, le jeu et la débauche avaient conduits aux points où ils se rencontraient de nouveau, après s'être perdus de vue pendant des années, l'un garçon d'hôtel, l'autre faisant métier du mouchard.

Le premier moment de surprise passée Livet comprit que son ancien camarade pourrait le servir. Il devina que les scrupules ne devaient pas l'embarrasser, et il se félicita de la rencontre qu'il qualifia hardiment de hasard miraculeux.

Il lui confia donc ses projets et le but de son séjour à l'hôtel Royal, mais sans nommer Dormeuil. Il était inutile que Laurent sût pour le compte de qui il travaillait.

Quand il eut terminé, il éprouva une surprise.

— Eh! bien, sais-tu, s'exclama Laurent, que tu fais un joli métier!

"Tu avais l'air de mépriser le mien tout à l'heure. Mon pauvre vieux, je ne voudrais pas changer avec toi. On m'a offert jadis d'entrer dans la rousse. Ah! mais non, je n'ai pas voulu. Vrai, j'aime mieux être larbin. C'est un franc.

Il eut un geste de dégoût, vraiment très digne, et en lui-même il se disait:

— Attrape ça, mon vieux!

Eugène Livet se grattait l'oreille.

Est-ce que par hasard le camarade aurait des scrupules? Diable, voilà qui gâterait joliment les choses.

Mais ses craintes durèrent peu.

Laurent n'avait voulu que lui donner une leçon et prendre sa revanche.

— On fait ce qu'on peut, répliqua le complice de Maurice Dormeuil. Naturellement on aimerait mieux être ambassadeur. Mais que veux-tu? Il n'y a que douze ambassades et elles ne sont pas plus pour le fils de ton père que pour le fils du mien.

"Touche-moi la main, Laurent, et soyons amis comme autrefois.

— Autrefois, c'était le bon temps, répondit le valet de chambre avec un rire largement épanoui.

— Te souviens-tu de la mère Chapizot et de Louissette?

— Louissette, si je m'en souviens!

— Ce qu'elle était gentille!

— Elle en avait un chic, et bonne fille avec ça!

A échanger des souvenirs, le temps passe vite. Du moins en cette circonstance Livet put se dire que ce n'était pas du temps mal employé. Toute trace de mauvaise humeur disparut chez le valet de chambre, et quand Eugène Livet, revenant aux choses sérieuses, lui demanda:

— Veux-tu m'aider dans ma besogne? Si nous réussissons, il y aura un beau billet bleu pour toi.

Il répondit sans une hésitation:

— Tope-là, mon vieux, je suis prêt à risquer ma place pour te faire plaisir.

Livet lui expliqua qu'il désirait obtenir tous les renseignements possibles sur un homme qui occupait une chambre, au troisième étage, très probablement la chambre voisine de la sienne, et qui avait reçu la veille la visite d'une vieille Anglaise.

— Mais il est Anglais lui-même! s'exclama Laurent sans donner à Eugène Livet le temps d'achever.

— Il occupe bien la chambre à côté de la mienne?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Georges Anderson.

— Quel âge?

— Dans les trente ans.

— Grand et blond?

— Oui, très blond.

— C'est bien ça. Et il réside depuis longtemps à l'hôtel Royal?

— Depuis un mois. C'est un client d'ailleurs; un habitué, qui passe chez nous plusieurs mois chaque année. Il était là, l'hiver dernier, quand j'ai débuté ici.

— A quelle époque est-il parti?

— Je ne me rappelle plus exactement: en janvier je crois, mais je le saurai si ce renseignement peut t'être utile.

— C'est très important.

— Je consulterai tout à l'heure le registre d'arrivée et de départ.

— Très bien. Maintenant autre chose. Reçoit-il chez lui des visites de femme?

— Quelquefois, mais rarement.

— Il n'est jamais venu une grande brune, belle femme...

— Une Française?

— Oui.

Laurent hocha la tête:

— Non, je n'ai jamais vu chez lui que des étrangers.

— Et la vieille Anglaise que j'ai aperçue hier vient-elle souvent?
— Je l'ai vue deux ou trois fois.
— Toujours seule?
— Toujours.
— Et lui, l'Anglais, quel genre de type?

— Aimable, généreux, un peu distrait, mais dans le fond bon garçon.
— N'as-tu jamais lu ses lettres?
— Ça m'est arrivé quelquefois.
— Et tu n'a rien remarqué de particulier?

— Dans ses lettres, non. Mais j'ai découvert deux petits secrets qui, peut-être t'intéresseront.

— Ah! ah!

— Il possède un nécessaire de voyage vraiment merveilleux. Toutes les pièces sont en or ciselé, d'un travail comme je n'en ai jamais vu de semblable. La glace à main notamment est un vrai bijou.

— Un jour que je l'examinais de près par curiosité d'artiste, si j'ose dire, j'ai découvert qu'elle s'ouvrait, bien qu'elle n'eût aucune rainure apparente, et à l'intérieur j'ai vu un très joli portrait de femme.

— Cette découverte m'a mis en goût. J'ai inspecté tout le nécessaire de toilette, et je me suis aperçu que plusieurs pièces renfermaient des cachettes. Dans d'une d'elles, la boîte à poudre de riz, j'ai trouvé plusieurs lettres, des lettres de femme, naturellement.

— Oh! ça, c'est épatant! Ne pourrais-je pas les voir?

— Attends, la porte de sa chambre est fermée à clef. Mais la clef est en bas au bureau. Je vais la prendre sous un prétexte quelconque, pour être sûr qu'on ne viendra pas nous surprendre, et nous pénétrons ensuite chez lui par le cabinet de toilette qui communique avec le tien par une porte dissimulée derrière la tenture et dont j'ai la double clef.

Laurent s'absenta dix minutes.

Quand il revint, il poussa le verrou derrière lui et il fit signe à Livet de le suivre.

Ils pénétrèrent dans l'appartement de Georges Anderson. L'ameublement était exactement le même que celui de la chambre voisine. Mais, ça et là, étaient posés des bibelots, des photographies qui lui donnaient un tout autre aspect.

Le valet de chambre prit le nécessaire de toilette et la glace à main. Il n'avait rien exagéré; la glace était un vrai bijou. Les bords en étaient entièrement ciselés et sur le revers était gravée une scène de Watteau.

Après l'avoir montrée à son complice, Laurent l'ouvrit et à l'intérieur apparut la plus jolie la plus exquise des miniatures.

Eugène Livet poussa un cri.

La miniature représentait Valentine Dormeuil.

Il n'avait eu aucune peine, ni aucun mérite à la reconnaître, car la ressemblance était frappante.

C'était Valentine telle qu'elle était apparue à Georges Anderson, un soir où il l'avait rencontrée dans un bal parée et masquée, à l'époque où il commençait à être amoureux. L'artiste avait voulu fixer le souvenir de cette soirée mémorable et il avait exécuté lui-même cette miniature.

(A suivre dans le prochain No)

Un problème difficile

(Suite de la page 9)

Je ne voulais pas m'avouer vaincu et cependant jamais problème plus ardu ne s'était présenté à moi.

La famille Gaidon ayant demandé la permission de se retirer ainsi que M. Cormier qui m'avait souhaité une bonne chance, ironique, autorisation leur fut accordée.

Marc Chadar était désolé. Cette affaire n'arrangeait pas les siennes, il m'offrit spontanément son concours, j'acceptai, car je ne savais si je n'aurais pas besoin de son aide.

A trois heures du matin, seulement, un éclair traversa mon esprit, je crois qu'à ce moment Marc Chadar qui s'obstinait à chercher entre les lames de parquet a dû penser que j'étais devenu fou:

— Ça y est! J'ai trouvé!

— Oui, j'avais trouvé, madame, et c'était simple. Voici ce qui s'était passé:

C'est une étrange coïncidence qui fit le courant s'interrompre à l'instant précis où M. Cormier avait en main le bijou. Ce vieillard qui cherchait depuis plusieurs jours à m'être désagréable n'eut qu'une pensée: Prendre la bague, la cacher. Quel bon tour!...

A cet instant, le chien de la maison qui pendant tout le repas n'avait cessé de rôder autour de la table en quête d'un relief, passa entre ses jambes.

Une idée lui vint à l'esprit.

Rapidement, il se baissa, ouvrit la gueule de l'animal, y enfonça la bague (petit anneau moins gros qu'une pastille). Fou de frayeur, le chien s'enfuit en hurlant.

C'est à l'office que nous retrouvâmes la malheureuse bête.

Le lendemain, je remettais à la jeune fille son bijou intact sans toutefois lui indiquer l'endroit où je l'avais découvert.

Aux questions que l'on me posait, je répondais seulement par un sourire mystérieux, ce qui laissa supposer à la famille Gaidon que je m'étais livré à une plaisanterie du plus mauvais goût en dissimulant le bijou pour justifier mon habileté.

Je me suis d'ailleurs vengé de M. Cormier, mais n'est-ce pas, ceci est une autre histoire.

H. PICARD

— o —

Au dire des savants spécialistes, les harengs avaient une quinzaine de pieds de longueur il y a environ 90 millions d'années; un exemplaire reconstitué d'un de ces ancêtres vient d'être installé dans le Museum Peabody de l'Université de Yale.

L'horrible aventure de Gardeboire

(Suite de la page 23)

et se refusa à donner l'hospitalité au liquide meurtrier.

Peu de temps après, l'Américain voyait sa femme et le *wonderman*, qu'il avait filés, entrer ensemble dans un établissement suspect. Il ne dit rien, s'en retourna chez lui, et, décidé à sévir, il attendit le retour de l'infidèle.

Le lendemain, il invitait l'homme-prodige à dîner. Gardeboire, sans pouvoir s'expliquer cette impression, lui trouva un air équivoque. Tout d'abord, l'Américain présenta les excuses de sa femme, qu'une malencontreuse migraine, disait-il, avait retenue dans sa chambre. On se mit donc à table sans elle. Gardeboire éprouvait une sorte de malaise, tandis que son hôte parlait abondamment, d'une voix changée, entrecoupée d'éclats de rire qui sonnaient faux.

Tout à coup des exhalaisons aromatiques s'épandirent dans la pièce. Un chant s'éleva, assourdi, des sous-sols. Des danseuses, agitant des gazes légères, enfermèrent la table dans la boucle mouvante d'une farandole. Sur ces entrefaites, on apporta un plat dont l'Américain se mit à vanter hautement la saveur. Gardeboire en avala quelques bouchées. Mais, bientôt, il pâlit et se dressa, secoué d'horreur. Malgré l'artifice des parfums, malgré la ruse des épices, son estomac venait de reconnaître le mets abominable. Sa gorge hurla: "Assassin! Assassin!" Et il s'enfuit...

Sur sa dénonciation, la police arriva un quart d'heure après. On fouilla la maison, et on découvrit l'Américaine coupée en morceaux. Mais un quartier manquait: celui que l'atrocité mari avait donné à manger à Gardeboire...

— o —

L'amour enfui

(Suite de la page 5)

Elle avait regardé l'amour, et il lui en restait comme une fiévreuse lumière...

Elle conservait, vivante, l'ardente réalité de cette soirée délicieuse et cruelle! Elle ne voulait point oublier.

Et, tout à coup, en songeant au désert dans lequel, autrefois, se désolait son âme, de ses deux mains ouvertes, elle essayait de retenir cette chose précieuse et si fragile: le souvenir douloureux de l'amour...

"Souffrir vaut mieux que rien!"

JOCELYNE

ESSAYEZ
UNE TASSE DE

BOVRIL

LA BONTÉ CONCENTRÉE
DU BOEUF

37FM



Ne Souffrez Plus

Le Traitement Médical

F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.



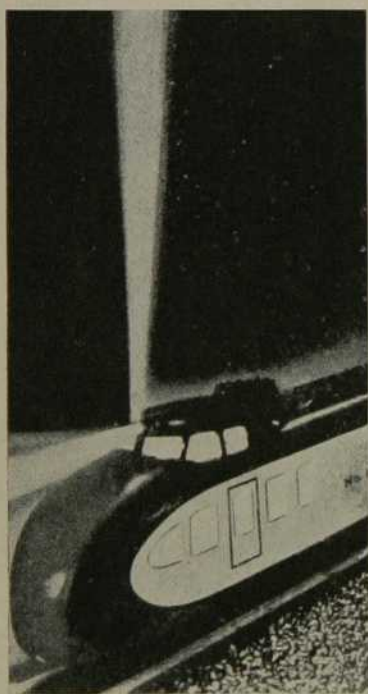
Les vers se nourrissent de la vitalité des enfants et mettent leur vie en danger. Un simple et efficace remède est le Mother Graves' Worm Exterminator.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.



LE SIGNAL LUMINEUX VERTICAL



Les nouveaux trains extra-rapides et de forme toute spéciale déjà mis en service par l'Union Pacifique ont adopté un système de signaux lumineux grâce auxquels on évitera certainement de nombreux accidents aux passages à niveau.

Un phare projette un faisceau lumineux vertical à grande hauteur, ceci en plus de l'éclairage normal. Les automobilistes seront ainsi prévenus, à de longues distances, de l'arrivée du train et pourront prendre leurs précautions en conséquence.

Deux autres phares, à jet horizontal et placés à l'avant de la locomotive, ont une telle puissance qu'ils pénètrent le brouillard, la poussière et la pluie beaucoup plus loin que tous ceux qui avaient été employés jusqu'ici. La sécurité se trouve donc encore accrue de ce fait.

L'étoile Van Maanen, cataloguée depuis peu, est la plus petite que l'on connaisse dans tout l'univers et c'est en même temps la plus dense. On a calculé que cinq tonnes de sa substance pourraient tenir dans un petit verre ordinaire à liqueur.

Un fermier de Harrismith, état libre d'Orange, se vante de posséder le prénom le plus long qui soit au monde; c'est un prénom, ou plutôt un assemblage de mots juifs dont voici la signification: "N'aie aucune crainte, petit ver de Jacob, petit peuple d'Israël, car je t'ai sous ma gade; parle à ton Seigneur et tu recevras la sainte terre d'Israël". Sa famille et ses amis l'appellent tout simplement Jacob; c'est plus vite fait.

A la station de Wimbledon, Angleterre, se lit un avis ainsi conçu: "Il vaut mieux être une minute en retard en ce monde que vingt-cinq ans en avance dans l'autre." Cet avis s'adresse aux personnes imprudentes qui montent dans le train alors qu'il est déjà en marche. Voilà une excellente formule que nous souhaiterions voir à tous nos passages à niveau.

Une tasse de thé revient, en Angleterre, à environ un huitième de sou; quand la première consignation de thé fut reçue des Indes à Londres, en 1839, le thé se vendit à un prix équivalant à cinquante dollars la livre.

Les actrices ont à peu près toutes des animaux favoris mais le plus étrange est sans doute celui de l'actrice anglaise Bebe Brune; c'est un colimaçon vivant qu'elle porte à son bracelet.

Le poison le plus parfait, paraît-il, et dont le secret avait été perdu par les Chinois depuis plus de deux mille ans, vient d'être retrouvé par le professeur Osborne de Melbourne; il est fait avec la peau de certaines grenouilles et ne laisse aucune trace que puisse déceler l'analyse chimique.

Quand le Maharajah de Gondal, Indes, célébrera prochainement son cinquantième anniversaire d'accession au pouvoir, il suivra une coutume ancienne fort curieuse: Il montera sur le plateau d'une grande balance et, dans l'autre plateau, on mettra l'équivalent de son poids en monnaie d'or. Cet or sera ensuite distribué aux pauvres. Ces derniers prient pour que le Maharajah ne maigrisse pas d'ici là car, actuellement, il représente une valeur de soixante quinze mille dollars d'or.

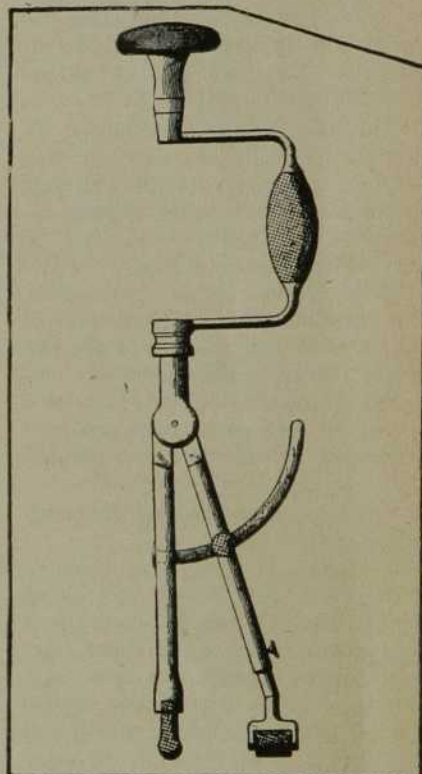
Un fermier anglais du village de Claxton fait actuellement l'étonnement des médecins; il lui est poussé, sur la lèvre inférieure, une excroissance cornée qui a toutes les apparences d'une véritable corne de vache. Cet ornement dont il se passerait fort bien a environ un pouce de longueur mais on ne peut prévoir quelles proportions il atteindra.

LE MESSAGE AILE



Tous ceux qui ont navigué sur les océans ont vu ces beaux grands oiseaux que l'on nomme albatros. Un jour, deux jeunes Australiens trouvèrent un de ces oiseaux morts sur la grève. L'animal portait à son cou un collier posé par des naufragés réfugiés sur une île isolée, à 4000 milles de là. Grâce à ce message, les survivants furent retrouvés.

LES INVENTIONS BIZARRES



Ceci n'est pas un outil de menuisier mais un appareil qui, dans l'esprit de son inventeur, devait servir à creuser des fossettes dans le menton ou bien la joue des personnes désireuses de cet ornement supplémentaire de beauté.

L'UTILE REQUIN

Le requin n'a jamais été un animal bien sympathique, il a réellement trop de défauts. Mais voici qu'on vient de lui reconnaître de nombreuses qualités commerciales.

La peau du requin, convenablement préparée, peut fournir d'excellent cuir pour la fabrication de chaussures, sacs et autres objets. Avec son estomac on fera des gants inusables; les intestins — d'après les expériences faites par des luthiers — fourniront d'excellentes cordes pour contre-basses et violoncelles; le sang du redoutable animal entrera dans la composition d'un vernis imperméable qui fera bien l'affaire des constructeurs d'ailes d'aéroplanes; l'huile de son foie sera elle-même utilisée dans l'industrie et enfin il ne faut pas oublier ses dents que des collectionneurs recherchent comme talismans.

Pour que Tout le Monde

PUISSE LIRE

La Revue Populaire

Une offre de

30 jours

SEULEMENT



Tous les romans d'amour que publie LA REVUE POPULAIRE sont illustrés par les meilleurs artistes canadiens. Ci-dessus un dessin de F. L. NICOLET, de Montréal, paru récemment.

DEUX DOLLARS (\$2.00) seulement, au lieu de **\$ 3.00** pour recevoir tous les mois, pendant DEUX ANS, *La Revue Populaire*.

Telle est l'offre exceptionnelle que nous faisons à *tout le monde* pour permettre à *tout le monde* de lire la plus grande revue canadienne-française.

COUPON VALIDE du 27 OCTOBRE au 27 NOVEMBRE

POIRIER, BESSETTE CIE, (limitée)
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

Ville Province

*Cette offre est valide
pour le Canada seulement*

**PROFITEZ-EN
TOUT DE SUITE !**



SOYEZ PRUDENT

Cet Hiver

EMPLOYEZ L'HUILE À MOTEUR

RED INDIAN

EN BIDONS
Cachetée

**À LA
RAFFINERIE**
Assure **DOUBLE
PROTECTION**

● L'Huile Red Indian, raffinée et éprouvée pour les températures au-dessous de zéro, est depuis longtemps reconnue comme un lubrifiant supérieur pour l'hiver. Pour plus ample protection, elle est maintenant présentée en bidons cachetés à la raffinerie, de sorte que vous avez l'assurance d'obtenir le type requis et la mesure exacte. Soyez prudent et évitez les frais de réparation — adoptez dès aujourd'hui la Red Indian.



M^c COLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED

Une compagnie
EXCLUSIVEMENT CANADIENNE